POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGT-SEPTIÈME. — LII[e] DE LA COLLECTION

CINQUIÈME LIVRAISON — MAI



PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

2 et 5, RUE SAINT-SIMON, 2 et 5

(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES

Burns et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BADE

B. Herder.

VIENNE

Gerold et C[ie], Stefansplatz.

BRUXELLES

Guillaume Larose, 8, rue des Paroissiens.

ROME

Le Chevalier Melandri, Directeur-Administrateur de la Librairie de la Propagande.

BARCELONE

Palau et C[ie], 11, calle de los Angeles.

MADRID

La Verdadera Ciencia Española, 15, calle del Arenal.

LISBONNE

Manoel-Jose Ferreira, 132, rua Aurea, 134

MONTRÉAL

Cadieux et Derome, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM, SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :

BUREAUX DE POSTE.

1888

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE MAI 1888

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

POÉSIE

1. *Pallas-Athéné,* poème couronné par l'Académie française, par Henri Guérin. Paris, A. Lanier, 1887, in-4 de 48 p., 1 fr. 50. — 2. *La Lampe d'argile, 1873-1886,* par Frédéric Plessis. Paris, Lemerre, 1887, in-18 de 233 p., 3 fr. — 3. *Œuvres d'Horace*, traduites en vers français, par Auguste de Bors, avec illustrations de Paul Avril. Paris, Motteroz, librairie des imprimeries réunies, 1887, in-16 de 449 p., 25 fr. — 4. *Evohé!* par Jacques Le Lorrain, avec préface de Jean Richepin. Paris, L. Westhausser, 1887, in-16 de viii-65 p., 2 fr. — 5. *Chevauchées poétiques sur Pégase,* recueil d'odes, d'épîtres, de fables, de satires, de sonnets, par Jules Nollée de Noduwez. Paris, Plon et Nourrit, 1887, in-16 de xxiv-239 p., 3 fr. — 6. *La Maison de vie,* de Dante-Gabriel Rossetti, sonnets traduits littéralement et littérairement, par Clémence Couve, avec une introduction de Joseph Péladan. Paris, Lemerre, 1887, in-16 de lii-215 p., 3 fr. 50. — 7. *Cinquante Sonnets et Cinq Odes de Pétrarque,* traduits en vers français par J. Casalis et E. de Ginoux. Paris, librairie des bibliophiles, 1887, in-12 de 211 p., 3 fr. — 8. *Élaine,* par Eddy Lewis. Bruxelles, imp. veuve Monnom, 1887, in-32 de 80 p. — 9. *Le Missel,* poème mystique, par Raoul Pascalis. Paris, Lemerre, 1887, in-18 de 106 p., 3 fr. — 10. *Œuvres* de Paul Bourget. *Poésies.* Paris, Lemerre, 1885-1887, 2 vol. in-12, t. I de 234 p., t. II de 236 p., 12 fr. — 11. *Arrière-Saison,* par François Coppée. 3e édit. Paris, Lemerre, 1887, in-18 de 54 p., 2 fr. — 12. *Parisiennes,* par Félicien Champsaur, 2e édit. Paris, Lemerre, 1887, in-18 de 132 p., 3 fr. — 13. *Poésies* de Charles Coran, nouvelle édition revue et corrigée. Paris, librairie des bibliophiles, 1887, 3 vol. in-18 de iv-260, 240 et 275 p., le vol., 3 fr. 50. — 14. *Plein Air,* par Antonin Bunand. Paris, Lemerre, 1887, in-16 de 219 p., 3 fr. — 15. *Les Villageoises,* par Georges Gourdon. Paris, Savine, 1887, in-12 de 294 p., 3 fr. 50. — 16. *Bonnes Gens de Bretagne,* par Eugène Le Mouël. Paris, Lemerre, 1887, in-8 de 157 p., 3 fr. 50. — 17. *Les Mouettes,* par Louis Le Lasseur de Ranzay. Paris, Lemerre, 1887, in-12 de 255 p., 3 fr. — 18. *Le Rameau d'or,* poésies, par Raoul Gineste. Paris, Lemerre, 1887, in-16 de 182 p., 3 fr. — 19. *Les Clairières,* par Germain-Lacour. Paris, Lemerre, 1887, in-12 de 181 p., 3 fr. — 20. *L'Amour en marche,* par Auguste Audy. Paris, Lemerre, 1887, in-16 de 207 p., 3 fr. — 21. *Poèmes sincères,* par Martial Besson. Paris, Lemerre, 1887, in-12 de 156 p., 3 fr. — 22. *Poésies. Rimes fleuries. les Grecques, Plumes de cygne,* par Louis Boulé. Paris, Fischbacher, 1887, in-16 de 187 p., 3 fr. 50. — 23. *Les Poèmes à tous crins,* par Tancrède Martel. Paris, Lemerre, 1887, in-8 de viii-223 p., 3 fr. — 24. *Vespéries,* par le docteur F.-E. Vivier. Paris, librairie des bibliophiles, 1887, in-16 de 332 p., 3 fr. 50. — 25. *Contes et Apologues,* par Léon Riffard, illustrés de 150 dessins, dont 12 portraits de contemporains par Frédéric Régamey. Paris, Hachette, 1886, in-8 de xvi-251 p., 12 fr. — 26. *Le Livre des chaînes, mystères physiques,* poésies par Paul Marrot. Paris, Lemerre, 1887, in-18 de 167 p., 3 fr. — 27. *Les Soirs de défaites,* par le marquis de Pimodan. Paris, Calmann-Lévy, 1887, in-16 de 247 p., 3 fr. 50. — 28. *Paysages d'Auvergne,* par Pierre de Nolhac, tiré à 100 exemplaires. Paris, Lemerre, 1888, 41 p., 5 fr. — 29. *Grains d'encens,* par le P. Vaudon. Paris, Bray-Retaux, s. d., in-12 illustré, 70 p., 2 fr. — 30. *Rêves et Chimères,* poésies, par Georges Bal. Paris, Lemerre, 1887, in-18 de 82 p., 2 fr. 50. — 31. *Les Orgueilleux. Tourniquet,* petit poème fantasque par un lunatique. Paris, librairie des bibliophiles, 1887, in-12 de 36 p., 1 fr. — 32. *Les Derniers Chants de deux poètes royalistes,* par H. et C. Furcy. Paris, lib. des bibliophiles, 1887, in-12 de 92 p. — 33. *Le Poème de la Vierge,* par J. Bernard de Montmélian. Paris, Perrin, 1887, in-8 de 78 p., 3 fr. — 34. *Deux Drames chrétiens*

en vers et en musique : *Sainte Catherine, sainte Philomène*, par Louis de Lhermite. Toulouse, Sistac, in-8 de xi-199 p. — 35. *La Revanche, ou les Femmes du Rhin*, drame en cinq actes en vers, par Félix Hilaire, dont un prologue. Paris, L. Bonhoure, 1887, in-12 de 80 p., 2 fr. — 36. *Vercingétorix*, drame en cinq actes, par Édouard Schuré. Paris, Lemerre, 1887, in-8 de vi-128 p., 3 fr. 50. — 37. *Parnasse de la jeune Belgique*. Paris, Léon Vanier, 1887, in-8 de 307 p., 7 fr. 50. — 38. *Légendes de rêve et de sang*, II. *Le Geste ingénu*, par René Ghil. Paris, Léon Vanier, 1887, 121 p., 3 fr.

Certain volume de Murger, le recueil des *Nuits d'hiver*, s'ouvre par un sonnet en guise de préface où le rimeur souhaite d'un air goguenard toutes sortes de prospérités à l'être assez bénévole, assez naïf, assez patriarcal pour payer d'un écu, en ce temps de prose, trois cents pages de vers. Sans plus d'espérances du côté du public, avec moins d'illusions que jamais à l'égard de la confraternité, les nombreux esprits que travaille la fièvre poétique, se livrent, isolément, au démon qui les tourmente ; chacun à son heure, selon ses forces, produit son paysage, exhale la tirade sentimentale, ou célèbre, avec un grand cliquetis de rimes riches : le bleu du ciel, le vert des prés, les douceurs du mal d'aimer, les mystères de la nature. Des œuvres remarquables, à peine remarquées, sortent de l'ombre, d'ici et de là, pour y rentrer bientôt ; et le mouvement qui emporte les livres à mesure qu'ils naissent se poursuit sans discontinuer.

1. — Parmi les productions de ces derniers mois figurent abondamment les réminiscences antiques. L'imagination et la vue lassées, rassasiées des tableaux contemporains de la laideur humaine, quelques-uns sont allés chercher l'oubli dans les allégories lumineuses de la Grèce. Désenchantés du présent, ils se sont retournés vers les éternels modèles. Désireux d'échapper à la monotonie des spectacles de chaque jour, ils ont voulu s'égarer comme à plaisir dans les rêves d'un nouvel âge d'or mythologique. Voici d'abord un magnifique poème sur Pallas-Athéné, la protectrice divine de la patrie des arts. Signé d'un nom peu connu jusqu'à présent, mais auquel les révélations d'un tel début semblent pronostiquer un très brillant avenir — le nom de M. Henri Guérin, — ce poème vient d'être distingué par l'Académie française. Les candidats du dernier concours avaient à faire revivre, au gré de leur inspiration, les divers attributs de la déesse au multiple symbole. Sous l'empire d'une conception fort ingénieuse, M. Henri Guérin a justement pensé qu'on ne saurait mieux donner l'essence de la divinité grecque qu'en lui prêtant la parole à elle-même, qu'en lui attribuant la mission de se définir.

Phidias, fatigué d'une journée de labeur, s'est endormi. Pallas-Athéné lui apparaît en songe pour lui commander sa statue et lui dire comment elle veut être représentée. Elle se montre sous la forme de la vieille statue d'Égine, guerrière, rude, farouche. Mais peu à peu elle s'assouplit, sa gravité se couvre d'élégance, la souplesse ionique on-

dule sur les plis lourds de sa draperie. Elle lui parle : Prépare-toi, consacre ta main dans un sanctuaire, c'est toi que j'ai choisi pour dresser mon image, la seule, la vraie, celle qui doit m'annoncer aux siècles futurs, telle que je suis, telle que j'ai résolu d'être. On me regarde à tort comme une déesse guerrière, je suis l'industrieuse. Sans doute, j'ai combattu ; mais « il le fallait, » c'était pour écarter les voisins agresseurs, enfermer mon peuple dans des murs et lui donner la paix sans laquelle n'auraient jamais pu fleurir l'art et la beauté. Je suis tellement la déesse de l'art que je me suis révélée même dans le combat, car j'ai fait marcher les guerriers au son de la flûte, je leur ai appris à sculpter les figures des dieux sur les boucliers des casques, et Sophocle a dansé le péan d'Apollon, le jour de Salamine. L'art est la seule condition d'immortalité d'un peuple. La vision de l'avenir en témoigne. Il viendra une heure où vainqueurs et vaincus, armes sanglantes, et ma propre ville si féconde seront couchés pour le sommeil éternel sous le sol aplani. Tout sera confondu dans la pourriture suprême ; rien ne décélera qu'un monde enseveli dort sous la terre couverte de gerbes. Mais que, par hasard, un laboureur, un humble paysan, heurte du soc de sa charrue un morceau de marbre sculpté :

Les peuples viendront voir la divine statue
Et l'on exhumera du sol profond et noir
La jeune antiquité d'éternité vêtue.

Les palais des rois se changeront en musées pour recevoir nos merveilles ; nos dieux iront s'asseoir dans les villes, et les races épuisées viendront prendre la leçon du beau sur nos ruines :

Qui cherchera, devant sa riche floraison,
Si mon peuple fut grand de la grandeur des guerres ?
Et les hommes verront au bord de l'horizon,

Noble, clair, radieux, dessillant leurs paupières,
Notre idéal monter comme un soleil nouveau
De l'amoncellement désordonné des pierres.

Dans une sorte d'extase, la déesse énumère à Phidias ses caractères, etc.

Je suis l'immortel équilibre du beau...

. . . .

La beauté persistant au changement des poses,
L'idéal qui survit à la mort des contours,
L'immutabilité sous les métamorphoses...

. . . .

Le désir des penseurs, l'inviolable Idée,
Qu'ils n'étreindront jamais en la cherchant toujours.

Phidias, fais-moi donc douce, belle, noble et surtout « pensive. » Mets néanmoins, à mon côté ma lance et mon bouclier, et dans ma main droite une Victoire avec une palme qu'elle m'apporte. Car

Mon bras s'est assoupli, mais il n'est pas dompté.

Qu'un étranger s'attaque à ma ville, et vous verrez ma gravité se changer en ardeur

Et je saurai trouver, aux appels des trompettes,
Des regards pleins de feu dans les yeux pleins d'amour,
Et des cœurs de héros dans les cœurs des poètes.

Elle a dit. Athéné disparaît.

Le lendemain matin, aux premiers feux du jour,
Phidias ébaucha la Minerve d'ivoire.

Le poème de M. Henri Guérin est en *terza rima,* l'un de nos plus beaux rythmes, en dépit de son origine italienne, et que Théophile Gautier poussa à la dernière perfection, rythme admirable, « attaché et serré comme une tresse d'or, » a dit Banville, qui n'admet aucune défaillance, aucun repos dans le souffle lyrique. L'auteur de *Pallas-Athéné* a surmonté avec un talent supérieur les difficultés du sujet et de la forme ; jeune poète, débutant inaperçu de la veille, il a fait œuvre de grand poète.

2. — Des vers de M. Henri Guérin la transition est aisée à ceux de M. Frédéric Plessis, nourris également du miel pur de l'Hellade. Qu'à la douce lumière de cette *Lampe d'argile* se viennent éclairer les amoureux de la beauté antique ! Sa clarté leur découvrira mille détails propres à charmer leurs yeux. Au début, ce sont des poèmes sur Rome et la Grèce, à la manière de Leconte de Lisle, mais d'une plastique moins serrée, moins froide, moins objective. Le vers n'a pas un grain aussi travaillé, aussi dense. Il est plus flottant. Est-ce imperfection, ou cachet de personnalité, ou rébellion instinctive d'une nature sensible en face d'une poésie d'insensibilité?... M. Frédéric Plessis reporte ensuite ses yeux vers la terre de Bretagne. Il chante son Armorique natale en des strophes pleines d'harmonie, mais où, malheureusement, on ne rencontre pas l'émotion chrétienne d'un Brizeux. Il est resté grec, païen, imprégné de mythologie, au pays d'Arvor ; et ce que nous trouvions en moins dans la partie précédente en comparaison d'un premier modèle : Leconte de Lisle, nous le trouvons en trop ici où, malgré nous, repasse en notre mémoire la souvenance de Brizeux, le tendre Brizeux, le chantre admirable de l'Ellé et des bruyères de Cornouailles, des grands spectacles de la lande et de la mer sous le ciel brumeux de la poétique Bretagne. *Le Jardin d'amour,* ainsi se dénomme la troisième partie. Là notre auteur s'ingénie à prendre le ton du moyen âge. Il chante sa dame d'une façon fière et mystique. Parfois, un vers avec une image de déesse : on sent que le mythe hellénique le préoccupe toujours. La forme reste belle et pure. Les *Poèmes modernes* succèdent à l'évocation médiévale. Strophes d'amour ou portraits de femmes, c'est l'œuvre d'un délicat, d'un sensitif, bien que le sentiment s'y fasse voir un peu alambiqué par moments.

Un autre livre, *Scabieuses,* nous donne les pages les plus émues du volume. Le poète, brisé par les luttes de la vie et le cœur meurtri d'une douleur d'amour, vient se prosterner aux pieds de Dieu. Il cherche des consolations mystiques. Ce pieux élan ne dure qu'un moment ; M. Frédéric Plessis retourne encore à l'antique, après une courte station parmi quelques souvenirs d'Auvergne. La Grèce et Rome se réemparent de son imagination, pour lui dicter des pièces plus pensées, plus mûres que celles de la première partie, moins occupées de la plastique, mais plus remplies d'idées. Enfin les deux livres qui terminent le recueil : *Au fil de la vie* et *Muse nouvelle,* marquent une progression dernière dans le sentiment comme dans l'expression du beau chez M. Frédéric Plessis. On y voit la pleine maturité, le midi lumineux de ce talent très pur et très distingué.

3. — Même après les vers de M. Plessis, les fervents de l'antiquité peuvent lire avec charme ceux de M. Auguste de Bors, un fidèle et limpide traducteur des œuvres complètes d'Horace. Mais, puisque nous en parlons, d'où vient que les modernes se reprennent constamment, sans jamais se lasser, au culte de ce génie païen dont toute la philosophie se réduisait à tenir la balance égale entre le devoir et le plaisir ? C'est que véritablement Horace, avec son exquise sincérité, son parfait abandon, est de tous les poètes de sa famille celui qui répond le mieux aux aspirations diverses de la nature humaine si mobile et si changeante.Chacun de nous peut reconnaître dans l'œuvre de cet esprit flexible un goût, une humeur, un caprice, une fantaisie qui nous est propre, et comme un lambeau de nous-même. C'est là sa gloire, son charme, son éternel attrait ; c'est là cet admirable privilège qu'il ne partage au même titre qu'avec Montaigne. Donc, ne nous étonnons pas si M. de Bors a dépensé le plus cher de sa vie à recommencer la tentative si souvent manquée d'une heureuse traduction d'Horace en vers francais. On a beaucoup vanté, dans la presse, l'éclat apparent de la publication, le succès nouveau de l'éditeur-imprimeur Motteroz, connu par tant d'éditions recherchées des bibliophiles, la délicatesse des illustrations, frontispice et en-tête de Paul Avril, qui sont des merveilles de finesse. On n'a pas assez reconnu le mérite de l'auteur qui, par une application persévérante à masquer l'art sous l'aisance de la forme, est parvenu à donner l'illusion d'une œuvre personnelle, de lecture agréable et facile. Établir une comparaison serrée entre l'original et la version nous mènerait trop loin. Renfermons-nous plutôt dans une simple anecdote qui, pour les lettrés judicieux, traduira notre pensée tout entière. Firdousi, le grand poète persan, parlait un jour, d'une rose qu'il avait vue, au matin, nouvellement éclose dans son jardin. « Décrivez-nous le parfum de cette rose, » demanda le roi Mahmoud. L'auteur de *Shah-Nameh* lui répondit : « Allez vous-même la respirer. »

4. — Que nous sommes loin des élégances classiques, avec l'*Évohé* de M. Jacques Le Lorrain, un volume qui, pour être placé sous l'invocation de Bacchus, n'en est pas moins tout à fait dans le ton des écoles nouvelles ! Les vers sont bien coulés, certes. C'est un ouvrier, un adroit ouvrier qui les a faits. On voit qu'il « est du bâtiment, » comme le dit d'une façon triviale M. Jean Richepin dans la préface. Pourquoi un homme ainsi doué va-t-il faire de l'excentricité et de la pornographie ? C'était, il y a quelques années, un moyen comme un autre, d'attirer l'attention. Aujourd'hui cela commence à être « vieux jeu, » toujours pour parler le même langage. On en a trop abusé. Des visions d'ivrogne, des discours et des blasphèmes d'ivrogne, des scènes de cabaret et de bouge, mêlés d'hallucinations cosmogoniques, du décousu sous feinte de délire poétique : voilà des procédés faciles pour trouver la rime, puisque l'esprit se débarrasse du devoir d'être logique. Encore l'ivresse elle-même a-t-elle sa logique ; le fil qui relie les associations d'idées est très ténu et malaisé à saisir ; il existe, néanmoins. M. Le Lorrain l'a coupé. C'est trop simple. Aussi, non seulement le sujet par un naturalisme outré est faux, mais il est faux également et surtout parce qu'il n'est pas compris et qu'il est mal interprété.

5. — *Sur Pégase :* encore un titre grec et un ouvrage qui n'a de grec que le titre. Ici la préface vaut mieux que le livre, ce qui n'est pourtant pas un éloge pour la préface. Elle expose maintes idées justes sur la rime riche et l'hiatus ; seulement, il est très regrettable que l'auteur de cette dissertation préalable n'ait point repassé la plume à un autre pour faire la preuve et les vers. Des poésies sans souffle, sans caractère, sans originalité, sans images, sans style ; des fables plates, des épigrammes ébréchées, des vers d'album avec des dédicaces prétentieuses à outrance, circonstanciées par des explications plus longues que la pièce même ; des lieux communs en nombre : M. Nollée de Noduwez aurait pu mieux rencontrer en chevauchant sur Pégase.

6. — Réfugions-nous en *la Maison de vie,* de Gabriel Rossetti, dont Mme Clémence Couve nous offre la traduction. C'est une réunion de sonnets à la fois passionnés et mystiques, directement inspirés de Platon et de Dante, de Diotime et de Béatrix, revivant dans une incarnation nouvelle. Œuvre singulière, issue et toute remplie de cette conception subtile du sentiment qui fait adorer l'Être infini dans la créature, où s'ajoutent, dans une foi pleine de symboles, à l'union des âmes d'inépuisables félicités ; où deux êtres de choix peuvent s'aimer sans illusion et sans mécompte de cet amour en même temps ardent et réfléchi dont il semble que Dieu seul puisse supporter l'épreuve, qui gagne toujours à s'analyser lui-même à cause de la perfection de son objet, qui se renouvelle, s'alimente par la pensée, se nourrit de ses sacrifices, possède d'autant plus qu'il donne davantage, et puise sa

force, sa joie, sa durée dans son entier abandon, amour sans égal qui apporte, avec les tressaillements de la nature et des sens, la vision du surnaturel : amour humain et divin. Gabriel-Dante Rossetti fut le peintre et le poète d'une élite restreinte. Sa poésie sensitive, ainsi qu'on l'a justement remarqué, échappe à la caractérisation, comme un Corot. Mme Clémence Couve s'est attachée à reproduire les cent-un sonnets de la *Maison de vie,* sous une double face, version simple et paraphrase, littéralement et littérairement. Le livre est curieux, malgré l'abus de la recherche et de la préciosité. Il est précédé d'une longue introduction, écrite en style d'hiérophante par M. Joséphin Péladan.

7, 8 et 9. — Sur la même ligne que la *Maison de vie* peuvent être placés dans la collection des ouvrages inspirés du sentiment platonique et mystique : les *Cinquante Sonnets et Cinq Odes* de Pétrarque, interprétés par MM. Casalis et de Ginoux avec un scrupule de l'idée et une aisance, une correction de la forme, très louables ; — *Élaine,* par Eddy Lewis, un tout petit recueil original, composé de courtes poésies, (des sonnets irréguliers d'ordinaire), adressées à une amante idéale d'une absolue perfection (une autre Laure) et laissant paraître de jolies images à travers un style précieux, recherché, un peu archaïque de tournures ; — et *le Missel,* par Raoul Pascalis, un néo-platonicien bien raffiné. A défaut d'autres témoignages, ce dernier livre le prouverait assez : le mysticisme a toujours vécu et ne périra point, tant qu'il se rencontrera des âmes aimantes dont le plus cher et plus constant désir est de tromper par le rêve, par l'absorption dans l'infini, la longueur des jours qui les sépare de la possession d'un idéal ultra-terrestre. La nostalgie divine s'empare du cœur. L'imagination, lasse de solliciter inutilement l'appui de la raison, demande aux seules forces de l'amour la sensation de tout ce qu'il y a de grand, de beau, d'éternel. Alors, elle ne peut plus se déprendre de l'image qui la fascine, elle croit toujours la voir dans un mirage lointain, et elle s'acharne continuellement à la ressaisir ; car elle prétendrait fixer à jamais cette rencontre fugitive, cette impression aussi éphémère que mystérieuse : le contact du divin, la fixer comme un état permanent, normal, absolu. Telle a été, sans doute, l'obsession de M. Raoul Pascalis lorsqu'il a écrit son singulier livre : *le Missel.* Par intervalles, cependant, et par de certains traits rien moins que surnaturels, il donnerait à croire que la vierge céleste à laquelle il adresse ses cantiques serait une créature de sang et de chair, une femme beaucoup moins mystique que le poème où elle est chantée, pieusement et chaleureusement.

10. — Amour...

Passagères délices et durables douleurs,

dit à son tour M. Paul Bourget, à qui l'observation cruelle de la réalité n'a pas laissé ces hautes illusions. Ses vers sont pénétrés de mélan-

colie. Heureux écrivain, pourtant, l'auteur d'*Edel* et des *Aveux* qui de si bonne heure aura prouvé qu'on peut être à la fois un poète tendre, raffiné, moderne, subtil, un délicat analyste littéraire, et un romancier de premier rang. A la vérité, nous préférons de beaucoup, chez M. Bourget, la prose à la langue rimée, celle-ci étant bien moins favorable que celle-là au développement de ses dons de penseur et d'anatomiste sentimental. Jusqu'aux *Aveux* on serait presque tenté de lui dénier le tempérament de poète, si la dernière partie n'en fournissait pas la révélation. Jusque-là, en effet, subissant l'influence manifeste de M. Coppée, il avait adopté comme une sorte de manière générale d'inspiration et de procédé, trahissant la forme habituelle du maître. On retrouvait en lui, assez accusés, les défauts de M. Coppée, c'est-à-dire l'absence d'images et l'imperfection du rythme caractérisés par le vers impondéré, défaillante imitation du vers libre et coupé de Hugo. Ce manque du sens rythmique était d'autant plus évident que là où le vers doit être le plus rempli, le mieux équilibré, il arrivait souvent à M. Bourget de lui donner une coupe fausse.

Et qu'un vol de puissants oiseaux sur l'horizon.
Et les rares qui m'ont aimé sincèrement
Du souvenir pour en faire jaillir l'espoir.

Quant à *Edel*, c'était encore l'*Olivier* de Coppée. Le talent de M. Bourget se personnalise enfin avec les *Aveux*. A lui seul appartiennent bien ces pages de poésie analytique, pénétrante et subtile. Il est certain, toutefois, que le poète ne tient pas chez lui le premier rang; M. Bourget se sert du vers, le vers ne se sert pas de lui. Mais il y a tant de prétendus porteurs de lyre qui ne disent rien dans leurs rythmes lyriques qu'on est trop heureux de rencontrer un brillant prosateur sachant exprimer avec souplesse des idées en vers. M. Bourget me paraît procéder de M. Coppée pour l'intimité et la modernité, de M. Sully-Prudhomme pour la psychologie dans le rêve et dans l'amour, et de Baudelaire, de qui il a pris l'analyse, honteuse d'elle-même et pleurante, et la douloureuse dissection du moi. Je ne prétends pas diminuer les facultés personnelles et vivaces de M. Bourget en notant les facteurs de son talent. C'est une simple impression. L'originalité est une lentille qui converge en un point et sur un objet des rayons venus de sources éloignées et diverses. Je ne dirai pas que M. Bourget est un poète analyste, Non. Cela ne se peut. La poésie est une excitation de l'âme, et l'analyse est une douche froide. C'est un homme analyste qui fait de la poésie. Il a vu le néant de tout, une mélancolie immense s'est saisi de lui, et il met son pessimisme et son ennui en vers. Cependant son tempérament prend parfois le dessus, et il transporte son esprit d'analyse dans sa poésie. C'est ce qui fait qu'*Edel* et beaucoup d'autres poèmes sont faibles, tandis que d'autres ont un charme indicible et laissent une impression profonde.

11. — Nous venons de parler de M. François Coppée et de son influence sur les premieres conceptions poétiques de M. Bourget. Lui-même nous offre aujourd'hui, sous le titre d'*Arrière-Saison*, un petit recueil où se reconnaissent aussitôt les qualités qui lui sont familières : simplicité d'inspiration, pureté de forme, charme intime.

Il y a dans ce recueil un écho des *Intimités,* qui révélèrent Coppée. Jadis, c'était pour la première maîtresse. Aujourd'hui, c'est pour la dernière, dit-il. Vieilli et blasé, il rencontre, alors qu'il croyait avoir fait son deuil de l'amour, une jeune fille du peuple. Ils s'aiment naïvement, sincèrement; le poète est heureux de sentir ce rayon de mai dans son automne, et c'est cela qu'il chante. Il raconte les promenades faites ensemble dans les faubourgs de la banlieue, les scènes intimes dans la petite chambre, les tendresses échangées, il trace le portrait de l'amante, il la remercie de son amour et, affirmant que c'est le plus franc et le meilleur qu'il ait éprouvé, il souhaite, si quelque poésie de lui doit survivre, que ce soit une de celles qu'il a faites pour elle.

12. — S'il est vrai que tous les genres sont bons, fors l'ennuyeux, le livre de M. Champsaur, *Parisiennes,* est excellent. Il n'y a pas une pièce du volume qui n'intéresse. Tour à tour, il touche, il surprend, il amuse, et l'on va jusqu'au bout très volontiers. M. Félicien Champsaur a-t-il imaginé, comme il le pense, une forme nouvelle correspondant à un mode nouveau de vivre et de sentir? Je pose là un point d'interrogation, car on trouverait sans chercher longtemps, dans les œuvres des dernières années, maintes pièces d'une allure libre, ayant pour principe l'emploi du vers coupé, de la césure indépendante et de l'enjambement cabrioleur. S'il n'a pas découvert cette forme, qu'on rencontre même dans Baudelaire, il s'en est servi comme motif principal de rythme, tandis que les autres n'en avaient fait usage que comme motif accessoire, comme accident imprévu, servant à produire un effet. Il s'en est surtout servi excellemment, en ce sens que sa poétique est parfaitement appropriée à ses thèmes d'inspiration. L'idée et la manière se correspondent d'une façon intime et vivante. Le vers ultra-libre, invertébré, choque ou détone dans l'inspiration lyrique ou sentimentale parce que, dans ce genre d'inspiration, le vers doit être (qu'on nous pardonne ce solécisme) jailli, né avec l'idée, et que le vers haché menu, ressemblant à de la prose mesurée et coupée à la rime, dénote un auteur qui s'est battu les flancs, un poète sur le papier, presque toujours un impuissant. Champsaur, au contraire, en a fixé le véritable emploi. Dans ce genre parisien et d'un parisianisme tout particulier, ce vers est à sa place, il ne doit pas se montrer ailleurs, mais il fallait qu'il fût là. C'est un grand mérite de l'avoir si bien compris et de n'avoir pas faibli dans la mise en œuvre. M. Champsaur doit aussi être félicité de n'avoir écrit que des poèmes courts.

L'excitation poétique, pour être intense, doit être courte. Poë l'a admirablement soutenu, et la preuve en est faite dans la chanson, qui est la plus vraie manifestation de la poésie, parce qu'elle est la plus instinctive. Mais voilà que je parle de la chanson à propos d'un poète qui ne veut pas que sa poésie soit chantée. Tant il est vrai que les extrêmes se touchent. Il est bien curieux et bien intéressant, le genre Champsaur. En faisant exception pour deux ou trois pièces, la *Fleur d'amour,* par exemple, vraiment trop libre, on n'a pas de révolte contre ses semblants d'immoralité. Cette immoralité n'est pas mauvaise parce qu'elle amuse, parce qu'elle provoque le rire; elle n'a rien de lubrique parce qu'elle ne s'arrête ni n'approfondit, on pourrait dire qu'elle est fausse. Les poèmes où sont effleurées les questions religieuses ne heurtent pas davantage la conscience. L'auteur ne creuse pas son incrédulité, ne légitime point l'athéisme; il en fait une exagération folle ou une drôlerie. Un sens profond se cache sous l'apparence bizarre; mais le rayon qui vole sur l'abîme, le pierrot qui fait de l'équilibre sur le bord, ne laissent pas au regard le temps d'avoir le vertige. Les descriptions parisiennes sont fines, surprenantes et suggestives. Elles donnent bien l'idée ou la sensation de la scène sous le jour où l'écrivain a voulu la montrer. *Effet de neige, Place Pigalle, Épinglée,* sont à citer. Le *Paysage ironique* est désopilant. De même : *Sous la table* et *la Receveuse. La Belle aux cheveux d'or* est une idylle de boudoir, quelque chose de nerveux et de moderne, d'une dépravation profonde, fouillée, raffinée et « idéalement » matérielle. *P. P. C.*, *Oubli,* la *Complainte d'Anna Borine,* sont des morceaux à remarquer, d'une invention originale et d'une exécution bizarre et réfléchie, ils nous paraissent achevés. Au fond de tout cela : exagérations voulues, rires nerveux et fanfarons, tendresses maladives, perversité de surface; on discerne un cœur qui sent, une âme très élevée, un cerveau qui a réfléchi, et qui, après une énormité ou entre deux énormités, laisse tomber, comme en passant, une vérité, une observation, qui fait longuement penser et qui frappe d'autant plus qu'on s'y attendait moins. Telle est l'impression complexe, mais fort sincère, que nous a laissée la lecture de *Parisiennes*, par M. Félicien Champsaur.

13. Parisien frivole épris de la beauté,

M. Charles Coran, dont on nous redonne les œuvres complètes, commençait sa carrière poétique, il y a longtemps, en idolâtre de la Vénus Victrix :

. . . .
Voilà comment j'ai pris le vice à la mamelle.

Il la terminera dans l'impénitence finale :

Ainsi j'aurai vécu jusqu'en mes derniers jours
Pour l'unique agrément d'une bande d'Amours.

Maintes fois il a célébré les grâces mouchetées, enrubannées, du XVIII[e] siècle, — le XVIII[e] siècle conventionnel aux apparences toutes joyeuses et roses, domaine enchanté de coquetterie et d'amour, de langueur et de rêverie, perpétuel décor à la femme et au plaisir. C'est qu'en effet, il aura été l'émule des Gentil-Bernard et des Dorat, véritable épicurien d'alors perdu dans l'époque de Lamartine et de Victor Hugo.

La Muse d'à présent vit en fille de joie,

s'écrie-t-il. Sur cette déclaration, il s'en attribue toutes les licences.

L'opéra et le corps de ballet, les joies du carnaval, les intimités du boudoir aiguillonnent sans cesse son esprit sans lasser jamais son inspiration. « Souper, aimer, chanter, » est-il de meilleures occupations au monde ? M. Coran n'envie rien à ceux qui perdent leur temps à interroger les éternels problèmes : Dieu, l'homme, l'ordre universel. Les faveurs de la « Muse chantant des choses nues » lui suffisent, sauf à s'accorder parfois quelques menues digressions dans le champ de la politique.

M. Charles Coran a aiguisé de très fines épigrammes, tourné avec esprit d'élégants marivaudages, racheté le maniérisme de l'expression par la vive agilité du rythme, assorti d'une main adroite et légère des couplets entraînants, manié fort habilement la poésie badine ; voilà ses qualités. En revanche, nous n'aimons pas, chez lui, de certaines pièces cyniques et impies. Nous n'aimons point ses agenouillements perpétuels devant des idoles de chair :

Priez à genoux vos idoles,
Adorateurs respectueux...

Nous n'aimons pas ses galanteries adulatrices, cette servilité d'hommages, qui dégrade la dignité de l'homme. Nous plaignons le poète si continuellement attentif à baiser les pieds des femmes, la trace des pieds des femmes sur la grève, que sais-je encore ?

L'été, sous les baigneuses,
Les rives sablonneuses
Dessinent les pieds nus.
Je m'étends sur la plage
Pour baiser en image
Les pieds les plus menus.

Cette efféminaation de la poésie est trop abaissante pour les caractères comme pour la littérature.

14. — Sortons de cette atmosphère « empoudrerizée, » comme dirait Claretie, et allons respirer un air plus vif, plus salubre aussi, le *Plein air*, où nous attire M. Antonin Bunand. Ce simple petit livre est l'œuvre d'un artiste : observation sincère de la nature agreste et rustique, abondance de détails pittoresques, tableaux très frais, très colorés. L'auteur varie infiniment ses rythmes ; à l'instar de Théodore de

Banville, il renouvelle ceux de nos poètes du XVIe siècle, non sans un peu de recherche dans le mot. Il est surtout peintre, et on peut lui reprocher certaine froideur. En outre, ses tableaux manquent de ciel : il regarde trop le sol.

15. — *Les Villageoises*, de M. Georges Gourdon, dénoncent plus de sensibilité. Le village, la campagne, les souvenirs du pays natal, les douceurs intimes des affections de famille et des liens d'amitié, l'amour, voilà les thèmes favoris de M. Gourdon, dont le principal mérite est d'avoir, ici, trouvé sa note et de n'en pas sortir. La vie des champs y est représentée par de frais souvenirs des bords de la Charente, des descriptions vécues de la campagne, des scènes bien touchantes et bien simples d'amours rustiques, des épisodes de la moisson et surtout des chansons campagnardes pleines de charme, de sève et de vérité. Les principaux types de paysans, bouvier, moissonneur, vendangeur, oiseleur, y disent chacun leur couplet et leur refrain avec une vérité locale et une émotion naïve. Ayant à interpréter les mœurs, les aspirations des gens de campagne, on sent que l'auteur a voulu fermer les yeux sur les vilains côtés, sur les spectacles lourds ou attristants : obtusion des facultés morales, laideurs de caractères, fascinations ridicules, engouements grossiers, instincts bas et jaloux. Il a compris qu'il valait mieux les dépeindre tels qu'ils se montrent souvent aussi : des êtres capables, dans leur modeste sphère, de bonheur, de dévouement, de générosité, comme d'une certaine élévation intellectuelle. Et c'est avec ces sentiments qu'il a su nous les rendre intéressants et vrais. Les poésies d'amour, dans les *Villageoises*, sont délicieuses. Un amour chaste et candide raconté, chanté, souvenu, avec un accent simple, honnête, dans une note triste et suave. Point d'exagérations passionnelles, pas de crudités réalistes. C'est le premier amour qui est chanté là, le premier amour qu'on n'oublie jamais et qui survit à la mort de tous les autres. Çà et là passent quelques autres pièces, sur une donnée plus haute ; car tout cœur sensible, toute âme élevée est préoccupée par moments des mystères de la vie et de la mort. Parmi les fragments les plus remarquables du livre, il convient de citer plusieurs légendes des pays du Nord ou des temps féodaux. Ces pièces sont originales, bien dans le ton du genre, et d'une mélancolie pénétrante. Elles seraient parfaites, si elles ne manquaient un peu de concision. Elles rappellent celles d'Henri Heine, que l'auteur traduit ou imite souvent. L'expression est pure, sans recherche.

16. — Nous restons dans les tranquilles domaines du paysage familier avec l'ouvrage de M. Eugène Le Mouël, où se profile la vieille Bretagne et sa nature agreste, ses bruyères, ses couverts épais, ses chemins creux, ses haies touffues. Là encore se montrent réunis la forme et le fond. La forme est simple, sans apparat ; l'auteur se

contente de l'alexandrin et du vers de huit pieds, sans recourir aux rythmes savants ni aux modes compliqués. Il se tient à l'écart des excentricités chères aux écoles nouvelles, et se satisfait lui-même à parler une langue pure et franche comme un écho direct de la voix de la nature. Il chante la mer, la lande, les paisibles hameaux, les tranquilles bonheurs, les vœux faciles et les deuils poignants des pauvres gens de la côte. Les fiançailles, les danses, les fêtes du village, les départs sans retour du pêcheur, les rapides veuvages après les épousées pleines d'espérances. Çà et là on écoute une légende naïve, ou bien résonnent des chansons d'un tour ancien et touchant, et des ballades d'un accent plaintif et mystérieux qui berce et qui trouble. Le style est coloré par des images vraies, dégageant toute la saveur locale.

17. — *Les Mouettes,* de M. Louis Le Lasseur de Ranzay, méritent aussi qu'on les recommande élogieusement. Sentiment, esprit, forme, images, rien n'y manque. Les premières pages seraient des poèmes à dire, à l'exemple des *Naufragés,* de M. Coppée, et des *Pauvres gens,* de Hugo. Ce sont, en général, des récits de mer. La narration est bien conduite, le trait final bien amené. Les pièces qui touchent à des questions philosophiques sont empreintes d'une haute spiritualité. La plus grande partie du recueil est composée de petites poésies sur des thèmes d'amour, des sujets de circonstance, des idées venues à propos d'un souvenir ou d'un regret. C'est là que se trouve la vraie note de l'écrivain, et c'est là qu'il excelle. Il enferme son idée, presque toujours émue, parfois spirituelle, rarement banale, dans un sonnet ou plus souvent dans de courtes pièces en petits vers. Ces morceaux sont charmants ; ils ont la grâce, une tournure facile et le trait. Il en est qui semblent indiqués d'avance pour les Anthologies. Tel, pour n'en citer qu'un, le délicieux passage qu'on va lire, sous le titre et sur le sujet le plus simple du monde :

Fleur dans un livre.

Dans le livre qui m'est sacré,
J'enfermerai la fleur que j'aime ;
A mon chapitre préféré
Je veux la confier moi-même.

Je veux qu'elle aille sommeiller
Sur la page que j'eusse écrite,
Qu'elle ait, en guise d'oreiller,
Ma belle stance favorite.

Si la rose un jour s'effeuillait,
Qu'il me reste au moins son arome ;
La fleur ne touche qu'un feuillet,
Le livre tout entier s'embaume.

Ainsi le jour où l'on entend
L'aveu qui jamais ne s'oublie,
Ce n'est qu'une heure, qu'un instant,
La vie entière en est emplie.

Les Mouettes, de M. Le Lasseur de Ranzay, est un des meilleurs recueils poétiques qu'on ait publiés depuis longtemps.

18. — Nous sommes en veine de bons livres et de belles choses. C'est le tour de M. Raoul Gineste, qui nous invite à cueillir avec lui *le Rameau d'or.* Ses poésies sont de toutes sortes. Il en a sur le moyen âge, colorées, imagées, exhalant la saveur des temps passés : histoires de pages amoureux de châtelaines, de pendaisons, de sérénades, racontées sur le ton des légendes. Çà et là circulent de jolis et gracieux rondels. Puis viennent à flots pressés les confidences d'amour. De vrais poèmes d'amour sans exagération réaliste, sans envolées mystiques et nuageuses. Cette partie de l'ouvrage abonde en morceaux exquis.

On le reconnaît aussitôt : cela ne sent pas la besogne d'un aspirant écrivain qui débute par le vers, comme étant une forme mieux appropriée aux sentiments de la jeunesse; c'est l'œuvre d'un vrai poète. Le charme d'une telle poésie ne consiste pas dans un vain tissu de mots à effet, de sonorités indécises et de vagues métaphores ; l'idée ressort à chaque ligne. Espérance, bonheur ou désenchantement, toute manière de sentir y prend un caractère bien personnel; rien n'y est banal. La forme en est parfaite, et l'excellent ouvrier s'y révèle. Il y a entre autres quatre ou cinq poèmes en rimes masculines qui sont maniées de main de maître, avec un art savant et fort expressif. On distingue aussi dans le recueil plusieurs poésies d'un ordre élevé où, sans prétention et sans fracas, l'auteur parle de la vie et de la mort, de l'art, de l'idéal, dans un style ferme et ample.

19. — *Les Clairières,* de M. Germain-Lacour, appellent maintenant notre attention. Ces clairières sont bordées d'arbres dont beaucoup viennent des jardins de M. Sully-Prudhomme et de M. Coppée. Il est à remarquer, d'ailleurs, que, hormis les excentriques de parti-pris : hirsutes, décadents, déliquescents et divers, les jeunes poètes qui n'ont pas à leur début une originalité vraiment exceptionnelle, se rattachent directement à l'un ou à l'autre de ces initiateurs, et quelquefois aux deux. M. Germain-Lacour est un tendre et un délicat. De plus, il est de province et y habite : il a le sentiment de la campagne. Je ne dis pas de la nature, car il a plus de cœur que d'âme ; il est plutôt sentimental que lyrique. L'amour des champs et la tendresse de cœur nous paraissent être les sources habituelles de l'inspiration de M. Germain-Lacour. Elles coulent tantôt ensemble, tantôt séparément. On peut citer dans cette note, et comme les meilleures de ses poésies, *Jeunes Filles, Aux Moineaux,* et particulièrement *A Mi-Côte.* C'est là qu'il se révèle le mieux à son avantage. L'aimable poète a tenté, au dehors, des compositions d'assez longue haleine ; mais, en pareille matière, il faut une grande puissance pour maintenir jusqu'au bout

l'excitation du lecteur. *A priori*, M. Germain-Lacour ne devait pas réussir, il n'a pas réussi. Il a essayé de trousser trois ou quatre petites pièces dont l'esprit avait à faire le charme principal. Malheureusement, aujourd'hui, nous avons perdu le vers qui court, le vers qui babille, la langue preste et simple qui dit vite et juste ; et le vers lyrique et rutilant de Hugo, de la génération de Victor Hugo, a remplacé la versification et la langue des Villon, Regnier, La Fontaine, Musset. — Il n'a pas réussi là non plus. Il a essayé encore le poème philosophique. Mais il a mal pensé, mal discuté en vers, car c'est mal discuter que d'y discuter. Sa langue y est sèche, mathématique, sans images, sans au-delà. Nous avons marqué la note de M. Germain-Lacour : qu'il s'y tienne, qu'il la cultive. S'il doit donner quelque chose, c'est dans ce sens qu'il excellera.

20. — *L'Amour en marche*, par M. Auguste Audy : voilà bien un livre de début où se trahit, à vue d'œil, dans les tons différents des morceaux, l'influence des lectures diverses et de premières imitations qui ballotent tous les commençants. La forme, du reste, est pure, le vers est franc, bien fait, sonore. On connaît son métier. M. Auguste Audy s'annonce comme un poète érotique. L'amour est son thème favori : un amour très païen, très charnel et très... superficiel. Cette passion dévorante n'entame que la surface. On voit là beaucoup de lèvres purpurines, de seins neigeux, etc. Quand il veut partir pour l'au-delà, on sent que l'auteur, comme on dit dans l'argot littéraire, « se bat les flancs. » Par moments, sur les pas de Baudelaire, qu'il imite en quelques endroits, il cherche le macabre et le satanique dans l'amour. C'est une âme jeune, enthousiaste de poésie. Nous remarquons avec plaisir que M. Auguste Audy n'a que rarement versé dans ces exagérations de paroles et d'images, si fort en usage aujourd'hui, où la brutalité singe la force, et l'étrangeté la profondeur. Il y a là un essai de poème : *Jean Mor*. Traité de façon concise, il aurait pu intéresser; mais il est plein de longueurs. La préface de M. Armand Silvestre n'implique donc pas l'excellence du volume. Tenu peut-être amicalement d'écrire cette préface, il s'en tire en parlant plus des grands poètes et de la poésie que de l'auteur même qu'il présente au public. Cependant, il cite certains vers de son protégé, qui sont vraiment beaux ; il les a parfaitement choisis : ce sont les seuls ou à peu près.

21. — Puisque nous sommes dans la compagnie des « jeunes, » disons un mot des *Poèmes sincères* de M. Martial Besson. On y chante la nature, l'amour, l'humilité, le travail, le devoir. La forme est simple, sans prétention aucune. Le vers est correct en général, sans annoncer pourtant l'habile artisan de la rime sachant à fond son métier. Il n'y a rien à reprendre, rien à signaler non plus, ni du côté de la perfection ni du côté de l'imperfection. Pas de grands élans, pas de grandes

beautés, mais peu de faiblesses. En somme, une inspiration honnête et délicate, qui touche et élève.

22. — Les *Poésies* de M. Boulé nous maintiennent au même niveau de température modérée. Avec raison nous prévient-il dans sa préface qu'il n'est qu'un amateur, un simple dilettante. En effet, son livre ne décèle pas un tempérament, une façon de sentir et d'exprimer ayant le signe génial, la marque distinctive et bien accusée. Encore les vers de M. Louis Boulé, amateur, valent-ils certainement les trois quarts de ceux des prétendus poètes de droit divin qui font la fortune de M. Lemerre. M. Boulé, dis-je, est un élégiaque. Son inspiration est tendre, légèrement voilée de mélancolie. Il aime la nature, mais la nature idyllique, un peu pâle, au bord des sources, sous les bois ombreux. Il y a dans ce volume des choses douces et jolies, des poésies délicates et charmantes, mais rien de fort ni de saisissant.

23. — Aussi quel brusque sursaut pour l'imagination, quand on passe sans intermédiaire de cette note si calme, si apaisée, aux turbulences farouches des *Poèmes à tous crins*, par M. Tancrède Martel ! Mais comme, une fois remis de la secousse, l'esprit s'en accommode ! M. Tancrède Martel est un poète de race, un fier tailleur de rimes et de strophes. Une forme serrée et savoureuse enferme ses rythmes curieux, ses ballades, ses innombrables ballades, maniées supérieurement. Il reconnaît Banville pour son maître et se réclame aussi de Rutebeuf, de Villon, de Pierre Gringoire, dont ses vers respirent la parfaite bonne humeur et la joviale santé. L'influence de Richepin, qu'il admire et qu'il étudie, se fait sentir dans son œuvre ; mais il se tient en garde contre les grossièretés systématiques du poète de la *Chanson des Gueux*, et se contente de la singularité ou de la truculence du mot. De temps à autre, il prend plaisir à tirer dans les jambes du bourgeois, le « philistin » des anciens jours, pour lequel il professe une haine romantique. Comme Aloysius Bertrand, auquel il dédie rétrospectivement son volume, il est fanatique du moyen âge, et il y puise la matière de ballades très pittoresques ; comme l'auteur trop méconnu de *Gaspard de la nuit*, il se complaît à ranimer mille amusants détails des vieilles villes mortes. C'est avec un art infini, par exemple, qu'il a ciselé sa ballade en l'honneur de Chinon. Les autres pièces roulent sur des modernités, Paris, la rue, la province, ou bien sont à l'adresse d'un écrivain, d'un artiste actuel, ami, compagnon ou maître de l'auteur, et choisi parmi les plus originaux. Ce sont également des excentriques de la plume qu'il a pris pour types ou modèles d'une suite de sonnets-portraits bien particuliers et fort amusants. Tancrède Martel est un membre du Cénacle ressuscité. Son livre en tire un aspect de bizarrerie un peu intentionnelle, qui surprend et qui plaît. Beaucoup de ses

pièces ont de la verve, de l'esprit. Toutes sont parfaites de forme. Quelques-unes ne manquent ni de force ni d'élévation.

24. — Un drôle de livre : *les Vespéries,* par M. le docteur Vivier, où sont amoncelées une multitude de réflexions, de déductions philosophiques, de considérations roulant aussi bien sur la destinée future, les difficultés sociales, les imperfections de l'homme et de l'État, que sur la fabrication des allumettes chimiques ! Et quelle étrange disposition ! Sur le verso de chaque feuille, M. Vivier a échelonné au hasard des pensées, maximes, aphorismes, extraits de Montaigne, Shakespeare, Hugo, Pascal, la Bible, Horace, Épictète, Janet, etc., et, sur le recto de la page suivante, ses propres inspirations en vers. D'un côté, à gauche, les matières suggestives; de l'autre, à droite, le sujet suggéré, singulièrement différent et inférieur. Adroit artifice pour conduire le lecteur de la première à la dernière page. On lit le volume jusqu'au bout, *à gauche.* L'auteur sait beaucoup de choses, a beaucoup réfléchi; mais son inspiration est languissante, sa poésie sans plénitude et sans vigueur : c'est de la prose coupée et alignée tant bien que mal. Il imite furieusement la poésie philosophique de Victor Hugo; mais cette imitation ne l'a pas soulevé. Son livre porte en sous-titre : *Heures du soir — Toutes les lumières.* Je crois que « Toutes les lumières » représentent la partie gauche du volume et « Heures du soir » la partie droite, en telle sorte qu'on peut dire, en forme de conclusion et d'appréciation que « toutes les lumières » se sont éteintes dans les « heures du soir. »

25. — Les *Contes et Apologues*, de M. Léon Riffard, nous rendront-ils les clartés perdues ? Dès le premier coup d'œil il est permis d'en concevoir l'espérance. Cette publication luxueuse, d'une lisibilité exceptionnelle, ces magnifiques dessins en couleur jetés à travers le texte et qui l'éclairent à chaque page de leurs ingénieuses figurations, ces minuscules merveilles d'art de Frédéric Régamey prédisposent d'abord l'esprit très favorablement. Se laisse-t-on aller à parcourir ces contes d'un accent si naturel, d'une allure si preste, d'une morale si juste et si salubre, le charme est complet. Un aimable fabuliste du XVIIIe siècle, Vitalis, dans la préface de son recueil publié en 1795, comparait le champ de l'apologue à une vigne toute dégarnie. « La Fontaine, dit-il, jouissant de la priorité, y a fait, dans le temps, des vendanges complètes; La Motte, un peu plus tard, a fait son profit de quelques grappes moins succulentes que La Fontaine avait dédaignées; Panard, Fuzelier, Aubert, Lemonnier, sont venus après, et ont su exprimer encore un suc nourricier de quelques grappes aigrelettes. J'arrive le dernier, et quand les vendanges sont faites : qu'aurai-je donc en mon panier ? » D'autres ont passé depuis lors. M. Léon Riffard, cependant, n'a pas désespéré d'obtenir une dernière et fructueuse cueillette d'un champ

si ravagé. Confiant dans le choix de ses sujets, recherchés de préférence parmi les mieux connus, sûr de ses propres observations, guidé par un goût très sage qui devait le prémunir contre les lourdeurs d'une zoologie trop savante ou d'une botanique trop compliquée, simplement il a laissé courir son imagination parmi ce monde familier où trottent, respirent, chantent, dialoguent, bourdonnent, les modestes héros de La Fontaine, et de sa plume sont tombées des perles comme *l'Hirondelle et le Rossignol*, que nous voudrions pouvoir citer en entier :

Une hirondelle, un jour d'orage,
Ayant volé longtemps, longtemps, au ras du sol,
Dans les chemins, le long des maisons du village,
Sur la mare, au bord de l'herbage,
Finit par se poser auprès d'un rossignol,
Qui, depuis le matin, caché sous le feuillage,
Donnait l'aubade au voisinage...

Nous sommes en pays de connaissance avec les bêtes du Bonhomme. Quelques-unes, comme le remarquait spirituellement un critique des *Débats,* M. Henri Chantavoine, se sont corrigées en vieillissant : la fourmi, entre autres, est devenue moins avare, et la cigale a fini sa vie de bohême. Chez M. Léon Riffard, la prestesse des récits est enjolivée par la grâce des tableaux qui les encadrent. La simplicité des épisodes est relevée par la couleur du paysage. La description sobre et pleine de fraîcheur, la description dans la fable, c'est, en effet, son originalité, son mérite propre, en un genre qu'il a très heureusement rajeuni.

26. — Nous aurions plaisir à prolonger de quelques instants notre séjour dans ce coin agréable du « pays de la feinte. » Mais nous avons encore à marcher de l'avant ; nous n'avons pas terminé notre tâche ; et M. Paul Marrot, qui tient pour le déterminisme, qui commence son *Livre des chaînes* par une pièce intitulée *la Vie* et la termine par une autre dénommée *l'Alambic*, ne nous pardonnerait point de considérer comme non avenues ses *Hérédités,* ses *Suggestions* et ses *Communions.* Nous ne discuterons pas ici, faute d'espace et de compétence peut-être, ses opinions particulières, ses considérations personnelles en fait de monisme, de matérialisme, etc. Nous pourrions seulement lui insinuer que ses *Mystères physiques* le plus souvent n'ont rien de fort mystérieux, qu'ils s'expliquent par des causes et des effets très naturels, et qu'il doit s'en étonner moins que personne, puisque, à son avis, le mystérieux n'existe pas. Bornons-nous à une succincte appréciation littéraire. Dans le *Livre des chaînes*, de M. Paul Marrot, circulent des réflexions et des idées, les unes justes, les autres bizarres, presque toutes intéressantes et curieuses. Évidemment, il n'a pas pris la plume à la légère ; il a étudié, vu, senti, réfléchi. Faut-il l'imputer à la nature des sujets? La forme est un peu dure et difficile,

les rimes d'une nouveauté recherchée ; les vers se coupent, enjambent sans souci de l'harmonie et du plein de la phrase rythmique. On sent que l'auteur a sacrifié la musique de la poésie à la concision excessive de la pensée. L'exagération éclate dans le style. Le mot brutal revient trop souvent. L'auteur veut donner de la vigueur et du relief à ses conceptions ; il se sert d'expressions violentes ou grossières, qui détonent. C'est pourquoi, dans ce livre où les idées ne manquent pas, on trouverait difficilement une pièce à citer en entier.

27. — Nous laissions sur notre chemin *les Soirs de défaite,* du marquis de Pimodan, déjà signalés dans notre précédent article, et qui débutent ainsi :

> Nous sommes des vaincus, Français et gentilshommes,
> Deux fois vaincus ! La gloire a quitté nos drapeaux,
> Le pouvoir a quitté nos mains pâles ; nous sommes,
> Avec nos titres vains, de brillants oripeaux.
> . . . .

Partisan d'un régime tombé, gentilhomme et royaliste, le marquis de Pimodan pleure la défaite, la double défaite. Ne croyant pas au rétablissement de la royauté, sans espoir de la revanche prochaine, il prend son parti bravement ; mais il ne peut s'empêcher de jeter un regard attristé sur les anciens jours de prééminence et de triomphe. Thème d'une haute valeur : il y avait à faire la reconstitution d'une époque disparue, à verser d'éloquents regrets sur une société originale et brillante. Malheureusement, l'exécution est inégale, un peu confuse aussi. Il y a là des inspirations mythologiques, des associations de sujets qui surprennent ; on s'étonne d'y voir se coudoyer un roi, Eros, un concierge, un agent électoral, Mme de Pompadour, un marguillier, Narcisse, Vichnou, le Christ et un facteur rural. *Les Soirs de défaites* rachètent ces disparates par quelques belles pièces traitées avec ampleur, sur une note fière et grave.

28-36. — Sans transition, mentionnons rapidement au fur et à mesure qu'ils nous passent sous les yeux : les *Paysages d'Auvergne,* de M. Pierre de Nolhac, un talent descriptif, une âme sensible, et une plume pittoresque dont les vers ont cet intérêt particulier qu'ils sont signés d'un nom diversement connu dans les lettres, l'érudition et les beaux-arts ; — les *Grains d'encens,* du P. Vaudon, dont nous voudrions dire beaucoup de bien, s'il n'était pas lui-même notre distingué collaborateur, ce qui rendrait notre appréciation trop délicate ; — les *Rêves et Chimères,* de M. Georges Bal, poésie saine, d'un jaillissement spontané ; — *Tourniquet,* plaisante satire anonyme, à bon droit dirigée contre les orgueilleux de la politique ; — les *Derniers chants de deux poètes royalistes,* H. Furcy de Brémoy et Hygin Furcy, dictés par un amour sincère du pays et de la grande tradition monarchique ; — le *Poème de la Vierge,* par J. Bernard de Montmélian, qui nous rappelle, sous

une forme plus véridique, l'œuvre ingénieuse du pieux trouvère Gautier de Coinci ; — *Sainte Catherine* et *Sainte Philomène,* deux drames chrétiens, en l'honneur de deux saintes et martyres, l'une et l'autre protectrices de l'enfance et des jeunes filles, où l'auteur évoque en des vers émus les scènes sanglantes tant de fois répétées dans l'amphithéâtre des Flaviens ; — *la Revanche, ou les Femmes du Rhin.* par M. Félix Saint-Hilaire, où se reconnaissent, sous la figure d'Attila et le nom de son peuple barbare, d'autres ennemis de la France, d'autres oppresseurs, contre lesquels s'élèvent la protestation du droit violé par la force ; —*Vercingétorix,* un drame superbe par M. Édouard Schuré, faisant vibrer profondément pour des souvenirs, pour une gloire de vingt siècles, la fibre nationale ; — et arrêtons-nous à examiner de plus près un gros recueil, ou dix-huit jeunes poètes ont réuni leurs gerbes.

37. — Ce recueil est le *Parnasse de la jeune Belgique,* ces poètes se nomment : Arenbergh, Berlier, Fontainas, Georges Garnir, Iwan Gilkin, Valère Gille, Octave Gillion, Albert Giraud, Théodore Hannon, Paul Lamber, Charles van Lerberghe, Grégoire Le Roy, Maurice Maeterlinck, Léon Montenaeken, Fernand Severin, Lucien Solvay, Hélène Swarth, Max Waller. La plupart sont inconnus. Talents de valeurs diverses, éléments hétérogènes qui donnent un aspect singulier à cette sorte d'exposition littéraire. Tels, comme M. Léon Montenaeken, traduisent dans une langue simple, aisée, presque classique, les fantaisies de leur cerveau. D'autres chantent sur un mode éclatant les chères insignifiances de la passion jeune, célébrant des maîtresses en l'air et toujours incomparables, trouvant des motifs d'extase aux imperfections mêmes de la bien-aimée, des charmes secrets aux infirmités, aux misères du sexe. Témoin le *Babolain* de M. Max Waller... *Veluti Balbinum polypus Hagnæ.* M. Théodore Hannon, un fervent du naturalisme, adonné aux tableaux des kermesses, dit à une femme maigre qu'il

Aime son ostéologie,
Où s'insinuent des nerfs d'acier.

M. Octave Gillion se plaît au descriptif. M. Valère Gille se répand en tristesses mystiques.

Quelques-uns : MM. Émile van Arenbergh, Fontainas, cisèlent avec amour le vers plastique du parnassisme, et M. Georges Rodenbach anime par le sentiment cette forme pure mais froide.

Plusieurs : MM. Émile Verhaeren, l'auteur des *Moines,* Fernand Séverin, Albert Giraud, van Leerberghe, Maeterlink, disciples de cette école du symbolisme qui attribue aux mots comme une vie propre et mystérieuse où les artistes seuls se reconnaissent, manient tour à tour le vers pictural et musical des poètes dits décadents. M. Iwan Gilkin ajoute à la note musicienne la préoccupation du psychologue, unit la perception aiguë, quelquefois naïve, à la science de l'art. Entre tous,

il en est qui possèdent la force, l'originalité et sont des poètes de tempérament, comme MM. Verhaeren, van Arenbergh, Max Waller, et aussi M. Albert Giraud, habile surtout à rendre la vie des choses inanimées, mais non sans une certaine incohérence de figures et d'hyperboles. En somme, le *Parnasse de la jeune Belgique* forme une anthologie très intéressante malgré bien de l'afféterie, bien de la préciosité, bien des obscurités voulues où l'on sent l'influence directe des confrères de France, de MM. Verlaine et Mallarmé, les initiateurs de l'école actuelle.

38. — Ces velléités de décadentisme des Parnassiens de la jeune Belgique nous auront servi du moins de préparation aux terribles rébus de M. René Ghil, l'auteur du *Traité du verbe* et du *Geste ingénu,* le découvreur de cette belle chose : « L'Instrumentation parlée ou l'audition colorée, » le symboliste intransigeant qu'un des coreligionnaires, M. Stuart Merrill, appelle « un Espagnol perdu dans les brumes de la Flandre, » sans doute parce qu'il n'écrit pas en français.

Après avoir tenté, avec une patience d'ange, de lire jusqu'au bout le deuxième livre des *Légendes de rêve et de sang*, de déchiffrer ligne à ligne de si pénibles logogriphes, de saisir quand même la clarté du sens, à travers les obscurités touffues des termes, force nous a été de reconnaître que nous manquions d'apprentissage, qu'une initiation préalable s'imposait, et qu'on ne pénétrait pas ainsi *ex abrupto* dans ces arcanes, sans avoir en main le fil conducteur que possèdent les seuls adeptes. A ceux-là donc nous avons demandé la logique de leur illogisme. L'école appelée « décadente » n'est pas vieille, à moins qu'il ne plaise d'en faire remonter la filiation jusqu'au byzantinisme. Son organe, le *Symbolisme,* parut une fois en octobre 1886 et ne reparut guère. Ses ancêtres sont d'hier. Ayant dûment constaté que le Parnasse et le romantisme, devenus caducs, devaient être abandonnés, pour l'inanité de leur idéal, le pédantesque étalage de leurs vocables, le rococo de leur décor, etc.; et que le naturalisme non plus ne saurait prétendre à posséder la formule de l'avenir, quelques jeunes poètes, ambitieux de faire aussi leur révolution, rompirent, un beau jour, avec le gros de la troupe, en se réclamant d'un maître unique : Baudelaire. Seul, à leur jugement, l'auteur des *Fleurs du mal* avait pressenti l'exacte convenance d'un mode nouveau. Il fallait bien se créer une théorie, s'instituer un modèle, dût-on ensuite le dénaturer plus ou moins; il fallait s'appuyer sur une autorité. L'un des premiers, Baudelaire avait conçu l'impressionisme en littérature. Suivant lui, les sens devaient agir sur l'entendement, non l'entendement sur les sens; et le particularisme de son raisonnement l'amenait à percevoir l'intuition secrète de certains rapports entre les choses, imperceptibles à d'autres yeux. L'idée d'ensemble se produisait en lui par une série de sensations

associées. Dans le nom d'un unique objet il trouvait assez d'éléments pour évoquer des idées nombreuses et diverses, comme simples effets de sonorité, de couleur, de ressemblances ou de figures. Par une facile déduction, ses disciples improvisés en vinrent à se dire que le son d'un mot, en se répercutant sur les sens, était susceptible de provoquer une sensation spéciale qui, agissant à son tour sur l'esprit, devait donner naissance à la pensée. On devine jusqu'où pouvaient être menés l'usage et l'abus d'un pareil système. La conception personnelle et dirigeante n'existait plus. La pensée n'avait plus à gouverner l'imagination, mais à recevoir docilement les impressions que lui communiqueraient tels aspects, telles sonorités ayant un sens à part, une valeur conventionnelle et déterminée d'avance. On imagina que les résonnances du mot et les nuances de l'idée se tenaient aussi étroitement que le mot et l'idée :

Car nous voulons la Nuance encor,
Pas la couleur, rien que la Nuance!
Oh! la Nuance seule fiance
Le rêve au rêve et la flûte au cor.

On assigna des nuances aux syllabes, des formes aux consonnes, des couleurs aux voyelles, — combinaisons de formes, de nuances, de couleurs propres à susciter l'idée sans être l'idée elle-même ; on découvrit entre les noms de surprenantes correspondances, de précieuses similitudes, passées jusqu'alors inaperçues ; on fit de tout cela un corps de doctrines intelligible seulement aux initiés (oh! pas toujours), et parfaitement incompréhensible à la multitude des profanes n'ayant point pénétré le symbole. N'étant tenu qu'à procéder par analogies, sans considération ni embarras de règles grammaticales, de syntaxe, de lois de composition, chacun fut laissé libre de renverser à sa guise l'ordre des membres de la phrase, pour le plaisir de rendre les sensations comme elles se présentent, bout à bout ou bizarrement juxtaposées. Ainsi M. René Ghil eut des raisons fondées d'écrire les *Légendes de rêve et de sang,* conçues d'après la formule et exécutées avec une impitoyable rigueur d'application. « C'est en allant quérir, a-t-il dit, selon l'ordre de ma vision chantante, les mots ou, le plus souvent, le nombre, la voyelle maîtresse demandée, que l'immatérielle obéissance vibrera de l'instrument au timbre qui sied! »

M. René Ghil a noté, dans le *Geste ingénu,* ses sensations au moyen de formes adéquates, et à la manière dont il en a subi le contact ou la hantise ; conséquemment il a essayé de les suggérer à d'autres, en imaginant, je suppose, que le jeu de certaines phrases mélodiques, que des retours de certaines sonorités, des assemblements de certaines syllabes, produiraient sur le système nerveux du lecteur des sensations identiques. Rien d'abstrus comme cette poésie chiffrée, — exemple mémorable des tortures qu'il est possible d'infliger à une langue,

celle-ci fût-elle par essence la plus claire du monde ! L'ouvrage est dédié à M. Stéphane Mallarmé, le chef suprême de la pléiade, sans avant-propos ni éclaircissements liminaires.

A l'instar des *Considérations d'État* de Naudé, s'il nous en souvient bien, il débute par la conjonction *mais*, au mépris de la rhétorique :

Mais les hasards haïs qui gardent le moment
Tramaient sur d'éveillés vestiges de ramages
Tout le nuage lourd au songe véhément
Variant d'un vœu vain le somme sans hommages.

Il se poursuit jusqu'à la fin, n'ayant ni titres, ni subdivisions, ni table, et se termine sur un dialogue entre « Lui » et « Elle, » dont voici les dernières paroles :

Lui :

Trop d'ennui de ma longue unité qui se leurre,
Trahit l'amour du dieu qui, sous les doigts pieux
Va délivrer en l'onde évaguante de deux
Tant de moments de son long rêve qui l'isole.

Elle :

Que se gaudisse en nous le vœu qui nous désole !
Tendre un soir de soupirs qui s'épuise en rameaux
Morts parmi le vouloir long et vain de grands mots.

Lui :

Vierge ! par l'ordre doux de mes Yeux qui songèrent,
Allez en l'âge sous les midis qui nous gèrent.
Vivant le mal divin de ne mêler nos sorts :
Tous gestes vides qu'aux seuls songes passe en ors
Trempés de larges pleurs qui ne veulent de preuve
Telle velléité pour les ans vierge et veuve.

Comprenez-vous ? L'auteur s'est-il compris ? C'est le cas, véritablement, de rappeler un joli mot de Lope de Vega, à propos des affectations de style espagnol qu'on appelait *cultos* et qu'il nommait plaisamment *cultidiablesco* :

Entends-tu, Fabio, ce que je viens de dire ?
Parbleu, si je l'entends ! — Non, tu mens, Fabio,
Car c'est moi qui le dis et je ne l'entends pas.

Dans le même genre inalysable et hiéroglyphique, M. René Ghil nous promet cinq autres livres de *Légendes de rêve et de sang, le Meilleur devenir, l'Égoïste preuve, le Soin de vivre, le Geste épars, l'Évangile ;* et comme suite aux *Légendes, la Glose,* et comme suite et fin aux *Légendes* et à *la Glose, la Loi*. M. Ghil s'est imposé trop de labeur, trop de peines inutiles au sein du vide et de l'abstraction, pour qu'il n'y ait pas chez lui une dose de sincérité, pour qu'il n'y cherche pas réellement, d'un esprit convaincu, de mystérieuses satisfactions. Mais nous doutons fort que la plupart des jeunes gens qui font avec lui du symbolisme s'en acquittent avec le même désouci de l'opinion commune, avec une égale franchise d'incohérence. Est-il besoin vraiment de tant

de démonstrations littéraires pour expliquer leurs bizarreries voulues? L'ambition d'une originalité quelconque jointe à une profonde incrédulité, en voilà toute la raison. La littérature est encombrée, se dit-on, on a fait le tour des sujets, il n'y a plus de places pour les nouveaux venus. Se jouer fantasquement avec les mots pour l'unique plaisir de faire différent; rompre le courant, changer la routine, retourner les phrases, allonger, redoubler, déformer les syllabes réfractaires à la combinaison rythmique, c'est le seul espoir qui reste, (faute de génie), de se singulariser parmi la foule. Car, tel est le scepticisme général, qu'à part une élite infiniment restreinte, les poètes eux-mêmes ne croient plus à la poésie. FRÉDÉRIC LOLIÉE.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

1. *La Benjamine,* par S. BLANDY. Paris, Firmin-Didot, 1887, gr. in-8 de 363 p., illustré de 9 grav. hors texte par E. Thadome, 3 fr. — 2. *Un mariage à l'étranger,* par MARIE MARÉCHAL. Paris, Firmin-Didot, 1887, gr. in-8 de 368 p., illustré de 9 grav. hors texte par Montader, 3 fr. — 3. *La Famille du baronnet,* par ÉTIENNE MARCEL. Paris, Firmin-Didot, 1886, gr. in-8 de 368 p., illustré de 9 grav. hors texte par P. Vidal, 3 fr. — 4. *Dymitr le Cosaque,* par ÉTIENNE MARCEL. Paris, Firmin-Didot, 1887, gr. in-8 de 322 p., illustré de 9 grav. hors texte par R.-P. Fernandez, 3 fr. — 5. *La Seconde Femme,* par E. MARLITT, imité de l'allemand par Mme E. RAYMOND. Paris, Firmin-Didot, 1887, gr. in-8 de 336 p., illustré de 9 grav. hors texte par P. Merwart, 3 fr. — 6. *Le Secret de la vieille demoiselle,* par E. MARLITT, traduit de l'allemand par Mme E. RAYMOND. Paris, Firmin-Didot, 1886, gr. in-8 de 324 p., illustré de 9 grav. hors texte par Kauffmann, 3 fr. — 7. *La Dame aux pierreries,* par E. MARLITT, trad. de l'allemand par Mme E. RAYMOND. Paris, Firmin-Didot, 1885, 2 vol. in-12 de 396 et 375 p., 5 fr. — 8. *Deux Puissances ennemies,* par PIERRE DUCHATEAU. Paris, H. Gautier, 1887, in-12 de 252 p., 2 fr. — 9. *Les Locataires de M. Godillot,* par PIERRE DUCHATEAU. Paris, H. Gautier, s. d., in-12 de 248 p., 2 fr. — 10. *Les Premiers Pas,* par JEAN DE KERLYS et PIERRE DUCHATEAU. Paris, H. Gautier, s. d., in-12 de 250 p., 2 fr. — 11. *L'Héritage de Tantale,* par Mlle MARIE POITEVIN. Paris, Firmin-Didot, 1887, in-12 de 313 p., 2 fr. 50. — 12. *Au Galadoc,* par Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT. Paris, Hachette, 1887, in-12 de 339 p., 2 fr. — 13. *Le Sauvage de Sombreval,* par Mme DE STOLZ. Paris, Haton, 1887, in-12 de 266 p., 3 fr. — 14. *Cœur-de-Fer,* par Mme la vicomtesse DE PITRAY, née DE SÉGUR. Paris, Haton, 1888, in-12 de 288 p., 3 fr. — 15. *Le Secret du bonheur,* par E. MEUNIER. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1886, in-12 de 395 p., 3 fr. — 16. *Vieille Cigale,* par JACQUES BRET. Paris, H. Gautier, 1887, in-12 de 252 p., 2 fr. — 17. *Le Père Topi,* par MARIE POITEVIN. Paris, C. Dillet, 1886, in-12 de 317 p., 2 fr. — 18. *L'Abbé Corentin,* par le Ct STANY. Paris, Téqui, 1887, in-12 de 300 p., 2 fr. — 19. *Fille d'Irlande,* roman d'actualité, par AUGUSTE GEOFFROY. Paris, H. Gautier, 1886, in-12 de 272 p., 2 fr. 50. — 20. *Le Mendiant de la Coudraie,* par ERNEST FALIGAN. Paris, H. Gautier, in-12 de 248 p., 2 fr. — 21. *Mademoiselle de Chênevaux,* par MATHILDE BOURDON, Paris, H. Gautier, 1887, in-12 de 248 p., 2 fr. — 22. *La Comtesse Xénie,* par GEORGES DU VALLON. Paris, Firmin-Didot, 1888, in-12 de 337 p., 2 fr. 50. — 23. *Le Premier Violon,* par miss JENNY FOTHERGILL, trad. de l'anglais par Mme ANNA PINOT. Paris, Firmin-Didot, 1887, in-12 de 417 p., 2 fr. 50. — 24. *Les Cinq Sous du Juif errant,* par AMÉDÉE GIRON. Paris, Firmin-Didot, 1887, petit in-8 de 192 p., illustré par H. Pille, 1 fr. — 25. *Le Prince et le Pauvre,* par MARK TWAIN. Paris, Lecène et Oudin, s. d., in-8 de 215 p., illustré de 83 grav., 1 fr. 70. — 26. *La Case de l'oncle Tom,* par Mme BEECHER STOWE, éd. abrégée. Paris, Hachette, 1887, gr. in-8 de 316 p., illustré de 18 grav., 2 fr. 60. — 27. *Gaspard l'Avisé, histoire d'un loup,* par G. DE CHERVILLE. Paris, Firmin-Didot, 1887, petit in-8 de 190 p., avec 40 grav., 1 fr. — *Blanchette,*

histoire d'une chèvre, par B. Vadier. Paris, Hetzel, s. d., in-18 de 250 p., avec 4 grav., 3 fr. — 29. *Périnette, histoire surprenante de cinq moineaux,* par le Dr Candèze. Paris, Hetzel, s. d., in-18 de 336 p., avec 4 grav., ouvrage couronné par l'Académie de Belgique, 3 fr. — 30. *Mademoiselle de Drucourt, épisode de la guerre de la Louisianne,* par P. Durandal. Paris, Lecène et Oudin, s. d., in-8 de 235 p., avec grav., 0 fr. 95. — 31. *Ceux qui nous aiment et Ceux que nous aimons,* par Mme de Witt née Guizot. Paris, Hachette, 1887, in-12 de 324 p., 2 fr. — 32. *La Dernière des ravaudeuses,* suivie de *les Deux Chats de la rue Gracieuse,* par le vicomte Henri du Mesnil. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-18 de 362 p., 3 fr. — 33. *La Revanche des bêtes,* par Ch. Normand. Paris, Lecène et Oudin, 1887, in-12 de 294 p., illustr. de Brossé Le Vagneur, 2 fr. — 34. *Contes et Légendes au houblon,* par C. Rouzé. Paris, Lecène et Oudin, 1887, in-12 de 267 p., avec grav., 2 fr. — 35. *Bons Esprits et Bons Cœurs,* par Mme Gustave Demoulin. Paris, Hachette, 1887, petit in-8 de 93 p., avec grav., cart. doré, 0 fr. 90. — 36. *Trois Contes chinois,* par S.-E. Robert. Paris, Delagrave, 1886, petit in-8 de 123 p., illustré par H. Scott, Valentin, etc., 0 fr. 90. — 37. *Contes et Nouvelles,* par Victorien Aury. Paris, Delagrave, 1887, petit in-8 de 94 p., illustr. de A. Marie, de Monvel, Vierge, etc., 0 fr. 65. — 38. *Les Voyages fantastiques,* par Henry de Graffigny. Paris, Delagrave, 1887, in-8 de 236 p., illustr. de Besnier, Poirson, etc., 1 fr. 80. — 39. *Les Pérégrinations, escapades et aventures de Claude La Ramée et de son cousin Labiche,* par Eugène Nyon. Paris, Ducrocq, 1887, in-12 de 315 p., ornée de grav., 2 fr. — 40. *Les Remords du docteur Ernster,* par J. Girardin. Paris, Hachette, 1887, gr. in-8 de 236 p., illustré de 22 grav., 2 fr. 60. — 41. *Autour du poêle,* contes et récits pour les enfants, par Richard Gustaffson, trad. par E.-D. Labesse. Paris, Firmin-Didot, 1887, gr. in-8 de 297 p., avec fig. dans le texte, 3 fr.

La *Bibliothèque illustrée des Mères de famille,* récemment inaugurée par la maison Firmin-Didot, forme une collection aussi remarquable comme typographie que comme illustration ; mais quand nous examinons cette collection au point de vue littéraire ou sous le rapport de la morale, nous nous trouvons obligé trop fréquemment de faire des réserves. Notons d'abord que les numéros 1 à 6 et le numéro 41 de la présente revue appartiennent à cette Bibliothèque, puis, cela dit, entrons en matière.

1. — *La Benjamine* est une étude curieuse de la famille moderne. Mme S. Blandy nous présente deux sœurs, sœurs de père seulement, — consanguines, comme dit le Code civil. L'aînée est élevée dans des principes sévères, chez ses grands parents ; l'autre, la cadette, la « Benjamine » reste au foyer paternel. Adulée, gâtée, habituée à faire ses quatre volontés avec quelque chose de plus, celle-ci considère le respect dû à ses auteurs comme étant « quantité négligeable. » Vous voyez tout de suite la résultante de ces deux systèmes d'éducation. L'une des enfants de M. Desbray, surmontant de sérieux obstacles, devient une mère de famille honorée et heureuse ; sa sœur, au contraire, en dépit de ses qualités mêmes, se marie à la légère, sa conduite est pleine d'inconséquences et elle meurt prématurément. Ensemble de dures leçons pour les parents trop faibles et les enfants mal dirigés. Tel qu'il est, cet ouvrage a du mérite ; mais combien sa portée eût été plus grande si l'auteur eût fait à Dieu la place qui doit, lorsqu'il s'agit d'éducation, lui appartenir si légitimement !

2. — En 1869, le baron de Reichausen, attaché militaire à l'ambassade de Prusse à Paris, veuf richissime, épouse Isabelle Dailly, fille d'un sous-chef de bureau au ministère des Affaires étrangères : mariage mixte. Bientôt le baron conduit sa jeune femme en Allemagne. Au château de son mari, elle n'est pas sympathiquement reçue ; seuls, les deux enfants de l'épouse défunte font à leur « nouvelle petite maman » un accueil empressé. Éclate la guerre de 1870. A ce moment, victime de basses intrigues, la jeune femme est sur le point de perdre l'affection de son mari. Il lui faut beaucoup de patience et de vertu pour ne pas désespérer. Cet état de choses, loin de s'améliorer, une fois la paix conclue, ne fait, hélas ! que s'envenimer : les parents de la première femme du baron et surtout une petite Allemande aussi charmante au physique que repoussante au moral, ne cessent de circonvenir M. de Reichausen. Mais la Providence veille sur les siens : un événement dramatique qui devait achever la perte d'Isabelle lui ramène à tout jamais son mari, et ses ennemies restent confondues. Mlle Marie Maréchal a de l'esprit et du style, ce qui n'empêche pas ses scènes et ses portraits de toucher quelquefois à l'invraisemblance. Nous ajouterons que son personnage principal, le baron de Reichausen, patriote allemand renforcé, ne nous inspire qu'une sympathie relative. Peut-être est-ce par la raison que nous sommes, nous, Français jusqu'aux moelles ; car, après tout, il a du bon et c'est quelqu'un, ce dur Prussien.

3. — Elle est poignante, l'histoire de *la Famille du baronnet*. Philippe Ashburton épouse Édith Mowbray, aussi jolie que vertueuse, mais pauvre. Elle est catholique, lui protestant ou plutôt sceptique. La jeune lady Ashburton a un frère qui, autrefois, a déshonoré et ruiné ses parents et qui, sous le faux nom de Drummond, se fait, à l'insu d'Édith, aimer d'Alix Ashburton, sœur de Philippe. Les circonstances veulent qu'Alix et Philippe se croient tous deux trahis par Drummond, erreur qui occasionne de véritables catastrophes. Philippe ayant abandonné sa femme qu'il croit coupable, s'embarque pour l'Amérique et prend part à la guerre de sécession pendant que mistress Ashburton avec son jeune enfant et son père aveugle, vit à Londres de travail et de privations. Drummond, de son côté, qui tient à réparer ses torts, se met à la recherche du mari fugitif, le retrouve dans un combat où il le sauve au prix de sa vie et lui apprend de quelle fatale méprise il a été victime. Philippe revient alors en Europe auprès de sa femme et, dès ce jour, finissent les communes épreuves des époux. Lecture attachante, pleine de bons sentiments et très bien écrite.

4. — Suite de scènes émouvantes et terribles, voilà ce qu'est *Dymitr le Cosaque*. Le *Polybiblion* a déjà rendu compte de cette œuvre (t. XLI, p. 361). Véritable épopée se déroulant en Ukraine, vers la fin du règne

de la grande Catherine, ce livre de Mme Étienne Marcel peut être donné à la jeunesse des hautes classes, qui y trouvera quelques enseignements de charité envers les petits et les humbles ; mais le souffle de rancune et de vengeance qui l'anime en rend la lecture dangereuse pour les déshérités de ce monde. L'édition nouvelle que nous avons sous les yeux est illustrée de plusieurs belles gravures hors texte.

5. — Mme Marlitt est morte ces temps derniers. Littérairement parlant, elle avait l'humeur noire. Mme E. Raymond a voulu non plus traduire, mais imiter Mme Marlitt, et elle a réussi autant que le sujet le permettait. Le baron de Mainau a été deux fois victime en sa vie. Tout d'abord, la femme qu'il aimait se parjure par ambition et épouse un duc régnant : première blessure. Dépité, il se marie à une cousine insignifiante, frivole, qui lui fait regretter de n'être point resté célibataire : second malheur. Quand sa femme meurt et que la duchesse perdant son mari, devient libre à son tour, tout le monde, à la cour ducale, prévoit une union entre les fiancés du temps jadis. Jugement téméraire : le baron, qui n'a rien oublié, cherche ailleurs *la Seconde Femme*. Mainau ne l'aime pas cette nouvelle épouse, et il se promet de ne l'aimer jamais. Or, il se trouve que Liane de Trachenberg est une nature supérieure qui, gagnant peu à peu l'estime de son seigneur et maître, finit par s'en faire adorer. Ce résultat ne s'acquiert point en un jour : la « seconde femme » soutient donc des combats, et quels combats ! Ceux du droit et de la justice contre la force. Aussi quand elle triomphe, soutenue par ses seuls principes religieux, on éprouve une satisfaction profonde. Mais quelle pénible histoire !

6. — Encore un roman de Mme Marlitt avec la même traductrice. Il a pour titre : *Le Secret de la vieille demoiselle*. La famille Hellwig s'est autrefois approprié une fortune qui ne lui appartenait pas. Une vieille fille faisant partie de cette famille vient à mourir et lègue tout son avoir personnel aux héritiers inconnus de ceux qui, dans le passé, ont été lésés par ses parents. Là dessus s'échaffaude un drame nébuleux, compliqué, qu'on ne peut lire sans se sentir l'âme oppressée. Nous trouvons que l'auteur a outré la plupart de ses personnages, dans le mal surtout.

7. — N'exigez pas que nous vous donnions l'analyse complète de *la Dame aux pierreries ;* mieux vaut dire tout de suite ce que nous pensons de ce livre quelque peu bizarre. D'abord, pourquoi Marguerite Lamprecht, cœur généreux, parlotte-t-elle à tout propos comme un avocat et philosophe-t-elle souvent comme un professeur ? Cette manière peut être appréciée de l'autre côté du Rhin ; chez nous, qui ne sommes pas encore tout à fait dans le mouvement, elle ne saurait être que déplacée et ridicule. Ajoutez que, de ci, de là, se font jour des sentiments de jalousie, de mépris, presque de haine, contre l'aristocratie de

naissance. Pour finir, nous dirons que l'ouvrage est de valeur médiocre : il y a des longueurs fatigantes dans les dialogues et le plan général manque de suite et de clarté.

8. — C'est avec un véritable soulagement que l'on sort des brumes littéraires allemandes pour lire les pages alertes et finement écrites que M. Pierre Duchâteau a intitulées : *Deux Puissances ennemies.* Georges Verneuil épouse une jeune fille que sa mère lui a choisie avec soin. Mais, contrairement aux espérances de la belle-mère, un conflit éclate bientôt entre celle-ci et sa bru. Puis la situation s'aggrave au point que Blanche Verneuil quitte son mari et se réfugie au couvent où elle a été élevée. Elle ne revient au domicile conjugal que juste pour disputer et arracher à la mort son bien-aimé mari, grièvement blessé dans un duel. La mère, qui a failli perdre son fils, prend alors la résolution de ne plus s'interposer entre les époux, même dans leur intérêt. Étant donné le caractère de sa belle-fille, c'est le seul parti à prendre pour ramener au foyer la paix et la concorde. On lira avec plaisir ce volume qui contient des leçons dont parents et enfants pourront à la fois profiter.

9. — Passons aux *Locataires de M. Godillot,* du même M. Pierre Duchâteau. Deux jeunes ménages s'installent presque en même temps dans l'immeuble du bon M. Godillot : l'un au premier étage, ménage d'avocat sans causes, mais plein d'espérances, assure-t-on ; l'autre, au quatrième, sous les toits, ménage d'employé modeste. Chez l'avocat, Mme Isaure, brune charmante dont les dents sont fortement aiguisées, on vit grandement. Si grandement, que le mari pour qui le barreau n'a pas été précisément le Pactole, y renonce pour devenir simple agent d'assurances : la position est plus lucrative ; mais le ministre de l'intérieur ne songe pas à ménager les finances dont il a l'emploi. Sous cette administration imprudente, les enfants contractent des habitudes qui ne cadrent nullement avec leur situation de fortune et tout va à la dérive. Chez Mme Adèle (au quatrième), le résultat, pour être différent, n'est guère plus enviable. Petite blonde pincée, Mme Adèle est une arrière-cousine de feu Harpagon : elle thésaurise, thésaurise, et cela si âprement que son mari, quoique soumis à sa capable moitié, trouve ses pénates dépourvues de charme et réduit la vie de famille à sa plus simple expression. Triste existence ! Et quand Mme Adèle deviendra veuve, elle se trouvera certain jour en présence d'un fils qui s'avisera de dire que chez sa mère tout n'est pas pour le mieux et qui s'en ira par le monde, en aveugle, à la recherche d'un bonheur qui lui fera faux bond. Dans ces deux intérieurs, on n'est chrétien que parce qu'il est de bon ton de le paraître. N'oublions pas de dire que M. Pierre Duchâteau met en relief une jeune fille douce et pieuse, celle-là, et qui sacrifie un bonheur dont elle est digne à un polisson de frère qui ne mérite guère un tel dévouement. Roman intéressant et rempli d'enseignements.

10. — Voici un écho des *Mémoires de deux jeunes mariées*. Écho honnête. On ne rencontre dans *les Premiers Pas* aucun des détails particuliers qui font de l'œuvre de Balzac un livre à tenir sous clé. Angèle de Kermain et Jeanne Duclos, deux amies de pension, habitent l'une Paris, l'autre une petite ville de Lorraine. Leurs relations de couvent se poursuivent épistolairement. C'est donc une série de lettres que MM. de Kerlys et Duchâteau placent sous nos yeux : lettres fines, spirituelles, qui mettent au courant de l'existence très différente des deux amies et dont les péripéties font alternativement rire et pleurer. La note religieuse est accentuée.

11. — *L'Héritage de Tantale*. Le comte de Favières, ruiné par les manœuvres tortueuses d'une tante d'assez laide espèce, émigre en Amérique. Il veut reconstituer rapidement sa fortune afin de revenir en France épouser Renée, sa cousine, qu'il aime secrètement. Le comte réussit au-delà de ses espérances. Au moment de quitter le Nouveau-Monde, il apprend que Renée vient de se marier. Désespéré de voir ses plus chers projets anéantis, il prend la résolution de rester dans le pays qui lui a été propice, et avec le temps, il devient extrêmement riche. Au bout de quinze ans, il est informé que sa tante est morte en l'instituant son légataire universel. Il se décide alors à revoir la terre natale. Et pourquoi? Tout simplement pour partager entre ses co-héritiers évincés à son profit l'immense succession de la défunte dont il n'a cure. Mais il n'entend point faire les parts égales : le mérite seul doit servir de base à la répartition. Afin de juger en parfaite connaissance de cause, le comte se présente à sa parenté réunie à son château de Favières comme n'étant que son propre secrétaire ; cela lui est d'autant plus facile que les années et le travail l'ont rendu à peu près méconnaissable. C'est alors que Mlle Poitevin met en jeu les personnalités et les passions les plus variées : amusantes et morales sont les scènes qui se déroulent sous la plume de l'auteur. Les hôtes du château de Favières reçoivent, dans la proportion qui convient, leur part du gâteau, à l'exception toutefois de certaine cousine, vilaine âme et caractère retors, qui se fourvoie dans ses combinaisons et s'en retourne les mains vides, aussi honteuse, pour le moins, que le renard du Bonhomme. Tous nos compliments à Mlle Poitevin.

12. — *Au Galadoc* a déjà fait ici l'objet d'un compte rendu. (Voir t. L, p. 505). Il s'agissait alors d'une édition grand in-8, illustrée avec un goût parfait. Aujourd'hui, nous recommandons à nos lecteurs, pour les bibliothèques populaires surtout, ce bon roman de Mlle Zénaïde Fleuriot paru sous le format in-12 dans la collection Hachette, dite *Bibliothèque de la famille*.

13. — Jean Marcaud est un misanthrope que les vicissitudes de

l'existence font échouer au hameau de Sombreval, pays perdu, pauvre et bien dénommé. Parisien de naissance, il a eu beaucoup à se plaindre des choses et surtout des hommes, qu'il fuit. Nature dévoyée, il ne croit point à Dieu. Dans le coin de terre où il végète misérablement, les habitants, qui ignorent le nom de ce taciturne, ne l'appellent que « le Sauvage. » Un jour, pourtant, ce sauvage, ce désespéré, a un bon mouvement : il adopte une petite fille que la mort de sa grand' mère a rendue orpheline. Et c'est cette enfant qui, par ses prières et son exemple, ramène le pécheur endurci dans la voie du salut. Mme de Stolz a rempli son livre de scènes aussi simples que dramatiques. Assurément, *le Sauvage de Sombreval*, répandu dans les classes ouvrières, fera du bien.

14. — Sous le peu engageant surnom de *Cœur-de-fer,* se cache un journaliste-gentilhomme que ses malheurs ont rendu (il le croit du moins) insensible à l'infortune. Et voilà qu'en dépit de son mépris et de sa haine contre l'humanité, il se prend soudain d'affection pour un inconnu qui, lui demandant une aumône refusée, s'est laissé choir au coin d'une borne en murmurant : Ma pauvre mère ! Tel est le début d'un drame où « Cœur-de-fer, » — plus exactement M. de Kervall, — est arraché au sombre désespoir qui le consume par celui qu'il a assisté, son proche parent ignoré, et une nièce, fille d'un frère coupable, qui lui arrive d'Amérique. La fin du roman nous fait voir le rude Cœur-de-fer sous l'humble bure du trappiste, pendant que son cousin et sa nièce, devenus mari et femme, coulent en paix des jours heureux grâce à la générosité de leur bon parent. Sentiments religieux des plus édifiants.

15. — On peut donner à une jeune fille du monde, fiancée de la veille, l'intéressant ouvrage de M. E. Meunier qui a pour titre *le Secret du bonheur*. La lectrice dans cette situation trouvera là plus d'un enseignement, quoi qu'on ait à regretter de loin en loin quelques plaisanteries dont la convenance nous a paru contestable. C'est même la raison pour laquelle nous restreignons cette lecture à la catégorie susdite de jeunes personnes. Les quatre pensionnaires dont M. Meunier retrace l'histoire entrent dans la vie par des portes différentes ; mais les milieux dans lesquels elles sont appelées à se mouvoir étant à peu près les mêmes, l'auteur fait surtout une étude de tempéraments et de caractères. Du premier coup, les deux plus humbles trouvent leur voie ; leurs compagnes la cherchent plus longtemps ; mais elles finissent par comprendre que « le dévouement et l'abnégation sont le véritable but de la femme, » ce qui leur fait trouver « dans l'oubli d'elles-mêmes le secret du bonheur. » On ne saurait mieux dire. Nous goûtons moins, y voyant une allusion politique assez transparente, le parallèle entre le lys et la violette établi (p. 164)

par Rolande de Puycerdane, et dans lequel la première de ces fleurs symboliques est malmenée au profit de la seconde.

16. — Il vous faudrait chercher longtemps avant de rencontrer une artiste pouvant être comparée à Mme Clausel. Ce type de chanteuse « retirée des affaires » est une véritable création. Elle n'a qu'une affection au monde, cette « vieille cigale » de quarante printemps : sa nièce. Et comme elle l'aime ! Tout d'abord elle lui fait donner une éducation chrétienne, puis, lorsque la fillette a grandi, elle l'emporte, — c'est le mot qui convient, — au fond d'un château qu'elle a acheté des héritiers d'un vieux gentilhomme, personnification de l'honneur, et, de plus, adoré dans le pays. Succession difficile. Le domaine de Nyoiseau était, de longue date, convoité par l'ancien intendant du défunt, M. Marchenoir, qui se l'est vu enlevé aux enchères par Mme Clausel. C'est plus que suffisant pour que M. Marchenoir devienne un irréconciliable ennemi de la nouvelle châtelaine. Mais l'ex-intendant a compté sans un neveu à lui, jeune et brillant avocat, qui, non seulement sauve d'une mort certaine la nièce de la cigale, mais encore prend, d'une façon fortuite, parti contre son oncle dans un procès absurde intenté à Mme Clausel. Aussi les événements se précipitent-ils au château : René, le neveu de M. Marchenoir, et Ada, la nièce de Mme Clausel, se marient. Du même coup, la commune, troublée depuis quelque temps, se trouve pacifiée, et d'une façon d'autant plus définitive, que l'actrice comprend la situation et s'exile. M. Jacques Bret est un écrivain de race ; nous n'en voulons comme preuves que deux scènes bien dissemblables qu'il a décrites en maître : une messe au village, et une chasse au lapin de garenne. Sa première scène, la messe, où, invisibles dans une tribune, chantent Mme Clausel et sa nièce, est une des plus belles qu'on puisse lire. Disons aussi que divers types de paysans ont été, cela se voit, croqués sur le vif par l'auteur. Bref, *Vieille Cigale* n'est pas une œuvre banale.

17. — *Le Père Topi* et sa digne femme, certain soir, trouvent à la porte de leur logis un petit enfant qu'ils adoptent. Celui-ci grandit ; à vingt ans, il se prend d'amour pour Céline Mandrier, fille d'une riche fermière du pays. Inutile de dire que la fermière ne saurait entendre parler d'un tel gendre. Survient la guerre, puis l'invasion. Des Prussiens ont été nuitamment égorgés sur le territoire de la commune par le frère de Céline, et le vainqueur prend des otages parmi lesquels compte le meurtrier, que nul ne soupçonne cependant. Le père Topi le connaît, lui, ce meurtrier, et il conclut un marché avec la fermière : son fils adoptif, son cher Jacques, s'il revient, épousera Céline, et lui, innocent, s'accusera et se livrera à la vindicte allemande. Les choses s'arrangent ainsi, et Topi va être passé par les armes, quand, échappé de captivité, surgit, à la tête des gars de l'endroit, le brave Jacques qui disperse les

Prussiens et délivre son vieux père. A la paix, l'union imposée par Topi se célèbre, à la grosse rage de la fermière qui, peu après, ayant vu mourir son fils préféré, devient folle. *Tante Nanette,* qui termine le volume, est l'histoire peu vraisemblable, mais très attendrissante, d'un mariage. Beaucoup de cœur et de religion.

18. — *L'Abbé Corentin* a été nommé à la cure du Cros-Saint-Georges, petite paroisse de Provence dont les habitants, depuis longtemps, ont oublié le chemin de l'église. A force de patience, de zèle discret et de dévouement, l'abbé arrive à grouper autour de lui toute la population revenue à Dieu. Aussi quand, désigné par son évèque pour aller porter au-delà des mers la parole de l'Évangile, il quitte le pays, ce départ subit est-il considéré par ses paroissiens comme une calamité publique. Lorsqu'il revoit la France, quelques années plus tard, il la trouve en deuil : l'ennemi foule le sol des ancêtres. Il ne peut, témoin silencieux, assister aux désastres de la patrie; il vole aux frontières, et c'est là qu'il tombe, fusillé par les Prussiens pour qui il a été pendant des semaines une cause d'effroi, bien qu'il n'eût jamais répandu le sang des hommes. L'abbé a autrefois adopté le fils d'une musulmane morte du choléra à Toulon, et il en a fait un chrétien, un homme, un Français. Le père adoptif et son enfant sont réunis en ces jours d'épreuves et meurent ensemble, victimes du devoir.

19. — Depuis des siècles, l'Irlande s'agite. Ses fils, restés catholiques, supportent avec peine le joug de l'Angleterre hérétique. De là les révoltes fréquentes qui ensanglantent l'île d'Erin. En 1803, Robert Emmet rêva de rendre l'indépendance à sa patrie; une ligue fut constituée, un complot organisé. Malheureusement, des malentendus et quelques impatiences populaires amenèrent une explosion anticipée, et la trahison s'en mêlant, les projets de la ligue échouèrent. Une sympathique figure de femme, celle de miss Curan, fiancée de Robert Emmet, traverse le drame; mais son rôle ne nous a point paru assez important pour justifier pleinement le titre de *Fille d'Irlande* que M. Auguste Geoffroy a cru devoir adopter. Légère critique : l'ouvrage, quoique un peu décousu dans son ensemble, ne manque pas d'intérêt.

20. — Nous n'entreprenons jamais la lecture d'un roman judiciaire sans ébaucher une grimace; affaire de goût. Or, *le Mendiant de la Coudraie,* qui rentre dans ce genre, loin de produire sur nous une impression désagréable, nous a plu beaucoup, au contraire. Un brave soldat en congé, Laurent Nozay, est accusé d'un double meurtre ayant eu le vol pour mobile. Bien que des preuves suffisantes fassent défaut, tout le pays croit, au fond, à la culpabilité du pauvre garçon. Sa mère, son frère et lui passent, à diverses reprises, par des angoisses poignantes qui n'ont de terme que quand le véritable assassin est enfin démasqué par une fillette orpheline que la mère de Laurent a recueillie

par charité. M. Ernest Faligan a réservé les dernières pages de son volume pour un conte aussi charmant qu'original, auquel il a donné le titre de : *La Légende de la houille.*

21. — Le nouveau livre de Mme Mathilde Bourdon, intitulé *Mademoiselle de Chênevaux,* contient aussi deux autres nouvelles : *Didier* et *Lettres de deux amies.* Toutes trois sont écrites dans un sens franchement chrétien. Les circonstances différentes, malheureuses ou favorables, dans lesquelles se trouvent alternativement les personnages mis en scène par l'auteur, servent à prouver une fois de plus que ceux qui se confient à la Providence et n'espèrent qu'en elle n'ont point à s'en repentir.

22. — La comtesse russe Xénie Platoff inspire à Maurice Linange, ingénieur français, un de ces amours qui ne finissent qu'avec la vie et qu'elle-même partage. Mais le jeune homme est fiancé depuis l'enfance à une parente, Francine du Fresnoy, et Xénie est une femme divorcée. Or, l'ingénieur est trop bon catholique pour songer, renonçant à ses affections premières, à une union que l'Église réprouve. Donc, Maxime et Xénie se séparent et Maxime va épouser Francine, lorsque les deux rivales se rencontrent à Nice et se lient d'amitié. Elles aiment le même homme, c'est vrai; ne vous attendez pas toutefois à l'une de ces luttes terribles dont les feuilletonistes de petits journaux tirent volontiers parti; c'est le vieux jeu cela. S'il y a combat, c'est sur le terrain de la générosité et de l'abnégation : Xénie se sait préférée, mais ne veut point détruire les espérances de bonheur de Francine, et Francine, de son côté, refuse de faire le malheur de Xénie qui, dans l'intervalle, est devenue veuve, libre par conséquent. Après quelques épisodes dramatiques, tout le monde finit par s'entendre : Francine épouse un jeune Anglais, Richard O'Kenny, tandis que Maxime devient le mari de *la Comtesse Xénie.* Roman honnête, parfaitement écrit, comme au surplus, tous ceux de Mme Georges du Vallon, mais un peu trop passionné pour que la lecture en soit permise aux toutes jeunes filles; en revanche, les mères de famille, pour elles-mêmes, auraient grand tort de l'oublier.

23. — Miss May Wedderburn est venue en Allemagne pour étudier la musique et la professer ensuite. Dans la ville où elle se fixe, elle ne tarde pas à flirter avec un artiste, personnage original et énigmatique, qui se fait appeler M. Goltz, et sur lequel pèse une accusation déshonorante, que la jeune fille considère comme une calomnie. Les événements suivirent un cours si extraordinaire, que M. Goltz, qui n'a jamais failli, se transforme bientôt en un comte allemand des plus authentiques, et épouse celle qui a eu foi en lui. Voilà le sujet principal du livre; mais, à côté de cela, il y a de nombreux accessoires, que nous ne goûtons guère, tant leur morale est contestable. En somme, singu-

lières mœurs que celles décrites par miss Jessie Fothergill et qui n'auront pas, croyons-nous, l'approbation des parents scrupuleux.

24. — Les *Cinq sous du Juif errant* nous disent assez qu'avec M. Aimé Giron nous allons pérégriner à travers le pays des légendes. Isaac Laquedem, condamné à cause de la dureté de son cœur par Jésus montant au Calvaire, cheminait, âme en peine, à travers le vaste monde. Chaque demi-siècle, le Maudit pouvait, par grâce, s'arrêter quelques instants pour se reposer de sa course sans fin. Dans la première moitié du siècle dernier, arrivant à Bruxelles, — à Bruxelles en Brabant, comme dit la complainte, — il fut reçu, inconnu, dans une famille de gens pauvres, mais si pauvres, que son vieux cœur endurci s'émut. On sait qu'Isaac avait toujours cinq sous dans sa poche; il eut alors, ô miracle! l'idée charitable de venir en aide à ses hôtes. Pendant plusieurs heures, se fouillant fébrilement, il jeta ses éternels cinq sous dans une caisse qui s'emplit. Puis il partit. La famille, ainsi secourue par son étrange bienfaiteur, prospéra d'une façon extraordinaire. Cet acte, le seul louable que Laquedem eût sans doute à son actif, lui valut le pardon céleste. En Jérusalem même, où il se retrouvait, implorant la pitié du Seigneur, Jésus lui apparut et lui dit ces paroles consolantes : « Isaac, tu as eu compassion, durant ton pèlerinage maudit, de quatre pauvres orphelins. Ils priaient matin et soir pour toi. Sois pardonné! » Et le Juif errant mourut. Voilà pourquoi on ne le rencontre plus nulle part. Excellent livre de prix dont les gravures sont remarquables.

25 et 26. — Ceux qui liront *le Prince et le Pauvre* y reviendront une deuxième fois au moins. On ne peut en dire autant de beaucoup de romans. Bien que l'ouvrage ait, en ce qui concerne les mœurs de l'Angleterre, une portée critique, satirique, qui échappera à la jeunesse, nous croyons que cette édition, illustrée de nombreuses gravures, peut convenir, pour les distributions de prix, aux garçons de treize à seize ans. Le *Polybiblion* ayant déjà longuement parlé (t. XL, p. 28-29-30) de cette œuvre originale et dramatique de Marc Twain, nous nous contenterons d'y renvoyer nos lecteurs. — Le célèbre roman de Mme Beecher-Stewe, *la Case de l'oncle Tom*, est trop connu pour qu'il soit utile d'en donner ici l'analyse. Cette œuvre a eu, en Amérique, en Europe et spécialement en France, un nombre considérable d'éditions. La maison Hachette en présente aujourd'hui une nouvelle qui, abrégée à l'usage de la jeunesse, est enrichie de fort belles illustrations.

27. — Que M. de Cherville eût simplement intitulé son petit in-8 : *Gaspard l'Avisé*, aussitôt vous vous imaginiez qu'il s'agissait d'un brave garçon intelligent, industrieux, sachant se tirer d'affaire. Mais M. de Cherville a complété son titre par : *histoire d'un loup*, et vous voilà intrigué. Il y a de quoi. Ce particulier-là (nous parlons du loup, c'est entendu) est, pour son espèce, fort sympathique, et n'étaient quelques

méfaits suffisamment pendables, vous jugeriez finalement qu'il mérite, — Dieu nous sauve! — la croix comme un simple héros. Loup semi-apprivoisé et reconnaissant, comme bien des gens oublient de l'être, il tombe, pendant la guerre, aux côtés de son maître, frappé au cœur d'une balle prussienne, et ce maître, grièvement blessé, s'écrie, en s'adressant à ceux qui le relèvent : « Mort à l'ennemi, il a droit au tombeau du soldat. » On cherche toujours du nouveau en littérature, n'est-ce pas? Eh bien! avouez avec nous que l'auteur n'a pas suivi les sentiers battus. Quelques bons contes de chasseurs et de bêtes complètent ce joli volume.

28. — Joli volume également celui que Mme B. Vadier a écrit sous le gracieux titre de *Blanchette*. Il s'agit ici d'une chèvre dont l'existence est des plus accidentées; curieuse, indisciplinée, capricieuse, comme la plupart de ses congénères, elle a souvent à se repentir de n'avoir point suivi les sages avis de sa mère, chèvre expérimentée et qui connaît le loup. Ses mésaventures ne la corrigent peut-être pas entièrement, mais du moins l'amendent assez pour que, après avoir couru le monde, elle revienne auprès de sa mère à l'état de petite chèvre modèle. Toute cette histoire n'est, en définitive, qu'un rêve en deux sommes du petit Henri de Lude, enfant volontaire et gâté par son père. Les leçons qui découlent de l'histoire imaginaire de la chèvre Blanchette ne sont point perdues pour Henri, qui prend la résolution louable de combattre ses défauts et de les vaincre.

29. — Belle comme le jour, *Périnette* est un moineau ou plutôt une « moinette. » Appartenant à une espèce exotique, elle est née sous le ciel brumeux de Paris. L'âge venu, cinq prétendants aspirent « à sa patte. » Pour mettre tous ces gaillards-là d'accord, les parents, conseillés par un vieux « moineau blanc, » font connaître *urbi et orbi* que leur fille appartiendra au prétendant qui accomplira la chose la plus extraordinaire. Or, c'est un moineau de moyenne condition qui triomphe : architecte, il construit un nid merveilleux. Ce livre est une sorte de traité d'histoire naturelle, limité à la description des nids d'oiseaux et des moyens multiples mis en œuvre pour leur édification. Nous reprocherons à l'auteur d'avoir visiblement cherché, sans sortir de son monde ailé, à faire accroire, contre toute vérité, que l'aristocratie moderne, au moins en partie, n'est qu'un ensemble de brillants inutiles. De plus, *Périnette* est parfois d'une lecture difficile pour le jeune âge; nous le définirions volontiers : livre d'enfants écrit pour n'être lu que par les grandes personnes. Notre jugement peut sembler paradoxal ; il n'est que juste.

30. — Dans *Mademoiselle de Drucourt*, M. Pierre Durandal raconte les luttes terribles des colons de la Louisiane contre les ennemis de la France. Écrit un peu à la manière de Cooper et de Gustave Aimard,

ce récit où se mêlent, combattent et meurent bravement des Français, des Anglais et des Peaux-Rouges, plaira à la jeunesse et même lui profitera, car on y sent vibrer à chaque chapitre la fibre patriotique.

31. — Il n'est pas gai le livre que Mme de Witt a intitulé : *Ceux qui nous aiment et Ceux que nous aimons;* mais il va droit à l'âme : le moindre des héros des quatre nouvelles comprises dans ce volume mériterait le prix Montyon. Il y a d'abord un nègre, cœur d'or, intelligent, tellement intelligent même, que nous avons de la peine à le garantir bon teint. Il fait montre à l'égard de son maître d'un dévouement auprès duquel le proverbial attachement du caniche n'est qu'une plaisanterie. *Fils et Fille* et *Comme soi-même* ont pour objet l'amour filial et l'amour du prochain poussés à un degré tel que l'amour de Dieu seul peut l'inspirer et le soutenir. Le plus original des récits de Mme de Witt est, bien certainement, *Sous le harnais :* c'est l'attendrissant exode de deux pauvres vieilles délaissées, la première infirme, qui ont projeté de se rendre de Bordeaux à Paris où elles doivent trouver des secours, l'une traînant l'autre sur une carriole et « faisant le cheval. »

32. — Refuser par sentiment exagéré du devoir un jeune homme beau, noble et riche, alors qu'on est soi-même belle, orpheline et pauvre ; puis, par fidélité à ce premier amour non avoué, repousser une autre offre aussi avantageuse, et finir de vertu en vertu, par n'avoir pour asile, aux derniers jours de la vie, qu'une échoppe de ravaudeuse, tel a été le lot, en ce monde, de la pauvre Solange Le Kerhodic. M. le vicomte Henri du Mesnil la fait appeler « la sainte » par ses personnages secondaires : ceux-ci ont raison. Après *la Dernière ravaudeuse,* que nous venons d'esquisser, on passe aux *Deux Chats de la rue Gracieuse.* Les petits félins, dont le nom entre dans ce titre, montrent à peine, dans l'histoire, leurs museaux roses : l'auteur a pensé que cela suffirait et nous ne lui chercherons pas querelle pour cela. Nous nous bornerons à vous dire que si vous tenez à savoir comment un ancien officier de marine, subitement devenu archi-millionnaire, sait déjouer les aimables pièges que lui tendent deux filles à marier, mûres un peu et coquettes beaucoup, et pourquoi il leur préfère une jeune personne accomplie et sans la moindre fortune, eh bien ! il vous faut aller jusqu'à la fin de ce dernier récit : vous vous reposerez ainsi des tristesses du précédent.

33, 34 et 35. — Cinq nouvelles écrites avec une verve soutenue composent *la Revanche des bêtes.* Les héros les plus intéressants de l'ouvrage de M. Ch. Normand sont un éléphant d'abord, un lapin et un agneau ensuite, puis un loup et finalement une chatte. Espèces variées, comme vous voyez. Nous devons une mention particulière à certain homard, à propos duquel l'auteur raconte la disgrâce, parfaitement méritée du reste, d'un principal de collège peu scrupuleux. Ces pages

spirituelles ont généralement une morale exprimée quand elle ne se dégage pas elle-même des faits. — Sous le titre de *Légendes au houblon,* M. Rouzé rapporte quelques bonnes histoires dites à la veillée, entre Picards. La première, intitulée : *Le Chien de Nicolas Trotte,* nous montre Henri IV arraché à la mort par un brave paysan et son chien. Et, Ventre Saint-Gris ! comme le roi n'est point ingrat, à son tour, l'occasion s'en présentant, il tire de peine son sauveur. Citons aussi *l'Héritage de tante Rose,* variation divertissante d'un thème connu, et *le Pot de marraine Mentiot,* qui semble établir qu'en fait d'entêtement la plus belle moitié du genre humain sait, à merveille, rendre des points au sexe fort. Très comiques, ces *Légendes au houblon !* — Un titre qui n'est pas usurpé est celui que Mme Gustave Demoulin a donné à la réunion de huit charmants petits récits : *Bons Esprits et Bons Cœurs.* L'idée de Dieu n'est pas indiquée d'une façon suffisante : c'est la seule ombre qui s'étende sur ces pages doucement émues. Les gravures qui ornent ce volume sont du meilleur goût ; on peut l'adopter comme récompense scolaire.

36, 37, 38 et 39. — A notre humble avis, ce ne sont pas *les Trois Contes chinois* de M. S.-E. Robert, si bien illustrés qu'ils soient, qui lui feront de bons amis. Qu'on nous pardonne ce calembour par à peu près ; ce sera la seule vengeance que nous tirerons de l'ennui que nous ont causé les susdits contes. Espérons que M. S.-E. Robert, prenant bientôt sa revanche, renoncera aux robes de soie, aux tasses de thé et aux potiches du Céleste Empire et qu'il abordera, chose facile, des sujets moins soporifiques. — Les *Contes et Nouvelles* de M. Victorien Aury valent à peine un peu mieux que ceux de M. Robert. L'enfance est devenue exigeante : c'est son droit ; et le devoir des écrivains est de satisfaire pleinement leurs difficiles petits lecteurs. Nous ne croyons pas que M. V. Aubry y soit parvenu ; avec un peu d'efforts, cependant, il atteindra le but. Courage ! — On ne saurait faire les mêmes reproches à M. Henri de Graffigny. Ses *Voyages fantastiques* semblent autant de pages détachées des meilleures œuvres de Jules Verne ; donc, si l'auteur n'a pas visé à l'originalité, du moins a-t-il su composer un volume des plus attachants. M. H. de Graffigny croit en Dieu et il parle en bons termes de la Providence ; nous n'oserions toutefois affirmer qu'il soit un ferme chrétien. Au point de vue politique, — et qu'est-ce que cette satanée politique, qui gâte tant de choses, est donc venue faire ici ? — nous croyons que M. de Graffigny n'est point des nôtres, ainsi qu'il résulte de certaines phrases relevées pages 20 et 45. Le bout de l'oreille du démocrate se montre là. — *Les Pérégrinations, escapades et aventures de Claude La Ramée et de son cousin Labiche* offrent un mélange heureux de scènes comiques et dramatiques qui feront les délices des enfants. Quelque peu vieillot comme genre, l'ouvrage de M. Eugène Nyon n'en est pas moins recommandable sous tous les rapports.

40. — *Les Remords du docteur Ernster*, titre sous lequel nous apparaît un nouvel ouvrage de M. J. Girardin, n'est que la première des douze nouvelles qui se trouvent comprises dans ce recueil. Comme vous pourriez croire qu'il s'agit, dans le cas présent, d'un médecin dont l'ignorance a été cause de la mort de quelque infortuné client, nous vous rassurerons en vous apprenant que le docteur Ernster n'est autre qu'un professeur du grand duché de Munchhausen (lisez Paris), qui, voulant faire réformer une branche de l'enseignement, s'explique, dans son empressement, d'une façon insuffisante et qui répare bientôt, talonné par ses « remords, » la faute que les circonstances lui ont fait commettre. Amusante fantaisie pédagogique qui n'est pas sans valeur. *Mon cheval m'aime* et *Midi à quatorze heures* sont des récits très humoristiques dont la justice anglaise, l'administration française et même le barreau font les frais. Les gravures, fort belles, rivalisent de mérite avec le texte.

41. — Encore un recueil de contes et nous finissons. Celui-ci est intitulé : *Autour du poêle*. M. Richard Gustafsson, membre du parlement suédois, où il représente le « parti avancé, » flétrit quelques vices et rend hommage à certaines vertus ; mais Dieu n'a guère de place dans son livre : les fées et les lutins l'ont supplanté. Notez de plus qu'il y est assez fréquemment question de mariage et de liberté. Entretenir de mariage des bébés ou de quasi bébés ! Et puis exalter la liberté, comme le fait M. Gustafsson dans *le Perroquet et l'Alouette* et surtout dans *le Théâtre de la forêt, tragédie,* c'est accomplir une œuvre dangereuse. Cette part faite à la critique, nous conviendrons que, luxueusement éditée et ornée de jolies vignettes, la traduction de M. E. Labesse a conservé de l'original une grande fraîcheur de ton et de style. Si donc nous regrettons de ne pouvoir recommander ces contes pour les jeunes têtes blondes, du moins engageons-nous les barbes noires et grises à les lire : les fervents du folk-lore, notamment, y trouveront des traces de la littérature populaire des régions du nord.

E.-C. La Grette.

THÉOLOGIE

L'Archiprêtre Janicheff et la nouvelle crise doctrinale dans l'Église russe. *Réponse à M. Bogorodski*, par Basile Livanski (en russe). Fribourg en Brisgau, Herder, 1888, in-8 de vi-92 p. — Prix : 3 fr. 75.

A la conférence de Bonn, tenue en 1875 par le parti des soit-disant vieux-catholiques, l'Église russe avait, on s'en souvient, ses représentants, parmi lesquels figurait M. Janicheff, aujourd'hui archiprêtre et confesseur de Leurs Majestés Impériales. Naturellement on y discuta sur la procession du Saint-Esprit ; mais les débats n'aboutirent à au-

cune solution définitive de la question controversée. Ils tournèrent même au désavantage de l'Église russe, en mettant en pleine lumière son erreur touchant un point très important de l'exégèse catholique relative au même dogme : car il y fut démontré que les textes des Pères de l'Église où l'on dit que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils ou bien du Père par le Fils, se rapportent non pas à sa mission temporelle, ainsi que l'entendaient les théologiens russes, mais à la procession éternelle. Il a bien fallu se rendre à l'évidence, et il en résulta une véritable crise doctrinale dont les effets ne tardèrent pas à se produire. On vit paraître en Russie plusieurs écrits dans lesquels leurs auteurs déclaraient que l'ancienne interprétation des textes dont il s'agit doit être complètement abandonnée. Mais ils ajoutaient en même temps que cette concession faite à la science occidentale ne portait aucune atteinte à la doctrine elle-même touchant la procession du Saint-Esprit, du Père seul à l'exclusion du Fils.

De tous les écrits sortis de la nouvelle école, aucun n'a obtenu autant de succès que celui de M. Bogorodski, grâce surtout à la protection du personnage nommé plus haut et personnellement intéressé aux heureux résultats de son intervention au conventicule de Bonn. L'ouvrage de M. Bogorodski fut imprimé en 1879 avec approbation des autorités ecclésiastiques et lui valut le diplôme de licencié (magister) en théologie. Il traite de la procession du Saint-Esprit d'après saint Jean Damascène. On peut y distinguer deux parties, négative et positive ; dans la première, l'auteur s'efforce de prouver que ce saint docteur rejetait formellement la doctrine attribuant au Fils la production de la troisième personne divine, que la formule : par le Fils, exclut toute relation de principe entre le Fils et le Saint-Esprit. Dans la seconde partie, Bogorodski expose sa propre théorie aussi vague qu'elle est incompatible avec les données certaines de la théologie et de la raison ; car elle réduit la procession du Saint-Esprit « par » le Fils à je ne sais quelle union souverainement intime, à la simple immanence éternelle de l'un dans l'autre et à la coexistence dans leur procession simultanée, et pourtant ineffablement diverse, du Père, leur source unique et leur seul principe.

C'est pour répondre à ce livre que M. Livanski a composé le sien, remarquable par la solidité du fond autant que par la vigueur de la logique et l'élégance de la forme. Sa réponse nous révèle un profond penseur, un écrivain très versé dans les questions les plus abstruses de théologie, rompu sur la dialectique, maniant la plume avec non moins d'habileté que les syllogismes. Il y a plaisir à voir avec quelle aisance il défait, pièce par pièce, le frêle système de son adversaire. Avant tout, il relève son défaut capital, le manque des connaissances philosophiques et de méthode critique, ce qu'il prouve par des exem-

ples. Venant ensuite à l'analyse de la première partie, il démontre, à l'aide des témoignages irréfragables des anciens Pères d'Orient et d'Occident, que le Saint-Esprit procède du Fils aussi bien que du Père, que Jean Damascène n'enseignait pas autre chose et que sa formule favorite « par » le Fils s'accorde parfaitement avec le langage des autres Pères de l'Église. Quant à la théorie inventée par le protégé de M. Janicheff, il a été facile de montrer tout ce qu'elle contient de nébuleux et d'incohérent, combien elle est contraire aux notions fondamentales sur le dogme de la Trinité, et même au but que l'auteur se proposait d'atteindre et qu'il a complètement manqué. Nous ne saurions assez recommander l'excellent ouvrage de M. Livanski à quiconque s'intéresse aux études théologiques; nous le signalons surtout à nos frères désunis, sans distinction de ceux qui cherchent la vérité, ou qui s'obstinent dans leurs préventions contre l'Église catholique : les uns et les autres y trouveront une lumière salutaire. J. Martinov.

JURISPRUDENCE

Histoire des sources du droit canonique, par Ad. Tardif, conseiller d'État honoraire, professeur d'histoire de droit civil et de droit canonique à l'École des chartes. Paris, Alph. Picard, 1887, in-8 de III-409 p. — Prix : 8 fr.

L'époque où nous vivons paraît peu favorable aux recherches d'érudition, et particulièrement à l'étude des institutions religieuses. Au milieu des bouleversements de la politique et des revirements constants de l'opinion, il semble que le temps fasse défaut pour tout travail juridique dont le but est étranger aux problèmes actuels du gouvernement et de l'économie sociale des états modernes. Et pourtant, la véritable sagesse consisterait à étudier ces lois vénérables qui ont maintenu les sociétés du moyen âge dans un état de progrès constant, en dépit des désordres naturels aux nations récemment échappées à la barbarie. Un savant professeur de l'École des chartes, M. Tardif, a compris ce besoin, et il s'est attaché à nous décrire d'une façon très brève, la nature, les sources et les recueils du droit canonique, afin de faire connaître les précieuses informations qu'il est loisible de demander au droit de l'Église. Après un court aperçu des sources primitives des lois ecclésiastiques, il détermine d'une façon aussi exacte que complète leurs principes originels : 1° Écriture sainte; 2° Enseignement traditionnel. Viennent ensuite les conciles œcuméniques, nationaux, provinciaux, et surtout les décrétales des papes. Chacune de ces divisions traitées par l'auteur est accompagnée de renseignements bibliographiques et d'indications précieuses que les écrivains canoniques songent trop rarement à réunir. Nous arrivons ensuite à l'étude des

collections juridiques : compilations orientales et occidentales, versions diverses, pénitentiels et fausses décrétales. Le seul reproche que nous nous permettons d'adresser à M. Tardif, c'est d'avoir exposé trop rapidement ces matières; elles méritaient d'être développées davantage et d'occuper dans son livre une place plus en rapport avec leur importance. Nous constaterons avec lui que, relativement à l'auteur des fausses décrétales, l'état actuel de la science défend de rien affirmer, mais nous avouons en toute franchise, que l'argumentation qu'il lui consacre ne semble pas diminuer la probabilité des conjectures du Dr Simson. Remarquons encore que si les Bénédictins ne comptent pas dans leurs rangs beaucoup d'auteurs canoniques (p. 291) ils ne négligeaient pourtant pas ces études, car, dans l'Université de Paris, aucune autre famille religieuse n'était aussi bien représentée à la Faculté de Décret. Les chapitres consacrés aux concordats et aux lois civiles, qui en sont la conséquence, sont intéressants et instructifs. Le livre XII a beaucoup emprunté au savant ouvrage de M. J.-F. de Schulte : *Geschichte der Quellen und Literatur des can. Rechts,* qu'il a avantageusement résumé pour les lecteurs français, et quelquefois complété avec bonheur.

L'*Histoire des sources du droit canonique* est un excellent manuel qui facilitera aux canonistes de notre pays l'étude de la constitution séculaire de l'Église, de son évolution incessante et des trésors de science juridique qu'elle a amoncelés depuis son origine, et surtout, elle les conduira sur le véritable terrain scientifique où la connaissance rationnelle des lois doit nécessairement se placer.

G. Péries.

Le Droit civil commenté à l'usage du clergé, *dans ses rapports avec la Théologie morale, le Droit canon et l'Économie politique,* par le chanoine Allègre. Paris, Delhomme et Briguet, 1888, 3 vol. in-8, t. I de x-751-94-xv p., t. II de 1054-xviii p. — Prix : 24 fr.

Aujourd'hui que l'enceinte parlementaire retentit à tout propos de demandes de réformes; aujourd'hui que les lois se sont succédé les unes aux autres au point de devenir inutiles et impuissantes, il semblera peut-être convenable aux esprits sérieux d'interroger plus attentivement les lois divines, les usages de l'Église et les résultats de l'expérience pour découvrir et proclamer les faiblesses de notre législation. Il y a beaucoup à élaguer, il y a surtout beaucoup à détruire et à jeter au feu vengeur. Certes, nous n'avons pas besoin de signaler certaines injustices flagrantes, certaines contradictions irrésistibles que la pratique des cours a récemment démontrées. Les catholiques influents et les membres du clergé verront donc avec plaisir le travail de M. le chanoine Allègre sur le Code civil, et s'il ne les satisfait pas entièrement, du moins loueront-ils sans restriction la tentative depuis si long-

temps attendue, devant laquelle il n'a pas reculé. Reprendre par la base l'essai courageux du cardinal Gousset, développer son idée, corriger certaines imperfections, moderniser telle considération un peu vieillie, voilà quel a été le but de M. Allègre. Il y avait de quoi effrayer un esprit moins persévérant que le sien. Ce travail vient à son heure. Indépendamment, en effet, des défenseurs que l'Église s'honore de compter parmi les jurisconsultes et les hommes d'État, qui trouveront là des notions difficiles pour eux à réunir, le prêtre, dans l'exercice tout intime de son ministère a, lui aussi, fréquemment besoin d'appliquer les lois de son pays. Chaque jour, au tribunal de la pénitence, les affaires épineuses de l'intérêt obligent le confesseur à mettre en regard les préceptes de la morale et la loi positive plus ou moins parfaite portée par la société. Demain peut-être, tout curé pourra se trouver en face des difficultés réelles qui surgiraient de la séparation de l'Église et de l'État. Connaît-il ses droits, est-il apte à les défendre? S'il en est ainsi, il diminuera les occasions de controverses, fermera la porte aux entreprises chicanières, et peut-être s'établira-t-il dans une position juridique inattaquable.

L'auteur a adopté un plan aussi simple que rationel. Des recherches historiques et quelques principes de droit naturel précèdent chaque titre en exposant la matière qui va être traitée. Chaque article est accompagné d'un commentaire clair et précis, suivi d'une conclusion dans laquelle sont signalées les réformes désirables et les projets de loi déjà présentés. Trois volumes ont déjà paru ; ils s'étendent jusqu'au titre VI du livre III, art. 1582. Nous félicitons sincèrement l'auteur d'une entreprise dont depuis longtemps les esprits judicieux sentaient la nécessité, que des essais partiels avaient démontrée utile, et qui, nous l'espérons, sera appréciée de tous ceux auxquels elle est destinée.

G. Péries.

SCIENCES ET ARTS

Précis d'économie politique, par Paul Leroy-Beaulieu, membre de l'Institut. Paris, Delagrave, 1888, in-12 de 409 p. — Prix : 3 fr.

Ce traité élémentaire est digne de la réputation du directeur de *l'Économiste français*, et offre, avec une grande clarté de style et une méthode saine, l'exposition des vérités acquises définitivement à la science économique. M. Leroy-Beaulieu a eu la sagesse de ne pas chercher à créer des cadres et des divisions nouvelles comme maint auteur prétentieux. Il suit l'ordre des matières le plus généralement accepté et la division classique en cinq parties : Production de la richesse ; — répartition ; — circulation ; — consommation ; — théorie de l'État et des finances. Un spiritualisme élevé règne dans toutes les

pages où l'économie politique touche aux problèmes moraux ; on en pourra juger par ses excellents chapitres sur le luxe et la question de la population. Mais il se tient fort éloigné du faux sentimentalisme que les socialistes de la chaire allemande décorent du nom d'« Éthique. » M. Leroy-Beaulieu représente les meilleures traditions de l'école économique française. Défenseur de la liberté, s'appuyant sur l'observation, tenant compte de tous les sentiments humains, modéré dans ses solutions pratiques et toujours prudentes, il s'inspire constamment du bon sens, cette qualité éminemment française. Voilà les traits qui caractérisent Rossi, Blanqui, Bastiat, Ch. Périn, Baudrillart, et qui les distinguent heureusement de l'école anglaise systématique et dure ainsi que de l'école allemande qui se perd dans les abstractions philosophiques et aboutit trop souvent au socialisme d'État.

Le livre de M. Leroy-Beaulieu a déjà un grand succès et nous nous en réjouissons ; car il mettra un peu d'ordre dans les esprits que troublent les discussions à perte de vue sur la question sociale et la multitude de brochures, de livres et de discours incohérents que les préoccupations contemporaines font commettre à des personnes de bonne volonté mais peu instruites des phénomènes économiques. Ces phénomènes sont si complexes, qu'il faut les étudier méthodiquement, les analyser, puis les rapporter à un ensemble. Ils sont l'objet d'une science et l'on ne peut pas posséder cette science sans l'avoir d'abord apprise. Avec les *Lois économiques*, de Metz-Noblat et le *Traité élémentaire d'économie politique*, de M. Levasseur, l'ouvrage de M. Leroy-Beaulieu est un des plus propres à initier les jeunes gens et les hommes du monde à ces éléments indispensables de toutes les études sociales.

C. J.

L'Impôt et la Question sociale, par le Solitaire. Paris, Ghio, 1887, in-12 de IX-248 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur anonyme de ce livre a publié déjà plusieurs volumes : *Qu'est-ce que la Démocratie? C'est la désorganisation sociale; — La Femme ne doit pas travailler, elle ne doit pas rester oisive; — Le Droit au capital; — Les Fauteurs de la Commune. Thiers, L. Blanc.* C'est un disciple attardé mais convaincu de Proudhon qui cherche à développer à propos de tout les idées de son maître et particulièrement son projet fantastique de Banque d'échange, c'est-à-dire l'État escompteur universel et quasi gratuit, grâce au papier-monnaie. Le léger escompte perçu par cette banque suffirait à remplacer tous les impôts. Partant de là, notre Proudhonnien déclare la guerre à tous les économistes qui ont soutenu l'impôt sur le revenu (H. Maret, Yves Guyot) ou l'impôt sur le capital Ménier. Il est curieux de constater que tandis que les socialistes de l'école d'Henri George préconisent exclusivement l'impôt

direct, les Proudhonniens ne veulent que l'impôt indirect. On peut juger par là de la confusion d'idées de ces novateurs et de leur impuissance absolue à construire un ordre de choses nouveau, s'ils viennent à s'emparer du pouvoir. C'est la seule conclusion à tirer de la lecture très fatigante de ce volume fait de morceaux sans suite et de polémiques détachées. C. J.

BELLES-LETTRES

La Tragédie grecque. *Analyses et extraits du théâtre d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, avec de nombreuses illustrations,* par FÉLIX DELTOUR, inspecteur général de l'Université, et CHARLES RINN, professeur au lycée Condorcet. Paris, Delagrave, 1887, in-8 de 216 p. — Prix : 1 fr. 80.

Malgré les ravages du temps, les Grecs nous ont légué dans tous les genres, et particulièrement dans leur théâtre, ce joyau par excellence de leur littérature, des chefs-d'œuvre si accomplis qu'on ne saurait trop en recommander et en répandre l'étude. C'est parmi ces essais de vulgarisation que se range la récente publication de MM. Rinn et Deltour.

L'*Introduction* prêterait à plusieurs remarques critiques, s'il fallait en discuter tous les termes au nom d'une érudition sévère : prise dans son ensemble, elle donne au lecteur une idée suffisamment exacte de la naissance et des premiers développements de la tragédie à Athènes; mais nous croyons qu'elle eût été rendue plus intéressante encore, si les contrastes multiples entre le théâtre ancien et le théâtre moderne y étaient mis en plus vive lumière.

La vie des trois grands tragiques est racontée d'une façon vraiment trop sommaire ; on aimerait à y trouver les différences de leur génie expliquées, ou tout au moins éclairées par la diversité de leur caractère, de leur éducation, et par les transformations des mœurs publiques.

Quant aux *Extraits* eux-mêmes, ils ont été choisis avec un très louable discernement : si les sommaires qui les relient ne permettent pas toujours de se faire une idée juste de l'enchaînement des scènes, le lecteur peut du moins apprécier, dans une traduction généralement élégante et fidèle, l'élévation de pensées et de sentiments qui caractérise ces vieux poètes.

De nombreuses illustrations puisées aux meilleures sources ajoutent à l'attrait de ce petit volume : toutefois, dût-on nous accuser d'un rigorisme exagéré, il en est quelques-unes que nous eussions préféré en bannir, en nous souvenant de la maxime même païenne : *Maxima debetur puero reverentia.* C. HUIT.

La Chanson de Roland, traduction archaïque et rythmée, accompagnée de notes explicatives, par L. Clédat, professeur de langue et de littérature française du moyen âge à la Faculté des lettres de Lyon. Paris, E. Leroux, 1887, in-8 de XIV-289 p. — Prix : 5 fr.

Extraits de la Chanson de Roland et de la Vie de saint Louis, par Jean de Joinville, publiés avec introductions, notes et glossaires complets, par Gaston Paris, membre de l'Institut. Paris, Hachette, 1887, in-16 de 342 p. — Prix : 3 fr. 50.

1. — M. Clédat n'est pas un nouveau venu dans la littérature médiéviste. Nous avons de lui (Paris, Garnier), une *Grammaire élémentaire de la langue française,* couronnée par l'Académie française ; un *Petit Glossaire du vieux français,* précédé d'une introduction grammaticale ; *la Chanson de Roland* (texte d'Oxford), accompagnée d'une introduction dont nous avons eu occasion de préconiser ici même quelques appréciations assurément remarquables (mai 1887). Voici, du même écrivain, une traduction qui, conçue d'après une idée voisine de celle qui a dirigé M. Petit de Julleville et M. d'Avril, en diffère sensiblement. Si ces deux traducteurs, en effet, ont cherché à se tenir près de l'original, M. Clédat a voulu s'en rapprocher encore davantage. Voici, du reste, qu'il va expliquer lui-même son système dans une préface que je résume.

Pourquoi, dit-il, remplacer les mots de l'ancienne langue par d'autres quand les mots anciens sont encore dans la langue et ont seulement pris.... des acceptions qui diffèrent de l'emploi primitif ?... Il est rarement utile de remplacer le mot ancien par un autre (p. V.). L'auteur l'a fait, cependant, quelquefois pour diverses raisons ; mais il ne négligera jamais de signaler ces substitutions par une note. Quant aux mots disparus, tantôt il les remplace par des synonymes et tantôt il les maintient. Ici je m'associe de tout cœur à son désir de voir reparaître un jour dans la langue quelques-uns de ces vieux mots.

Il faut encore, continue M. Clédat, donner à tous les mots que l'on conserve, la forme actuelle : c'est surtout ce renouvellement de formes qui caractérise son travail : c'est ainsi qu'il substitue « voir » à « vedeir » — « chainon » à « chadeignon » — « il parle » à « il parolet, » (p. VIII). Il a remplacé l'ancienne déclinaison par le cas unique actuel. Il n'a cherché à éviter ni les inversions ni l'ellipse de l'article ou du pronom personnel. Il a conservé l'assonance. Par ces procédés, au sujet desquels la préface entre dans plus de développements que je ne le puis faire, M. Clédat est arrivé sans contredit à ce que sa traduction se rapproche plus que toute autre du texte primitif. C'est même, à proprement parler, moins une traduction qu'un texte rajeuni. Autrement dit, et voilà ce qui en constitue l'originalité, c'est plutôt une utile préparation à l'étude de l'original qu'un livre de lecture courante. Les personnes non initiées déjà au vieux français ne comprendront pas

beaucoup de locutions, comme « péché » dans le sens de malheur — « mon avoué » pour dire mon maître — « o » pour « avec » — « gentille » avec la signification de « noble » — « couronné, » pour « tonsuré, » etc., etc.

D'un autre côté, lorsque tant de mots inusités étaient admis, je me demande pourquoi l'assonance d'une laisse a été rompue pour éviter l'adjectif « mier, » pur. Je ne comprends guère plus la répugnance de l'auteur pour le dérivé du latin *remanere :* au vers 3719, le mot « remaigne » qui est dans l'original, eût respecté l'assonance. Faisons, en terminant, ressortir que notre auteur ne se fait pas scrupule de supprimer les voyelles qui le gênent : « Dieu ! si je l'perds ! » — ou bien encore : « Charles se dort comme hom qu'est travaillé. » M. Clédat ne fait en cela que suivre l'exemple d'Homère, de Dante, de Shakespeare, et la pratique fort rationnelle de nos chansons vraiment populaires.

2. — M. Gaston Paris prépare depuis plusieurs années un *Manuel d'ancien français du* XIe *au* XIVe *siècle.* Sur la demande de M. Hachette, il en a détaché des extraits de la *Chanson de Roland* et de la *Vie de saint Louis* par Joinville, pour former le volume classique que nous annonçons. Il a rédigé exprès pour cette publication fragmentaire les observations grammaticales qui la précèdent et deux glossaires spéciaux.

Le texte de la *Chanson de Roland* a été établi, dit l'auteur dans son avertissement, en vue de la clarté et de la commodité du lecteur, et non d'après la méthode rigoureuse de la critique. Dans cette édition destinée aux commençants, comme dans toutes celles que contiendra le *Manuel,* ajoute M. G. Paris, il a eu pour but principal l'enseignement de l'ancien français en tant qu'il diffère du français moderne comme étant à une étape plus ancienne de l'évolution poursuivie par le latin dans la Gaule du Nord depuis dix-neuf siècles. Ne voulant pas embarrasser cette étude en y mêlant les difficiles questions de variations dialectales, il a ramené autant que possible les formes à celles du français propre, de manière que tout mot de l'ancien français apparût clairement comme intermédiaire entre le latin et le français moderne. (p. 6 à 9).

Les extraits de Joinville, sauf quelques améliorations et suppressions, sont empruntés naturellement à la dernière édition de M. de Wailly. Ici encore, M. G. Paris a préféré les formes purement françaises à celles qui auraient eu un caractère dialectal. Tandis que les notes de la *Chanson de Roland* sont surtout littéraires et ont pour but de faire pénétrer dans l'esprit de notre ancienne épopée, celles de la *Vie de saint Louis* s'attachent particulièrement à faire comprendre les usages et les idées de la société féodale du XIIIe siècle.

Les indications qui précèdent suffiront à faire ressortir l'intérêt et

l'importance d'une publication à laquelle le savant professeur, tout en demeurant accessible aux jeunes gens, a apporté la grande érudition et le soin scrupuleux qui lui ont assuré depuis longtemps, sur les traces de son illustre père, une position à part dans le monde de l'érudition. Ce petit volume, édité soigneusement par la maison Hachette, sera certainement recherché et apprécié non seulement par la jeunesse studieuse, mais par les maîtres de l'enseignement secondaire et par toute personne désireuse de s'initier aux gloires les plus pures de la vieille France.

ADOLPHE D'AVRIL.

Pierre Martyr d'Anghera, *sa vie et ses œuvres.* Thèse pour le doctorat, présentée à la Faculté des lettres de Paris par J.-H. MARIÉJOL, agrégé d'histoire, membre de conférences à la Faculté des lettres de Dijon. Paris, Hachette, 1887, in-8 de XVI-237 p. — Prix : 5 fr.

Pierre Martyr d'Anghera est aujourd'hui bien peu connu. Il ne mérite pas l'oubli dans lequel il est tombé, et M. Mariéjol a été bien inspiré en prenant sa vie et ses œuvres comme sujet d'une thèse pour le doctorat. Pierre Martyr, ayant quitté l'Italie pour l'Espagne, après y avoir essayé de la carrière des armes, reçut les ordres et arriva à de hautes positions administratives et diplomatiques ; autour de lui viennent se grouper tout naturellement les principaux événements qui remplirent le glorieux règne d'Isabelle la Catholique et de son mari Ferdinand ; beaucoup de détails sur ces souverains, sur le cardinal Ximenès, donnent un intérêt tout à fait historique au livre de M. Mariéjol. Le règne de Jeanne la Folle, les premières années de celui de Charles-Quint, qui semblait si peu promettre un grand empereur, fournissent ensuite de curieuses pages à l'auteur. Il termine sa belle monographie par l'examen des œuvres de Pierre Martyr, dont les lettres lui avaient déjà fourni de précieuses citations. Le livre de *Orbe novo*, où sont racontés tous les faits relatifs à la découverte du Nouveau-Monde, est soigneusement analysé et donne une très favorable idée du talent d'écrivain de Pierre Martyr. Ce talent serait plus apprécié s'il se fût exprimé dans une langue vivante; comme Agrippa de Nettesheim, comme d'autres hommes éminents de son siècle, Pierre Martyr eut le tort d'écrire en latin, dans un latin d'une essence particulière, obéissant à l'obligation de parler de choses modernes, ne manquant point de charmes certainement, mais aujourd'hui peu accessible en dehors d'un public tout à fait érudit. Si, au lieu de cet idiome mort, Pierre Martyr se fût tout simplement servi de l'espagnol, son nom serait autrement célèbre. Et, à cette époque, cette langue s'était déjà formée dans des œuvres assez remarquables pour ne pas être dédaignée. Sur ce point, nous nous trouvons en désaccord avec M. Mariéjol qui, dans une note finale, parle de la pauvreté de la litté-

rature castillane au XVI[e] siècle (p. 231). Elle venait de produire le *Labyrinthe,* de Juan de Mena, la superbe chronique d'Alvaro de Luna, l'*Amadis* de Montalbo, les *Generaciones y semblances* de Perez de Guzman, le *Corbacho* de Martinez de Toledo, et d'autres livres dont on ferait une longue liste. Nous nous permettons donc de protester contre cette appréciation. Elle nous étonne de la part de l'auteur, car l'ample bibliographie placée en tête de son volume témoigne des soins érudits avec lequel il a été composé. TH. P.

Ménage et Finances de Voltaire, par LOUIS NICOLARDOT. Paris, Dentu, 1887, 2 vol. in-16 de XIV-372 et 371 p. — Prix des 2 vol. : 7 fr.

La nouvelle édition de cet ouvrage est bien plus complète que la première, celle de 1854. L'auteur avertit dans sa Préface qu'il n'a rien supprimé, mais qu'il a beaucoup corrigé et augmenté. « Le caractère de Voltaire, dit-il au même endroit, reste encore inconnu. » C'est trop dire. On connaissait déjà, d'après ses nombreux historiens, Voltaire menteur, sacrilège, orgueilleusement et cyniquement impie, bassement adulateur, hypocrite, violent et méchant, libertin jusqu'à l'obscénité, profanateur abject de l'une des gloires les plus pures de la France, contempteur des « Welches » (les Français) et félicitant leur ennemi le roi de Prusse de les avoir vaincus. On n'ignorait pas non plus, dans une certaine mesure, les lésineries et les fourberies du « grand homme ; » mais, à vrai dire, un tel sujet devait être profondément fouillé. M. Nicolardot s'y est cantonné spécialement, sans toutefois s'interdire d'autres aspects, et c'est le mérite de son travail.

Quelles furent les sources de la richesse de Voltaire ? Quel fut le chiffre au moins approximatif de sa fortune et quelles étaient ses libéralités. A ces questions l'auteur a des réponses décisives ; quand sur certains détails il ne peut atteindre à la certitude, il discute clairement les probabilités ; et ce ne sont pas les ennemis de Voltaire, mais ses amis qui le condamnent. C'est surtout Voltaire lui-même qui dans ses lettres, dans ses divers écrits, se juge « avare et fripon : » double ignominie du personnage qu'on a appelé le roi de son siècle.

Il eut recours, pour être riche, à tous les moyens, honnêtes ou véreux : ouvrages de tout genre, pensions sur le trésor royal, sur la cassette de la reine et sur celle du duc d'Orléans, loteries, jeux de bourse, traite des nègres, trafics de tableaux et de diamants, commerce de blés, traités avec les libraires français et étrangers, fournitures pour les armées, spéculations industrielles et commerciales de toute nature, change de monnaies, contrats et traités, dîme, défrichement de bruyères, culture de trois domaines : les Délices, Tourney, Ferney où il passa ses quatorze dernières années ; fondation de manu-

factures, vente de maisons, rien n'échappait à sa dévorante avidité. Aussi fut-il comte et seigneur et le plus opulent des hommes de lettres. Sa fortune fut surtout mobilière ; il plaçait de préférence en viager sur l'État, sur les grands et les princes, presque tous engoués de sa gloire. Donc, malgré quelques banqueroutes qu'il subit sans s'appauvrir, il eut, en 1749, 80,000 livres de rente, et au moment de sa mort plus de 220,000.

Quel usage fit-il de ses trésors ? Ici éclatent son avarice et ses friponneries : il faisait l'usure, prêtait à gros intérêts et sur hypothèques, se disait toujours mourant pour avoir de plus fortes rentes viagères, obtenait le privilège de ne rien payer au Roi ni à l'Église, se faisait héberger gratuitement de château en château, n'avait qu'une bibliothèque médiocre, exploitait à peu de frais toutes les conditions de la nature humaine, depuis ses valets de chambre, ses secrétaires et ses correspondants, jusqu'à ses parents et ses amis, jusqu'à l'impératrice Catherine II. Assurément, comme le dit l'auteur, il fut le plus obligeant des lettrés ; mais obligeance n'était pas libéralité. S'il eut de temps à autre quelques élans de bienfaisance désintéressée, ses dons, que sa situation brillante et sa renommée rendaient indispensables, ne furent jamais en rapport avec son opulence. Wagnière, son secrétaire illettré et peu digne de foi, a beau vanter la générosité sans bornes de son maître. Voltaire de son côté, célèbre vainement ses largesses : M. Nicolardot met en pleine lumière, pièces en main, ses erreurs et ses mensonges. Il l'examine dans ses relations avec les siens, avec la famille Corneille, avec Belle et Bonne, avec ses amis, les personnes gênées et les pauvres (pour lui le peuple était la canaille), avec ses colons de Ferney, avec les comédiens et les libraires ; partout il signale l'homme rapace par excellence, rapace *per fas et nefas*, et consignant ses ladreries dans son *Testament*.

Voilà pour l'avarice. Et la friponnerie! Voltaire avait toujours à la bouche et sous la plume les grands mots de justice, de générosité, d'humanité ; il était de son époque, car nul siècle ne poussa aussi loin la jactance du bienfait et l'égoïsme de l'action. Quand il donnait ou prêtait; quand, par exemple, à Ferney, il vendait des montres à toute l'Europe et faisait bâtir des maisons pour en trafiquer, c'était, le plus souvent, dans l'intérêt de ses spéculations, de son orgueil et de sa vanité. Et telle était son avarice, qu'elle l'entraînait à la fourberie. Il a trompé les agents du fisc, dupé ses débiteurs, frustré ses domestiques, vendu les bougies qu'il se faisait livrer chaque mois chez Frédéric II, volé ses libraires par des éditions simultanées, en même temps qu'il les désespérait en entassant corrections sur corrections, cartons sur cartons. Il a ruiné Jorre par sa duplicité, par ses calomnies et ses dénonciations; il a prouvé sa mauvaise foi par ses procédés à l'égard du

président de Brosses; il a gagné des procès qu'il eût été honorable de perdre. En qualifiant de « rapines » les opérations des frères Paris, auxquelles il s'était mêlé, il a avoué que sa cupidité sans scrupules avait profité des malheurs de la France, et qu'il n'avait pas plus de patriotisme que de droiture.

Après toutes ces « exécutions » désormais acquises à l'histoire, M. Nicolardot rappelle les ovations insensées et l'horrible mort de Voltaire, puis il a un post-scriptum pour les curieux, mais non pour la curiosité de tous, en ce qui concerne les maîtresses gratuites de l'avare. Quant à la conclusion, elle est infamante pour Voltaire, d'autant plus que tout le long du livre, M. Nicolardot n'a rien accordé à la déclamation, mais tout à la logique inéluctable des témoignages et des faits. Un appendice, *les Antivoltairiens,* est des plus piquants : on y voit le défilé des lettrés, pris en grand nombre dans le camp des libres-penseurs du dernier siècle et du nôtre. Chacun, en passant devant le demi-dieu, lui jette une parole de censure.

J'aurais, maintenant, quelques réserves à faire, non sur le style de l'auteur toujours alerte et vivant quand il ne remue pas des chiffres, mais sur le prétendu « génie » de Voltaire, qui ne fut qu'une immense facilité dont il abusa même au point de vue littéraire; sur l'attitude des papes vis-à-vis de Voltaire que l'Index n'épargne pas; sur l'influence réformatrice qu'aurait exercée ce vilain homme, si on l'eût appelé au pouvoir; sur sa première affiliation à la franc-maçonnerie dans la loge des Neuf-Sœurs, cette affiliation datait de son séjour en Angleterre; sur le récit trop court du soi-disant affranchissement des soi-disant serfs du Jura; sur Turgot qui ne fut pas porté au ministère « par le flot irrésistible de l'opinion publique. » Ces réserves peu importantes, je dirais presque ces vétilles, n'enlèvent rien à la valeur du livre.

Louis Veuillot a dit : « Tout le monde convient aujourd'hui que Voltaire fut une franche canaille. » Beaucoup de ceux qui n'en conviennent pas, lorsqu'ils parlent ou écrivent pour leur public, flétrissent dans leur conscience celui qu'ils adorent devant ses honteuses statues. Quant aux naïfs qui ont encore pour lui le culte de l'ignorance, qu'ils lisent d'un bout à l'autre ce livre révélateur; ils passeront de l'admiration au mépris.

Paul Rodery.

Profils et Types de la littérature allemande, par Ernest Combes. Paris, Fischbacher, 1888, in-8 de 482 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Combes nous avertit qu'il n'a pas eu l'intention d'écrire une histoire complète de la littérature allemande; il n'a voulu en donner qu'un résumé. Les moindres défauts de ces sortes d'ouvrages sont ordinairement le manque d'originalité et la monotonie résultant de l'entasse-

ment des noms inconnus et des dates sans importance. Mais il ne s'agit pas ici d'un travail de seconde main. M. Combes a judicieusement laissé aux dictionnaires spéciaux ces renseignements encombrants, et son originalité s'affirme si bien qu'on la souhaiterait parfois un peu plus dissimulée. Il débute par une tirade d'une quinzaine de pages intitulée : *le Germain et l'Allemand,* diatribe patriotique, d'une raillerie extravagante et féroce. Puis vient une critique bouffonne des poèmes allemands du moyen âge. J'ai d'abord cru naïvement que l'auteur avait voulu nous faire la surprise d'un sommaire tintamaresque de la littérature allemande. Ni le *Saint-Graal,* ni le *Pauvre Henri,* touchante légende que récemment encore Longfellow interprétait en un délicieux petit poème, ni *Tristan et Iseult,* ne trouvent grâce devant lui. Il les parodie et s'acharne à faire ressortir leurs défauts teutons, oubliant seulement que, dans ce patrimoine international de la poésie du moyen âge, la France a au moins autant à réclamer que l'Allemagne. Parle-t-il du *Nibelungenlied,* il en veut aux Allemands d'oser le comparer à l'Iliade, et il se gausse pour la centième fois de leurs prétentions outrecuidantes, — thème banal, qu'il suffirait de rappeler discrètement sans en multiplier à satiété les variations. Il l'analyse pourtant assez consciencieusement et ajoute quelques réflexions, peu nouvelles au fond quoique bien extraordinaires dans la forme, sur l'anonymat du poème ou plutôt des épopées en général. De critique littéraire, nulle trace. La grandeur épique du sujet, des personnages et de leurs passions lui échappe complètement. Le beau type de Siegfried, le héros franc qui a rempli de sa gloire les plus antiques traditions germaniques et scandinaves, la haine inextinguible des deux reines, le farouche dévouement de Gunther, le caractère chevaleresque de Rüdiger, n'ont rien qui l'étonne ou provoque son admiration. Que le récit soit mal construit et monotone, que les vers soient d'une poésie assez misérable, la donnée n'en est pas moins grandiose et offre au lettré un incontestable intérêt. Mais M. Combes, qui est un fervent de la Renaissance et de l'antiquité classique, — les citations, dans le texte, des auteurs latins et même grecs, viennent facilement sous sa plume, — M. Combes ne semble pas avoir le sens du moyen âge. Son livre serait détestable s'il ne s'inspirait d'un bout à l'autre que de cet esprit de dénigrement à outrance. Partout, il est vrai, le sarcasme éclate en mots drôles, d'un goût parfois discutable, en sorties imprévues et violentes, que la bonne foi ou le chauvinisme ne suffisent pas toujours à excuser. Dans ce genre, le chapitre intitulé : *la Pédagogie est-elle un art ou une science ?* est un pur hors-d'œuvre. Ailleurs (p. 404), après avoir d'abord épanché en prose sa bile contre nos « bonnes » allemandes et nos commis allemands, M. Combes fait tout à coup volte-face et, sans plus de façons, se met à gourmer, en deux pages

de vers, les « héros plus bavards que farouches qui effritent d'avance l'énergie patriotique en la grattant mal à propos. » Le conseil est bon, et valait la peine d'être mis non seulement en vers, mais en pratique. Ces inconséquences, boutades et enfantillages déparent quelque peu un livre dont les parties sérieuses ont une réelle valeur. Car il s'en faut que tout n'y soit que facétie. L'auteur nous a promis dans son avant-propos que « la critique serait aussi sincère que l'éloge, » et il tient parole : il sait louer aussi à l'occasion, mais il a horreur des réputations surfaites. La sincérité de ses opinions ne saurait être mise en doute, non plus que sa solide connaissance du sujet, et, quand il veut bien interrompre ses éclats de rire irrévérencieux, il sait être persuasif et très intéressant. Je lui pardonnerai donc encore de dauber de tout cœur sur les mystiques et les romantiques, sur Gleim, Klopstock, Tieck, les Schlegel, Novalis, etc., en considération de ses belles études sur Lessing, Schiller et Gœthe. Il fouille avec le scalpel d'une analyse ingénieuse et lumineuse le génie de Lessing et celui de Schiller ; il en reconnaît le fort et le faible, et les admire avec les réserves nécessaires. Il montre aussi l'homme derrière le poète et explique l'un par l'autre. Les replaçant dans leur milieu, il justifie l'heureuse influence qu'ils ont exercée sur leur temps, et ne cherche pas à ternir l'auréole restée autour de leur nom. Son style conserve, d'ailleurs, toute sa désinvolture : ces belles pages si bien pensées abondent en expressions originales et pittoresques. J'aurais voulu la même modération dans l'éloge de Gœthe. Sans parler de la vie privée du grand homme, qui fut loin d'être irréprochable, l'ensemble de son théâtre, par exemple, n'est pas généralement tenu en aussi haute estime, et certaines de ses poésies ne peuvent être données comme de tous points recommandables. Mais M. Combes ne voit pas de taches dans ce soleil : il va jusqu'à mettre le second *Faust* au niveau du premier, et le commentaire qu'il en fait m'a presque persuadé, je l'avoue, que mes lectures avaient été jusqu'à présent trop superficielles. Enfin il me semble que quelques-uns de nos contemporains, Uhland, Heine, Platen, Rückert, qui sont entrés dans l'immortalité, méritaient d'être plus longuement étudiés, et d'autres, comme Scheffel et Hamerling, d'être au moins nommés.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

HISTOIRE

De Centumviris et Causis centumviralibus. Thèse présentée à la Faculté des Lettres de Paris, par J. POIRET, professeur agrégé. Paris, E. Thorin, 1886, in-8 de 77 p.

Cette thèse se compose d'une introduction, dans laquelle sont exposées quelques idées très générales et non moins vagues sur le *centumvirale judicium,* et de quatre chapitres, où l'auteur traite successive-

ment de l'origine reculée des centumvirs, de leur nomination, des affaires qui rentraient dans leur compétence, de la constitution historique de leur juridiction. Le sujet était certes bien fait pour tenter un érudit ; seulement.... c'était un jurisconsulte doublé d'un historien qu'il fallait : ce fut un normalien qui l'entreprit. Quelque rares que soient les brillantes qualités de style et de langue qu'on se plaît à rencontrer dans tout le cours de cette monographie, on n'est qu'ébloui, et c'est là une bien mince satisfaction pour la science, la jouissance qu'éprouvent les yeux ou les oreilles étant souvent complice d'une complète désillusion intellectuelle.

M. Poiret n'eût-il pas bien fait, notamment, d'aborder la question de savoir si l'existence des centumvirs était probable sous les rois, et dans quelle mesure elle l'était? Nous aurions souhaité qu'il définît avec précision la compétence de ce tribunal, et il ne le pouvait faire qu'en distinguant avec un soin minutieux les diverses périodes de son histoire. Il eût dû nous présenter, sur le mode d'élection de ceux qui le composaient, une solution plus près de la vérité que de l'arbitraire, et faire bon marché des hypothèses hasardées, pour s'en tenir sans cesse aux arguments sérieux. Il lui eût fallu enfin suivre pas à pas l'institution, et nous faire assister à ses transformations successives, à sa dégénérescence graduelle, aux modifications de son caractère primitif, à l'extrême réduction de sa compétence à l'époque classique, à son anéantissement définitif.

En éludant les difficultés inhérentes au développement rationnel de ce plan, en permettant même de croire qu'il ne les a pas soupçonnées, l'auteur a fait preuve d'une ignorance presque absolue de ce que doit être une méthode rigoureusement scientifique, méthode dont la première exigence astreint à une patience de recherches et à une méditation exclusives de toute œuvre précipitée.

L'étude de M. Poiret n'est, au fond, qu'un morceau littéraire, bien capable de faire regretter la suppression des discours latins, et ses conclusions ne dispensent pas, de beaucoup s'en faut, de recourir aux travaux antérieurs, que l'auteur ne paraît pas connaître tous, et parmi lesquels il en est d'excellents. X.

Saint Grégoire le Grand, *sa vie, son pontificat, ses œuvres, son temps*, par l'abbé Ed. Clausier. Ouvrage posthume, précédé d'une lettre de Mgr Plantier, publiée par l'abbé H. Odelin, aumônier de l'École Sainte-Geneviève. Paris, Berche et Tralin, 1887, in-8 de xxiv-293 p. — Prix : 4 fr.

Voici un ouvrage posthume de M. l'abbé Clausier, enlevé à vingt-trois ans, en 1877, à des études où il s'était fait déjà remarquer. M. l'abbé Odelin, le zélé aumônier de l'école Sainte-Geneviève, a contrôlé le travail de son ami, en le mettant au courant des documents

parus depuis dixans. Les documents après tout sont en petit nombre, les sources historiques sont peu nombreuses, et M. l'abbé Clausier les a fidèlement analysées. Les ouvrages et les lettres du Pape lui ont fourni des détails touchants : la familiarité avec les saints, dit très bien M. l'abbé Clausier, élève, fortifie et agrandit l'âme.

Le pontificat de saint Grégoire le Grand est un des plus illustres dans l'histoire de la Papauté, et on ne saurait trop le connaître : il marque la fin de l'ancien monde, il ouvre les temps modernes. Voilà la place de Grégoire : il est le père du moyen âge, de Grégoire VII et d'Innocent II, car il a revendiqué l'indépendance de l'Église et préparé sa souveraineté, garantie de cette indépendance. Les Lombards voulaient Rome pour capitale, et par une politique tortueuse pendant la paix et des exactions violentes dans la guerre, ils révélaient leurs desseins. Grégoire chercha à les désarmer, il ne le put; aussi lorsque leurs derniers rois tentèrent d'arriver par la force, les successeurs de Grégoire durent appeler pour protéger la liberté de l'Église l'épée de Pépin et de Charlemagne.

Les analogies, non cherchées, mais rencontrées entre le VIe siècle et le nôtre, analogies douloureuses et frappantes, donnent à ce livre un véritable caractère d'opportunité, car s'il y a eu autrefois les barbares des invasions, selon le mot de M. Odelin, nous avons aujourd'hui les barbares de la civilisation. Lorsque l'on veut séparer l'Église de l'État et que l'on nie le rôle de l'autorité de servir l'Église, il est bon de rappeler ce qu'a fait le premier peut-être qui inaugura, sinon dans ses formules théoriques, du moins dans sa direction pratique, le droit chrétien. Voilà un intérêt de cet ouvrage. Il est divisé en deux livres : le premier comprenant une vie de Grégoire avant son pontificat, parlant de ses études, de son séjour au monastère, de sa nonciature à Constantinople; le second racontant les événements après son élévation au trône pontifical : ses démêlés avec l'Empereur d'Orient, la mission d'Augustin en Angleterre, l'organisation de la hiérarchie, son intervention dans l'Église gallo-franke près de Brunehaut notamment, dont, malgré d'abominables actions, la plupart postérieures à Grégoire, l'œuvre est ici reconnue bienfaisante pour l'Église et pour les Gaules. Saint Grégoire mit aussi tous ses efforts à maintenir dans les monastères la discipline et l'esprit de sacrifice, mais indulgent pour tous, il protégea les juifs, déclara qu'il ne fallait jamais forcer qui que ce soit à ployer le genou devant un Dieu que son cœur repoussait. C'est, disait-il, par la mansuétude, la bénignité, les avertissements, la persuasion qu'il faut ramener les dissidents ; cependant, il savait les devoirs de l'autorité qui a mission de promouvoir le bien; lui-même s'efforçait d'amener les conversions par des faveurs spéciales tout en rappelant aux Princes que l'unité religieuse et sociale est le but où doit tendre un pouvoir chrétien.

Cet ouvrage, évidemment, ne peut contenir de documents inédits : tous ceux qui existent sur cette époque sont imprimés; mais M. l'abbé Clausier les a mis en œuvre avec intelligence, et son travail, interrompu par la mort, justifie les regrets que M. l'abbé Odelin exprime en termes touchants.

H. DE L'E.

Procès des Frères de l'ordre du Temple, d'après des pièces inédites publiées par M. Michelet et des documents imprimés anciens et nouveaux, par M. LAVOCAT, conseiller honoraire à la cour d'appel de Rouen. Paris, Plon et Nourrit, 1888, in-8 de VIII-422 p. — Prix : 15 fr.

Nous constatons avec plaisir les qualités de précision, de clarté et de netteté d'exposition qui distinguent cet ouvrage. M. Lavocat s'est passionné pour son sujet et il l'a étudié de très près ; mais on voit tout de suite que l'auteur n'est pas un érudit ; c'est un amateur à qui il manque l'habitude du métier, l'habitude de se servir des textes et l'usage de la critique historique qui empêche d'attribuer la même valeur à tous les documents : les appréciations de Mézeray, Dupuy, Voltaire, Michelet, ne peuvent être du même poids que les documents du XIVe siècle ; M. Lavocat les cite cependant indifféremment. De même, l'observation mise page VIII, par laquelle l'auteur prévient les lecteurs qu'il a conservé les fautes d'orthographe rencontrées dans les textes, » fait sourire. Est-ce bien sûr que ce soit des fautes d'orthographe. Voilà pourquoi le livre de M. Lavocat ne peut être considéré comme un ouvrage d'érudition ; c'est un bon livre de vulgarisation, intéressant sans doute, mais ne présentant pas toutes les garanties désirables de vérité historique. D'ailleurs, il faut bien le dire, cette histoire du procès de l'ordre du Temple est un plaidoyer complet en faveur des Templiers ; l'auteur n'a pas imité la sage réserve de la plupart des historiens, qui, tout en reconnaissant l'injustice de la condamnation qui les frappa, admettent la nécessité d'une réforme de l'ordre ; à ses yeux, ils étaient innocents et rien de ce qu'on leur reprochait n'était fondé ; il le proclame sans restriction. Nous avouons que la conviction intime qui perce sous les éloquentes paroles de M. Lavocat est communicative et qu'on se sent, à la lecture, presque convaincu ; mais, à la réflexion, il n'en est plus tout à fait de même, et nous croyons encore qu'il vaut mieux s'en tenir aux vieux errements : il y avait dans l'ordre du Temple bien des désordres intérieurs ; une réforme était nécessaire ; la suppression de l'ordre, quoique excusable et admissible puisqu'il ne pouvait plus remplir le but pour lequel il avait été fondé, était peut-être un châtiment bien sévère ; mais rien ne justifiait les rigueurs de Philippe le Bel.

L. L.

Nuovi documenti e studi intorno a Girolamo Savonarola, per cura di ALESSANDRO GHERARDI. 2ª edizione emendata e accresciuta. Firenze, Sansoni, 1887, in-12 de XII-400 p.

Le P. Emm. Ceslas Bayonne avait voué toutes ses études à l'éclaircissement de la question de Savonarole, dont Pie VI disait qu'au ciel il serait heureux d'en avoir la solution. Archives d'Italie, de France et d'Espagne, il avait tout parcouru et partout il avait recueilli des documents importants. Un de ses amis, le savant M. Gherardi, fut chargé de publier ceux recueillis en Italie en y joignant les recherches faites par M. Citadella. C'était en 1876. L'édition fut bientôt épuisée, car elle avait été tirée à un petit nombre d'exemplaires. Aussi M. Gherardi a-t-il jugé à propos d'imprimer de nouveau ces très importants documents, et les érudits ne peuvent que lui en être reconnaissants. Cette édition, bien plus riche en indications bibliographiques que la précédente, indications qui paraissent ici complètes (il y en a 212), renferment vingt-six documents nouveaux ; des notes nombreuses viennent encore éclairer le sujet et une étude attentivement poursuivie amène M. Gherardi à confirmer parfois et modifier ses jugements et ceux du P. Bayonne, mais jamais à les changer. Nous pouvons ainsi mieux contrôler le travail du professeur Villari qui, de son côté, vient de donner une seconde édition de sa *Storia di Girol Savonarole.* Le volume de M. Aless. Gherardi est des plus précieux et il devra se trouver entre les mains de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la fin du XVe siècle.

H. DE L'E.

Les Chevaliers de Malte et la Marine de Philippe II, par le vice-amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE, membre de l'Institut. Paris, Plon et Nourrit, 1887, 2 vol. in-12 de XVI-188 et 230 p. et 6 cartes. — Prix : 8 fr.

La Guerre de Chypre et la Bataille de Lépante, par le vice-amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE, de l'Académie française. Paris. Plon et Nourrit, 1888, 2 vol. in-18 de XLVI-198 et 262 p., avec cartes et plans, — Prix : 8 fr.

L'élection récente de l'amiral Jurien de la Gravière à l'Académie française ne nous a pas surpris : nous y avons applaudi ; cette place nous paraît due au savant et élégant écrivain, qui a entrepris d'écrire par fragments l'histoire de toutes les épopées maritimes, sans s'interdire quelques incursions dans le domaine des historiens militaires. L'ensemble de l'œuvre du nouvel académicien, en y comprenant les cinq beaux tomes des campagnes d'Alexandre, atteint aujourd'hui le chiffre de vingt-deux volumes, et tout nous fait espérer que l'édifice n'est pas encore couronné.

Qu'on ne s'attende pas à trouver dans le premier des ouvrages que nous annonçons, une histoire complète des chevaliers de Saint-Jean

de Jérusalem ; l'auteur, après avoir exposé dans sa préface les débuts de cet ordre célèbre, jusqu'à la prise de Rhodes par Soliman, se contente de présenter les faits les plus saillants de la lutte acharnée des galères de Malte contre les corsaires barbaresques. Dans une deuxième partie, il montre la restauration de la marine espagnole sous le règne de Philippe II, et raconte la brillante expédition qui eut pour résultat la prise du Peñon de Velez sur la côte marocaine, position stratégique importante qui, depuis lors, est demeurée au pouvoir des Espagnols. A ce propos, il convient de faire remarquer que l'amiral Jurien de la Gravière, en historien consciencieux, se garde bien d'accepter, les yeux fermés, la légende qui représente le fils de Charles-Quint comme un tyran voué à l'exécration de la postérité ; pour lui, ce fut un grand roi, d'une religion sincère et éclairée, d'un sens politique profond, administrateur remarquable, sachant commander et se faire obéir. Mais le morceau de résistance de l'ouvrage, c'est le siège de Malte, dont le récit prend à lui seul un volume et demi. L'auteur se complaît à en étudier les moindres détails, à citer les noms de tous ces vaillants chevaliers qui versèrent leur sang pour préserver de la ruine ce boulevard de la chrétienté ; il s'enthousiasme franchement pour ces héros qu'inspiraient une foi ardente et le noble esprit de l'ancienne chevalerie ; il ne peut retenir son indignation contre les princes chrétiens qu'une politique cauteleuse retenait alors dans une neutralité bienveillante, alors qu'il y allait de l'existence même de la religion et de l'Europe civilisée. Si Malte était tombée aux mains des Turcs, le croissant régnait en maître dans la Méditerranée. Ainsi que dans ses autres ouvrages, l'amiral cherche à tirer de ses récits des conclusions pratiques et des enseignements applicables aux guerres futures ; souvent aussi les incidents du siège de Malte emportent son esprit vers de curieux épisodes du siège de Sébastopol, auquel il prit une part importante.

Ces rapprochements entre des événements de même nature mais d'époques dissemblables donnent beaucoup de piquant aux exposés historiques, et les rendent singulièrement instructifs ; c'est ainsi que l'homme d'état et l'homme de guerre peuvent se former par l'étude raisonnée des grands exemples que nous ont légués nos ancêtres.

Le second ouvrage de l'amiral Jurien de la Gravière est un des meilleurs, à tous les points de vue, qui soient sortis de sa plume. On y retrouve les qualités de style et de critique que nous avons maintes fois signalées ; certaines pages sont vraiment éloquentes, surtout celles qui tracent de Pie V un portrait magistral ; l'auteur s'y montre catholique convaincu et n'hésite pas à proclamer l'immense service rendu par le saint Pontife à la chrétienté tout entière, lorsqu'il arrêta l'invasion musulmane, qui menaçait de submerger la civilisation euro-

péenne et de replonger l'Occident dans la plus effroyable barbarie. Le premier volume, consacré à la guerre de Chypre, montre dans quel état de désarroi étaient tombées les puissances méditerranéennes : le rénégat Oulouch-Ali, vice-roi d'Alger, avait détruit la marine de Malte, les flottes du Sultan avaient conquis ou ravagé toutes les colonies vénitiennes, la fière Espagne elle-même semblait éviter la rencontre d'un ennemi, dont l'audace ne connaissait plus de bornes. Pie V jeta le cri d'alarme et entreprit de réunir en un faisceau les forces éparses de la chrétienté ; il ne fallait rien moins que sa foi ardente pour imposer silence aux jalouses rivalités qui les paralysaient. La voix inspirée du saint Pontife trouvait un fidèle écho dans le cœur de Philippe II, ce digne fils de Charles-Quint, trop facilement calomnié par des historiens inféodés aux rancunes des hérétiques ; mais elle ne put entraîner la cour de France, toujours séduite par la décevante et dangereuse utopie de l'alliance turque. Les escadres réunies d'Espagne, de Venise, de Gênes, de Toscane et de Malte se réunirent sous les ordres de don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint; *Homo missus est a Deo, cui nomen Johannes!* s'était écrié le Souverain Pontife. L'amiral Jurien de la Gravière, dans le second volume, décrit les longues manœuvres préliminaires qui conduisirent la flotte chrétienne, enfin concentrée sur les côtes d'Épire, puis il donne un récit détaillé et vivement coloré de cette grande bataille de Lépante, qui consacra le triomphe définitif de la croix sur le croissant. L'éminent historien raconte qu'au moment même où le sort de la chrétienté se jouait dans la mer Ionienne, le Pape était en prière dans son oratoire, implorant avec ardeur le maître du ciel et de la terre. « Cette bataille, ajoute-t-il, n'était-elle pas la bataille de Pie V aussi bien que celle de don Juan d'Autriche ? »

COMTE DE BIZEMONT.

Histoire de Charles VII, par G. DU FRESNE DE BEAUCOURT. T. IV. *L'Expansion de la Royauté, 1444-1449.* Paris, Librairie de la Société bibliographique, 1888, in-8 de 463 p. — Prix : 8 fr.

La période que nous présente dans ce volume M. le marquis de Beaucourt, et qu'il a caractérisée sous le titre d'*Expansion de la Royauté,* est un de ces moments d'accalmie entre deux secousses qu'on rencontre aussi bien dans la vie des hommes que dans celle des peuples. Lorsqu'un malade vient d'être arraché à la mort, il goûte un repos, il reprend des forces pour affronter le dernier assaut de la maladie et recouvrer définitivement et entièrement la santé. Il y a une trêve dans la lutte pour la vie. De même la France venait d'être sauvée par Jeanne d'Arc; mais les Anglais étaient maîtres encore de la Guyenne et de la Normandie; la libération n'était pas complète. Le danger de la destruction était écarté, mais il fallait répandre dans tout l'organisme le

sang vivifiant de la Royauté. C'est ce qui se produit dans cette période.

Et d'abord il fallait « purger le sol de France » (p. 14) de tous les gens d'armes qui le dévastaient. Frédéric III sollicitait le secours de la France, le Roi lui envoya ses routiers. C'était une belle occasion d'étendre du côté de l'Allemagne, sur notre frontière naturelle, le Rhin, l'influence et la suprématie de sa couronne (p. 15). Et non seulement il mit à la tête de cette expédition le Dauphin, mais il marcha lui-même sur Metz. C'est à Nancy et à Châlons, pendant cette campagne, qu'il y « eut comme une première apparition de ce que, dans notre langage moderne, en faisant dévier le mot de son sens primitif, on a appelé *la cour* (p. 77). » C'est à Châlons qu'eurent lieu les conférences si célèbres où l'on essaya de rétablir l'harmonie entre le Roi et le duc de Bourgogne. Mais le duc n'était plus l'arbitre de la fortune de France. On osait venir le braver jusque dans son palais; et qui? Un huissier au Parlement de Paris, porteur d'un ajournement personnel.

La même année, 1445, la grande ambassade en Angleterre obtenait une nouvelle prorogation de la trêve. Henri VI et ses conseillers étaient dans d'excellentes dispositions. Ne parlaient-ils pas, d'eux-mêmes, de céder le Maine? Le triomphe de Charles VII était complet. Mais précisément c'est le moment où s'étale la faveur d'Agnès Sorel, où la véritable reine, ce n'est plus Marie d'Anjou; c'est Mademoiselle de Beauté (p. 170). « Que d'abus, que d'exemples funestes, que de scandales (p. 175)! » Et au milieu de tout cela, le Dauphin, profitant de tout pour donner apparence de justice à ses intrigues, le complot de Guillaume Mariette, le procès de Brezé, enfin la mort de la favorite.

En Italie, la politique royale n'obtenait pas le même succès qu'en Angleterre et sur le Rhin. L'entreprise sur Gènes et Asti devait être abandonnée presque sans coup férir. Charles VII était plus heureux dans ses efforts pour détruire le schisme et ramener l'union au sein de l'Église. En Bourgogne, le roi tenait bon contre les exigences du duc et quelquefois la fortune souriait au premier, en refusant ses faveurs au second. En Allemagne, les princes entraient en relations avec Charles VII, et à la veille de la guerre nouvelle avec l'Angleterre, les relations avec la Bourgogne étaient telles, que le duc félicitait le roi de sa conduite dans les incidents de la rupture.

Au dedans, tout était prêt. Charles VII avait puissamment établi son autorité vis-à-vis des princes du sang, témoin l'affaire du comte d'Armagnac. La sécurité avait assuré au commerce un essor merveilleux. Mais surtout c'était l'armée, qui par sa réglementation et la formation d'une réserve : les francs archers, était devenue l'instrument puissant dont les Anglais allaient éprouver la valeur.

En effet, au lieu de livrer Le Mans et le Maine, comme il avait été

convenu, les commissaires d'Henri VI usaient de mauvaise foi. L'occupation consécutive du Mans par Charles VII, et de Fougères par les Anglais, rendit toute paix impossible. La guerre fut déclarée aux ambassadeurs de Somerset, le 31 juillet 1449, aux Roches-Franchelion. « La voie des armes était seule ouverte, et l'on ne pouvait en appeler qu'au jugement de Dieu (p. 332). »

L'autorité avec laquelle M. le marquis de Beaucourt a écrit cet ouvrage s'augmentera d'autant plus, que dans ce volume (on l'a vu, nous citons plus haut ses paroles elles-mêmes) il n'a pas hésité à dénoncer sévèrement les coupables. Désormais, on ne pourra plus dire de lui qu'il est le défenseur envers et contre tous de Charles VII, mais son grand et complet historien.

C. A. B.

Une ville seigneuriale en 1789, Saint-Amand-Montrond, par F. Dumonteil, avocat, secrétaire de la Société archéologique du Cher, avec 18 cahiers dressés à Saint-Amand en 1789. Paris, Émile Lechevalier. 1887, in-8 de 286. — Prix : 6 fr.

Très intéressante étude d'histoire intime de la ville de Saint-Amand. Saint-Amand avait eu pour seigneur un moment le duc de Sully, puis un prince de la maison royale, le comte de la Marche, puis le duc de Charost, et enfin en 1789, le comte de Fougières. De cette situation naissaient naturellement des conflits entre la communauté et le seigneur. Sully exerça ses droits avec une extrême rigueur, le duc de Charost au contraire et le comte de Fougières, avec un grand libéralisme. Dans une série de chapitres, dont les éléments sont empruntés aux pièces officielles déposées aux Archives de Bourges, M. Dumonteil passe en revue les différents aspects de la vie d'une ville seigneuriale au XVIII[e] siècle, son organisation, ses charges, ses besoins : les redevances seigneuriales et l'impôt royal, la justice seigneuriale et la communauté municipale, les fonctionnaires royaux et la paroisse. Tous ces chapitres présentent un très vif intérêt. Mais ce qui en présente plus encore peut-être, c'est la reproduction des cahiers des différentes corporations de Saint-Amand, dressés en 1789. Ce sont là, prises sur le vif et dans leur expression naïve, les aspirations des habitants d'une petite ville à la fin de l'ancien régime. Remarquons pourtant qu'il ne faudrait pas toujours regarder comme parfaitement exactes toutes les assertions avancées dans ces doléances ; comme il arrive presque toujours, les plaintes sont parfois exagérées. En voici un exemple : les vignerons de Saint-Amand, en demandant, comme tous les cahiers, l'égalité devant l'impôt, prétendent que les privilégiés « jouissent des trois quarts des meilleurs biens. » Or, un état des revenus des biens-fonds de Saint-Amand, relevé par M. Dumonteil, établit que les privilégiés — prêtres, nobles et bourgeois — ne possèdent réellement que les deux cinquièmes du sol et que le reste est entre les mains du

peuple. Nouvelle preuve, après bien d'autres, qu'il ne faut accepter qu'avec un contrôle sérieux les affirmations des cahiers de doléances.

M. R.

Les Anglais en Irlande. *Notes et Impressions,* par PHILIPPE DARYL. Paris, Hetzel, 1888, in-12 de xi-324 p. — Prix : 3 fr.

Le livre que vient de publier M. Philippe Daryl se compose en grande partie, sinon entièrement, des chroniques que les abonnés du journal *le Temps* ont appréciées l'année dernière ; descriptions fines et intéressantes, récits pleins de vie et de couleur locale, mais aussi parti-pris manifeste : voilà ce qui ressort de ces pages, en tête desquelles M. Gladstone a placé un éloge un peu compromettant. C'était à prévoir, les précédentes publications de M. Daryl étant empreintes de beaucoup d'aigreur à l'égard des Anglais, qu'il ne paraît pas connaître aussi complètement qu'il le croit ; c'est le cas de presque tous les correspondants français à Londres, qui pensent que la métropole britannique est à l'Angleterre ce que Paris est à la France.

Quoi qu'il en soit, dans son voyage en Irlande M. Daryl n'a vu qu'un côté de la médaille ; s'il avait vécu quelque peu avec les Landlords, comme l'a fait M. de Grancey, l'auteur de *Chez Paddy,* et bien d'autres qui n'ont pas publié leurs impressions, il aurait constaté que ce « gibier » sur lequel on tire si facilement, n'a pas toujours le mauvais rôle dans la lutte ; il aurait reconnu que les seigneurs irlandais et catholiques qui n'ont cessé de résider et de remplir leurs devoirs ne sont pas mieux traités que les autres, et dans cette agitation prétendue patriotique, il aurait trouvé les traces des doctrines socialistes les plus extrêmes; alors peut-être, il se serait pris à douter de l'efficacité des remèdes proposés par les Home-Rulers. Eh quoi ! toute cette agitation tomberait à l'instant ? Tous ceux qui en vivent ne chercheraient pas à la faire durer ? Tous ceux qui l'ont créée renonceraient à se faire payer leurs services ? Le nouveau régime ne causerait aucune désillusion à personne ? Espérer cela, c'est être un peu naïf. De plus, la question irlandaise n'est religieuse que par tradition, et politique que par illusion ; elle est surtout économique ; M. Daryl méconnaît la très médiocre qualité de la terre, la nécessité absolue de la grande propriété pour en tirer quelque chose, et il oublie que, vu sa situation isolée, l'Irlande n'a d'autre débouché que l'Angleterre et ne peut vivre que par elle.

Telles sont les réflexions qu'éveille de prime abord la lecture des *Anglais en Irlande ;* elles correspondent à de regrettables lacunes. Mais ces restrictions faites, il y a beaucoup à louer dans l'ouvrage. Très intéressant et très vrai le chapitre dans lequel est narré le siège de cette maison de ferme que l'on désigne couramment, là-bas, sous

le nom de fort Saunders, du nom de celui qui en a été évincé après une mémorable résistance. Un autre chapitre est consacré au clergé ; l'auteur, on le sent, est prêt à rejeter sur l'Église romaine tout entière la responsabilité des abus malheureusement indéniables qu'il énumère. Il décrit, en termes charmants, les gracieux lacs de Killarmey, qui ne le cèdent en rien aux sites les plus pittoresques de l'Écosse, et cette grandiose chaussée des Géants, l'incompréhensible merveille de l'île ; après une courte excursion à travers ce qu'il appelle l'Irlande écossaise, cette province d'Ulster qui est la réfutation vivante des propositions de M. Gladstone, il termine par de véhémentes apostrophes à l'Angleterre, la sommant « au nom de la presse » (?) d'avoir à solder rapidement le compte qui lui est présenté.

Elle demandera peut-être encore un peu de temps pour réfléchir.

PIERRE DE COUBERTIN.

Mémoires du prince Adam Czartoryski et Correspondance avec l'empereur Alexandre Ier. Préface de Ch. de Mazade, de l'Académie française. Paris, Plon et Nourrit, 1887, 2 vol. in-8 de xx-438 et 396 p. — Prix : 15 fr.

Pour apprécier sainement, même pour bien comprendre les *Mémoires* du prince Czartoryski, il faut connaître l'action des partis qui existèrent en Pologne depuis la mort d'Auguste II. Il faut surtout ne pas ignorer le rôle que se sont attribué les deux grands-oncles du prince Adam, et qui est l'objet d'appréciations contradictoires. Les documents abondent.

Nous avons en français l'ouvrage déjà ancien de Rulhière. Le travail récent du duc de Broglie (*Le Secret du Roi*) est venu compléter heureusement une publication de Ségur, qui remonte à 1801 (*Politique de tous les cabinets de l'Europe*). L'autorité de ces écrivains a été contestée dernièrement ; je n'estime pas qu'elle ait été ébranlée ; mais c'est surtout en Pologne que nous rencontrerons, sur cette époque profondément troublée, les élucubrations les plus nombreuses; une mention bibliographique ne sera pas hors de place en ce recueil. Voici quelques indications : *Les Dernières Années de Stanislas Auguste et la Diète de quatre ans,* œuvre interrompue par la mort de Kalinka. — La *Kronika Rodzinna,* de Varsovie, a commencé, le 1er décembre 1886, la publication d'un certain nombre de lettres adressées à Adam Czartoryski, par sa mère la princesse Isabelle née Fleming ; — la *Vie du prince Adam Czartoryski,* par le regretté Bronislas Zaleski, mort aussi avant d'avoir achevé son œuvre, qui ne sera pas continuée ; — les *Mémoires* de Léon Dombowski ; — *Les Potocki et les Czartoryski, lutte des partis et des programmes politiques avant la chute de la République,* par C. Waliszewski, etc. On trouvera des extraits nombreux et des analyses de ces ouvrages

dans le *Bulletin littéraire, scientifique et artistique polonais,* édité à Paris en langue française (rue Lamandé, 5; par an, 5 fr.). C'est une publication fort utile à suivre pour les études sur l'Europe orientale. Revenons au prince Adam.

En 1791, la diète votait et le roi sanctionnait la célèbre constitution du 3 mai, qui réalisait l'idéal des deux Czartoryski et qui a si fort excité l'enthousiasme de l'Anglais Burke. Une année s'était à peine écoulée qu'éclatait, à l'encontre de l'œuvre du 3 mai, la confédération de Targovitsa, cette note fausse que le poète Mickiewicz a si vertement tympanisée sous l'archet de Jankiel. Catherine II envoya cent mille hommes pour soutenir les confédérés. Naturellement la Prusse, alors en coquetterie avec les patriotes polonais, les lâcha-t-elle. La Saxe en fit autant. C'est à ce moment que commence l'action du prince Adam, qui avait déjà présidé une diétine. Il était lieutenant-colonel ; il prit part avec Joseph Poniatowski, Kosciuszko, Kniaziewicz, à une lutte inégale contre les forces russes. A Granno, le 24 juillet, il eut un cheval tué sous lui et fut décoré *virtuti militari,* par le triste roi, son parent, qui devait bientôt adhérer à la confédération des traîtres. Deux années après (1794), surgit la grande insurrection de Kosciuszko, qui fut suivie du dernier partage (1795). Le prince Adam était alors en Angleterre, d'où il partit sans tarder.

Il fut arrêté en route. Sa mère avait soutenu Kosciuszko. Catherine II confisqua les biens des Czartoryski et elle déclara que, si les deux jeunes fils du chef de la branche étaient envoyés à Saint-Pétersbourg, elle examinerait la possibilité d'une restitution. Cette exigence amena à la cour de Russie Adam et son frère Constantin.

Les *Mémoires* du prince Czartoryski contiennent des détails nouveaux et même piquants sur la cour de l'impératrice, sur le refus du roi de Suède d'épouser la fille du tsarévitch, sur la mort de Catherine II. Le prince rend justice à Paul Ier pour avoir renié la politique du précédent règne, pour avoir mis en liberté Kosciuszko et les autres prisonniers polonais. Parmi ces derniers, se trouvait un maître-cordonnier, ce qui confirme un fait bien connu, à savoir le caractère populaire et national du mouvement de 1794. L'auteur trace du successeur de Catherine un tableau assez conforme à ce qu'en a écrit l'Anglais Clarke au grand scandale de plusieurs. Il raconte enfin les circonstances presque romanesques qui amenèrent, entre le Grand-Duc qui allait devenir Alexandre Ier, et l'exilé polonais, une intimité durable. En 1802, Alexandre Ier confia à Adam Czartoryski la direction de l'instruction publique dans la Lithuanie et dans l'Ukraine, c'est-à-dire dans toute la partie de la Pologne que les partages avaient attribuée à la Russie. Le prince conserva cette direction jusqu'en 1823. Pendant les vingt années qui suivirent, il continua d'être le confident

des projets d'Alexandre Ier. Il s'agissait, non pas de rendre à la Pologne une indépendance séparée ; mais de réunir successivement sous le sceptre de l'empereur de Russie, avec un gouvernement national et libéral, les provinces que les trois États voisins s'étaient adjugées depuis 1772. On allait commencer par concéder une administration distincte et libre à la Lithuanie et à l'Ukraine, autrement dit aux contrées ruthènes, là précisément où le prince Adam, avec le concours de Thadée Czacki, travaillait à conserver et à développer la tradition vivante de la culture polonaise. Le second volume des *Mémoires* est presque entièrement consacré à des confidences et à des projets qui méritent l'attention des historiens et des hommes d'État.

En 1813, après la retraite des Français, le duché de Varsovie fut traité avec quelques ménagements, mais la Lithuanie et l'Ukraine, ces provinces qu'Alexandre voulait restituer au territoire polonais, étaient lourdement opprimées. Dans une série de lettres qui vont jusqu'au 3 juillet, le prince Adam expose en détail à l'Empereur les actes commis contre ses compatriotes et plaide chaleureusement leur cause. Il conseillait la réunion à Vilna des maréchaux de la noblesse des huit gouvernements, autrement dit de rétablir le grand-duché de Lithuanie.

Le congrès de Vienne, auquel le prince Adam assista, mais dont les *Mémoires* parlent peu, ne consacra pas l'ordre ou plutôt le désordre établi en 1795. La ville de Cracovie, avec son territoire, devint libre, indépendante et neutre. L'Autriche (je néglige les détails) conserva la part qui lui avait été attribuée au premier partage. La Prusse gardait aussi ce qu'elle avait pris en 1772 et elle récupéra le duché de Posen qu'elle avait eu en 1793, mais que Napoléon Ier lui avait retiré en 1807. Le reste du duché de Varsovie fut réuni aux possessions de l'empereur de Russie, roi de Pologne, pour former « un État jouissant d'une administration distincte. » Que devenaient les huit gouvernements qui avaient été le principal objectif des délibérations d'Alexandre Ier avec Czartoryski, c'est-à-dire la Lithuanie et l'Ukraine? Ces provinces ruthènes sont visées deux fois dans les traités séparés et dans le traité général de 1815. Cet acte dit : 1° « Les Polonais, sujets respectifs de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse, obtiendront une représentation et des institutions nationales, réglées d'après le mode d'existence politique que chacun des gouvernements auxquels ils appartiennent jugera utile et convenable de leur accorder. » En ce qui concerne la Russie, il ne s'agit plus ici du royaume de Pologne, lequel forme « un État, » mais des anciennes provinces polonaises non comprises dans ce royaume. Aujourd'hui, l'Autriche seule a accordé à ses sujets polonais ce « mode d'existence politique » prescrit par l'art 1er de Vienne. 2° L'autre mention, qui a aussi une grande valeur, est particulière à Sa Majesté l'empereur de Russie, laquelle « se réserve

de donner à cet État jouissant d'une administration distincte, l'extension intérieure qu'Elle jugera convenable, » autrement dit, de réaliser le plan concerté pendant de longues années avec Adam Czartoryski. En 1819, Alexandre Ier voulut, conformément à la réserve citée ci-dessus, réunir à son royaume de Pologne tout ou partie de celles des provinces ruthènes qui lui étaient échues. Certaines influences l'en empêchèrent (Voir *la Russie et les Russes,* par Tourgueneff, t. Ier). Il se contenta d'organiser séparément une troupe lithuanienne et de la placer sous le commandement du vice-roi de Pologne. Les *Mémoires* s'arrêtant malheureusement à l'année 1823, nous n'avons pas aujourd'hui à exposer la transformation que cette « question ruthène, » où Adam Czartoryski vient de nous introduire, a dû éprouver par suite de l'abolition du Statut lithuanien et de l'union catholique — du mouvement historique et littéraire de Kief, — de l'agitation en Galicie et de quelques manifestations récentes. ADOLPHE D'AVRIL.

Nouvelles Études slaves. Seconde série, par L. LEGER, professeur au Collège de France. Paris, Leroux, 1886, in-12 de III-305 p. — Prix : 3 fr. 50.

Après *le Monde slave* et les *Études slaves,* de M. Louis Leger, a paru, il n'y a pas longtemps, la 1re série des *Nouvelles Études slaves,* dans lesquelles l'auteur fait connaître les écrits de Krijanitch, un des précurseurs du panslavisme, au XVIIe siècle, quelques documents tchèques relatifs à Henri IV, donne une notice critique sur François Palaçky, historien de Bohême, établit le caractère apocryphe des *Védas slaves,* et traite du roman russe dans la littérature française, à propos des traductions de Mme Henri Gréville.

La nouvelle série n'est ni moins intéressante, ni moins variée. Dans le morceau principal, M. Leger s'occupe du nihilisme ; il expose les origines, les progrès, les plans et les doctrines étudiées dans les œuvres de Tourgueneff, et surtout dans le texte du programme publié par les nihilistes. Sa tâche consistait à rechercher les éléments psychologiques du problème nihiliste et à les mettre en relief. A ses yeux, le nihilisme est avant tout un état morbide, la crise passagère d'un peuple dont la croissance a été trop précipitée. Il attribue cette crise à un ensemble de causes historiques et n'en voit pas la cessation avant que l'équilibre entre les deux générations, celle qui s'en va et celle qui lui succède, ne se soit établi dans la société russe. L'auteur suit pas à pas, en les réfutant avec vigueur, les maximes de ces nouveaux anarchistes ; il les compare avec raison à ces sauvages de la Louisiane qui, pour cueillir les fruits de l'arbre, coupent celui-ci au pied. On lira avec profit cette étude instructive, fort sensée et puisée à de bonnes sources.

L'article intitulé : *Les Écrivains français et la Russie,* relève les bévues de quelques auteurs récents, écrivant de la Russie à peu près dans le genre Custine, — genre encore trop souvent imité, sauf de rares exceptions, non seulement en France, mais aussi en Allemagne, en Angleterre et en Amérique. Il y aurait là une ample matière à la *Revue des bévues,* projetée autrefois par Pouchkine. Jean Kochanowski (1503-1584) dont la Pologne a célébré, il y a quatre ans, le centenaire ; *Jean Zizka* et le *Roman rustique en Bohême* offrent un intérêt non moins sérieux. L'étude sur Kochanowski, le plus grand poète polonais du XVIe siècle, se recommande à l'attention du lecteur d'autant plus que, dernièrement encore, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la mort de Pouchkine, quelqu'un a établi entre ces deux écrivains un parallèle fort inattendu et, en tout cas, très flatteur pour le poète polonais. On remarquera surtout la notice historique sur Zizka, chef des Thaborites. Le *Roman rustique en Bohême* est une analyse succincte d'une œuvre de Mme Moujak Swietla. Quant à la *Mythologie slave,* M. Leger nous transporte ici dans le domaine de l'érudition, où la place dont nous disposons ne nous permet pas de le suivre.

Le dernier article : *Les Slaves au* XIXe *siècle,* résume, sous une forme attachante, non seulement le présent volume, mais encore tous ceux qui ont été énumérés plus haut. C'est le discours d'ouverture prononcé par M. Leger, l'an dernier, au Collège de France. Le nouveau professeur y trace l'historique de la chaire slave au Collège, les progrès des études slaves en Europe, leur importance sans cesse croissante et leur avenir. Au point de vue chronologique, ce tableau venant après les autres écrits, est bien à sa place ; mais rien n'empêcherait de le placer en tête du volume : les lecteurs qui sont peu au courant des choses slaves feraient même bien de commencer par cet aperçu général, avant de lire les autres morceaux.

Ainsi que les volumes precédents de M. Leger, celui-ci leur apprendra sur le monde slave une foule de choses pleines d'intérêt et de nouveauté. La connaissance des langues slaves, complétée par les voyages fréquents de l'auteur dans les pays où on les parle, et plus encore par des études privées, lui donnent un incontestable avantage sur la presque totalité des auteurs français qui écrivent aujourd'hui sur cette partie de l'Europe si longtemps demeurée dans l'ombre et si digne d'être mieux connue. J. MARTINOV.

Ambroise Paré, *d'après de nouveaux documents découverts aux Archives nationales et des papiers de famille,* par le docteur LE PAULMIER. Paris, Perrin, 1887, in-8 de 419 p. — Prix : 7 fr.

Cette publication d'une biographie d'Ambroise Paré, écrite par l'héritier d'un de ses confrères du XVIe siècle, médecin lui-même, est

plus riche en *Pièces justificatives* qu'en texte. Il est vrai que la vie de Paré ne présentait pas beaucoup d'événements dignes d'être racontés. Premier chirurgien de trois ou quatre rois, il eut sa place marquée toutes les fois qu'une blessure, un accident, une grave maladie nécessitait des soins ou une opération que peu de praticiens étaient capables alors de diriger. En 1554, il assiste au siège de Metz, à la suite du duc de Guise qu'il avait guéri d'une balafre ; en 1559, il est présent au mortel accident de Henri II aux Tournelles ; il soigne François II durant la courte maladie qui l'enleva au mois de décembre 1560, à Orléans ; il était à Rouen, près le roi de Navarre, lorsqu'il succomba d'un coup de feu à l'épaule ; nous le retrouvons aux batailles de Saint-Denis et de Moncontour ; c'est lui qui ampute le doigt de l'amiral Coligny au mois d'août 1572. Deux jours après, il n'échappe à la Saint-Barthélemy que grâce à la protection spéciale de Charles IX. Abjura-t-il ensuite le protestantisme? C'est là une question plusieurs fois soulevée, que l'auteur voudrait résoudre dans le sens de la négative. Cependant, nous voyons la première femme d'Ambroise Paré être enterrée, le 4 novembre 1573, dans l'église de Saint-André ; et deux enfants qu'il eut d'un second mariage, en 1575 et 1576, sont baptisés avec beaucoup de solennité à la même paroisse. Il mourut à Paris, pendant la Ligue, le 20 décembre 1590, âgé de quatre-vingts ans, et fut inhumé à Saint-André des Arts. Quelques mois avant sa mort on cite de lui une conversation avec l'archevêque de Lyon, Pierre d'Espinac. Il y a là, ce semble, des preuves bien concluantes, qu'à la fin de sa vie, du moins, Ambroise Paré n'appartenait pas à la religion réformée. Il est plus probable qu'il était catholique tolérant à la façon de L'Hôpital, et que les protestants de l'époque, comme ceux d'aujourd'hui, cherchaient à le compter parmi les leurs.

M. Le Paulmier énumère longuement toutes les découvertes de chirurgie et de médecine faites par Paré, et il donne une nomenclature détaillée de ses travaux et de ses publications. Quant aux nombreuses difficultés juridiques amenées par ses testaments ou ses héritages, et les cinquante pièces concernant sa veuve ou ses descendants, nous avouons ne pas y trouver un intérêt considérable. Encore aurait-il fallu reproduire à la table les titres de tous ces documents avec leur pagination. Une notice sur Julien Le Paulmier, médecin de Charles IX et du duc d'Alençon, complète ce volume, et donne des renseignements particuliers sur un personnage peu connu de l'époque. L'auteur aurait pu également donner une table de cet *Appendice*, qui a bien sa valeur.

G. B. de P.

Bibliographie des principales éditions originales d'écrivains français du XVe au XVIIIe siècle, par JULES LE PETIT. Ouvrage contenant environ 300 fac-similés de titres des livres décrits. Paris, Quantin, 1888, in-8 de VII-583 p. — Prix : 40 fr.

Les Reliures d'art de la Bibliothèque nationale, par HENRI BOUCHOT, du cabinet des Estampes. 80 planches reproduites d'après les originaux. Paris, Rouveyre, 1888, in-8 de XXII-51 p. — Prix : 25 fr.

Les deux ouvrages que nous présentons au lecteur seront certainement accueillis par le public des amateurs avec une égale bienveillance. Toutefois, si les deux livres sont destinés aux bibliophiles, *les Reliures d'art* conviennent aussi bien aux artistes, et il n'est pas douteux qu'elles ne soient goûtées par eux à leur juste valeur.

M. Jules Le Petit a compris que Brunet, non seulement n'est plus complet, mais que « ses descriptions ne sont plus assez détaillées. » Pour faire mieux, il a commencé par un choix d'ouvrages de littérature, poésie, roman, théâtre ou critique, et parmi les auteurs, il a pris ceux qu'il a estimés les meilleurs ; parmi leurs livres, il a opéré une semblable sélection. Il n'y a donc pas lieu de chercher ici une encyclopédie, mais une sorte de bouquet des plus pures fleurs de la bibliophilie. Les descriptions, celles au moins que nous avons vérifiées, nous paraissent exactes. Ce qui l'est encore plus, en raison même de la photographie, ce sont les reproductions de titre. Elles donnent au volume l'aspect d'un livre de luxe, et elles seront fort utiles pour la science bibliographique.

Un second attrait se trouve dans les anecdotes (p. 193 entre autres). Elles sont généralement bien choisies, très en rapport avec le sujet, et sans aucun mauvais goût. Elles feront passer les curieux par-dessus les aridités de la bibliographie, et conquerront de nouveaux adeptes à la bibliophilie. Je crois que des ouvrages dans le genre de celui-ci sont appelés à rendre de grands services, tant pour l'exactitude des descriptions que pour la fidélité des illustrations. Le premier volume décrit est de 1485 environ, c'est le célèbre *Rommant de la Rose ;* le dernier est de 1794, c'est le *Voyage autour de ma chambre.*

— Le nom de M. Bouchot, comme éditeur des *Reliures d'art* et auteur de la courte introduction en tête de ce volume, est une des meilleures garanties de la science et du goût qui ont présidé au choix des planches. Celles-ci, au nombre de quatre-vingts, ont été reproduites par Aron frères. Il n'y a guère qu'une seule critique à adresser à ce procédé. C'est quelquefois un peu de « flou » dans l'impression. Sans cela il est admirable. Et même avec cela il est évidemment difficile de faire mieux que la pl. XIV, par exemple, où se retrouvent les qualités et les défauts du procédé.

M. Bouchot a divisé son introduction en deux parties : les ouvriers de la reliure, et les collectionneurs. Je ne crois pas qu'il manque un

nom dans ce résumé, depuis Richenbach jusqu'à Biziaux et depuis Charles V jusqu'à Mlle Victoire. Il s'est arrêté à la Révolution. *La Reliure moderne* a fait l'objet d'un autre livre que nous avons analysé ici même (t. XLVII, p. 519), et qui est sorti de la même librairie, édité avec le même soin et le même luxe. Mais j'aime encore mieux (peut-être par piété filiale plus encore que par raison) les anciens et leurs œuvres, et j'aime à croire qu'en juxtaposant les deux volumes, la reliure ancienne l'emporte sur la moderne, n'importe en quel genre. Les lourdes reliures de métal et d'ivoire, les reliures fines et élégantes (pl. XIII notamment), les mosaïques et les soieries, tout cela n'a-t-il pas été fait aux siècles derniers, et mieux fait qu'au nôtre ? Et quand le nôtre a aussi bien fait, n'est-ce pas parce qu'il a servilement copié ?

Le présent volume, qui complète la série éditée par la maison Rouveyre, et comprenant *la Reliure ancienne, la Reliure moderne* et *la Reliure de luxe,* n'est pas le moins bon pour l'étude de ce métier si éminemment français. Il faut savoir gré à MM. Bouchot et Rouveyre de nous l'avoir donné. C'est plus qu'un beau livre, c'est un document, et un document enrichi de bonnes annotations. C. A. B.

BULLETIN

Les Causes célèbres de la Belgique, par PAUL DARRAS. Paris, A. Savine, 1888, in-12 de 301 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur a résumé dans ce volume les débats relatifs à l'affaire de la banque de Belgique (1876), à l'assassinat du chevalier Dubois de Bianco (1-2 octobre 1871), à l'assassinat de Vanot à Gilly (27-28 mars 1878), et au drame de Liedekerke (assassinat de Jean-Baptiste van Droogenbreeck, membre du conseil communal de Danderleun, le 28 novembre 1872). M. Paul Darras n'a certainement jamais songé, en composant ce recueil, à offrir aux jeunes avocats des sujets d'étude, puisque au lieu de reproduire les réquisitoires et les plaidoiries, il se contente d'en extraire le récit de chaque crime. Ce travail, parfaitement inutile d'ailleurs, est mal fait, les mêmes événements se trouvant presque toujours relatés deux fois, ce qui n'ajoute rien à leur intérêt. Il y a dans ce livre une recherche du romanesque, absolument déplacée (p. 203 et s.), des expressions grotesques et, comme exemple, nous citerons le passage où l'auteur parlant du malheureux Vanot, assassiné par ordre de sa propre femme, nous le montre conservant «dans sa bonne clémence d'homme gras »... « des reconnaissances infinies pour le baume de ses caresses. » (p. 204-205). M. Darras a une singulière opinion des juges d'instruction et des procédés dont ils usent pour obtenir les aveux des accusés (p. 230). A. V.

Les Sociétés coopératives, par CHARLES LAGASSE, directeur des ponts et chaussées, président de la Société belge d'économie sociale. Seconde édition. Bruxelles, Ramlot ; Paris, Guillaumin, 1887, in-8 de 122 p.

Le travail de M. Ch. Lagasse a paru d'abord sous la forme d'un rapport à la Commission du travail de Belgique, et nous en avons signalé l'impor-

tance en rendant compte des résultats de cette grande enquête. Il méritait d'entrer dans la littérature économique, sous la forme d'un volume séparé, car c'est l'œuvre la plus complète et surtout la plus judicieuse que nous connaissions sur les Sociétés coopératives de consommation. M. Ch. Lagasse montre qu'elles sont un des meilleurs remèdes à la baisse des salaires, et une réaction utile contre l'extension exagérée du commerce de détail. Il prouve en même temps qu'elles ne suppriment pas complètement les intermédiaires comme le prétendent les conservateurs préoccupés de mesquines considérations électorales ou désireux de trouver un prétexte pour ne rien faire de pratique. De nombreuses annexes donnent des statuts, des comptes de sociétés coopératives fonctionnant en Belgique et à l'étranger. Ce volume, par conséquent, fournira aux gens de bien désireux d'agir, les indications nécessaires pour éclairer leur bonne volonté et la rendre efficace.

XX.

Napoléon Ier à propos de la franc-maçonnerie, par AD. CAILLÉ, ancien chef de bureau au ministère de la guerre. Fontenay-le-Comte, 1886, in-8 de 186 p.

Un journaliste distingué, M. Guenebault, ayant publié dans le journal *la Vendée*, une série d'études historiques dans laquelle il signalait la part que les sociétés secrètes ont eue dans la Révolution, et les relations étroites qui ont existé entre la franc-maçonnerie et Napoléon Ier, un bonapartiste militant de la localité, M. Caillé, a essayé de protester dans le journal même. Le directeur lui en ayant fermé la porte après un certain nombre de colonnes, M. Caillé a dû publier à ses frais cette volumineuse brochure.

Il prétend établir que la franc-maçonnerie n'a eu aucune part à la Révolution française, et que, d'ailleurs, ses tendances « philosophiques » (sic) répondaient à un besoin de l'époque, que jamais Napoléon Ier n'a été lié avec les Jacobins, et que l'action des sociétés secrètes n'a été pour rien dans la prise de Malte et dans les transformations que la domination napoléonienne a opérées en Allemagne, en Italie, en Espagne.

L'auteur, qui a plus de zèle pour sa cause que de science, ne discute aucun des documents connus de toutes les personnes qui ont étudié la franc-maçonnerie. Sa grande autorité historique est une biographie de Napoléon Ier, par M. Rapetti ! Il paraît ignorer complètement l'ouvrage de Lanfrey, si intéressant, sur la première partie de la vie de Napoléon.

Quant aux proclamations de Bonaparte en Égypte, où il se déclarait bon musulman, à son odieuse conduite vis-à-vis du pape, M. Caillé a une réponse qu'il répète à plusieurs reprises : « Napoléon ne relevait que de lui-même et de son génie. » Aussi se livre-t-il à un panégyrique sans réserves de la politique napoléonienne sur tous ces points, et notamment en ce qui touche l'Église. La seule chose que blâme dans la Maçonnerie M. Caillé, c'est de servir actuellement la république.

Cet opuscule, absolument nul au point de vue de la controverse historique, a au moins l'utilité de faire connaître les courants d'idées qui existent actuellement dans le parti bonapartiste.

XX.

Questions du jour sur la Franc-Maçonnerie, par le P. E. MONNIOT, Rédemptoriste. Paris, Gervais, 1888, in-12 de 93 p. — Prix : 1 fr.

Excellente brochure de propagande, qui traite d'une façon simple, mais complète, toutes les questions soulevées par la Franc-Maçonnerie. L'auteur

a puisé aux meilleures sources, et la sagesse de ses idées, sa parfaite modération de forme donnent encore plus de poids à ses conclusions. Il recommande chaudement la « Ligue antimaçonnique, » et donne aux catholiques des conseils très pratiques, notamment celui de ne pas favoriser de leur clientèle les juifs et les francs-maçons. C. J.

Le Régiment, par GEORGES MAILLARD. Dessins de Raoul Boudier et Ferdinandus. Paris, A. Jeandé, 1887, in-8 de 182 p. — Prix 3 fr. 75.

A une époque où le service militaire n'est plus l'obligation du petit nombre mais le devoir sacré de tous, il est bon que des ouvrages de vulgarisation du genre de celui-ci soient aussi répandus que possible. Le Régiment « n'est pas ce qu'un vain peuple pense, » dirions-nous volontiers ; on y vit aussi bien et aussi « confortablement » qu'ailleurs ; encore que ce dernier adverbe paraisse audacieux ici, nous voyons chaque jour des milliers de jeunes soldats nous avouer que la « gamelle » est encore préférable à la mauvaise soupe aux pommes de terre qui composait deux fois par jour l'ordinaire de la ferme. M. Georges Maillard, en racontant par le menu cette vie militaire, qu'il paraît bien connaître, a donc fait œuvre de morale et de patriotisme. Le livre est écrit avec verve, entrain, avec esprit; nous dirons encore qu'il est écrit avec amour et avec cœur. A côté de la note gaie, humoristique, comique, on rencontre la note sérieuse, grave, mais d'un sérieux, d'une gravité à la fois entraînante et bienfaisante. Le « Régiment » est bien le titre qui convenait au livre de M. Maillard, car toutes les phases de la vie du soldat sont bien et exactement passées en revue dans ces deux cents pages, qui finissent trop vite au gré du lecteur. *Le Conscrit, — la Chambrée, — la Journée, — la Corvée, — la Soupe, — la Cantinière, — le Jour du prêt, — la Retraite, — En route, — l'Étape* sont les titres des principaux chapitres. Leur énumération suffit pour faire comprendre ce qu'est ce livre, modeste dans le fond, mais d'une véritable valeur littéraire et d'un fonds très sérieux et très frappant. Tels chapitres, comme *l'Ordonnance* et *la Sentinelle,* sont très remarquables au point de vue de la sentimentalité militaire qui y règne : ils sont certainement d'un véritable écrivain et d'un soldat de cœur. L'illustration du *Régiment,* confiée à MM. Raoul Boudier et Ferdinandus, ajoute un charme de plus à ce bon livre, exécuté dans des conditions typographiques qui en font d'ailleurs une œuvre de luxe. — C'est là décidément une publication à mettre entre toutes les mains, et particulièrement entre celles de la jeunesse française : elle y trouvera à la fois une saine lecture et une récréation intéressante. A. DE S.

Traité de littérature. *Les Lois du style,* par FERDINAND LOISE. 3e édit. Bruxelles, Vromant, 1888, in-12 de IV-388 p. — Prix : 3 fr.

L'anarchie est aujourd'hui presque complète dans la République — des lettres : plus de règles ! ni morale, ni syntaxe ! C'est donc faire œuvre courageuse, et utile, que d'écrire un gros livre sur *les Lois du style.* Mais M. Loise croit encore qu'il faut apprendre à manier le pinceau et les couleurs avant de faire un tableau, et que « c'est un métier d'écrire un livre, » pour parler comme le classique La Bruyère. Il étudie donc avec une conscience et une conviction d'autant plus méritoires, que beaucoup les jugeront pédantesques et poncives : la Construction des phrases au point de vue littéraire; — les Tropes; — les Figures de construction, d'imagination,

de raisonnement et de passion ; — les Qualités générales et les qualités particulières du style, qualités de sentiment, de passion, d'âme et de génie. Rien ne manque ; et si je me permettais quelques critiques, je reprocherais à M. Loise d'avoir été trop complet. Il ne faut pas effrayer les jeunes gens, assez mal disposés déjà pour d'aussi bons ouvrages, par une volumineuse abondance, et la multiplicité des subdivisions. Pourquoi aussi ne pas laisser de côté les exemples banals, dont les vieux traités de rhétorique ont abusé? Les citations « neuves » prises un peu partout, chez les classiques et les modernes, suffiraient amplement. Les considérations d'esthétique du début sur le beau et l'art risquent fort de paraître un peu abstraites à des élèves ; et tout l'ouvrage, à mon sens, aurait plus de chances d'obtenir le succès qu'il mérite, s'il était écrit d'une façon plus légère, plus vive, plus entraînante. il y a même des expressions vulgaires, ou peu usitées, qui étonnent chez un professeur de style (par exemple : « Un idiome de vidangeur; » — « le génie est le grand monétisateur de l'esprit; » — « Clodion » pour « Clodius, » etc..., etc...).

Malgré ces taches, et quelques erreurs de détail, que je n'ai pas le loisir de relever, cet ouvrage, bien fait, judicieusement éclectique, mais nettement spiritualiste, me paraît tout à fait recommandable : dans le genre, je n'en connais pas de meilleur. G. A.

Classiques populaires. *Victor Hugo*, par E. DUPUY, professeur de rhétorique au lycée Henri IV, lauréat de l'Académie française. Paris, Lecène et Oudin, 1887, in-8 de 239 p. et 4 portraits. — *Montesquieu*, par EDGAR ZÉVORT, ancien élève de l'École normale supérieure, recteur de l'Académie de Caen. Mêmes éditeurs, in-8 de 240 p. — Prix de chaque volume : 1 fr. 50.

Ces deux volumes, comme toute la collection à laquelle ils appartiennent, laquelle est exécutée sous la direction de M. Émile Faguet, ont pour caractère commun d'être illustrés d'un assez grand nombre de gravures généralement bien choisies, véritable complément du livre, et de présenter un choix très abondant de morceaux empruntés aux écrivains que l'on veut nous faire connaître. On peut dire aussi que l'un et l'autre sont bien faits, mais appellent cependant certaines réserves. Je m'explique.

Le *Victor Hugo* de M. Dupuy est certainement l'œuvre d'un habile écrivain, mais d'un critique médiocre. L'habile écrivain se révèle par la bonne disposition du livre et par la simplicité, l'élégance, la lucidité de son exposition. Malheureusement, le critique disparaît constamment derrière le thuriféraire, et de telles fumées s'élèvent de son encensoir qu'il ne lui est plus possible de faire le départ exact des beautés et des extravagances de l'œuvre de Victor Hugo, pourtant aussi éclatantes, ou pour mieux dire, aussi extraordinaires les unes que les autres. Ce manque de discernement, cette partialité véritablement choquante, enlèvent toute valeur critique à l'œuvre de M. Dupuy, pleine d'ailleurs de qualités secondaires qui la font lire avec autant d'agrément que d'intérêt.

Ainsi, l'auteur raconte-t-il la vie de Victor Hugo? A ses yeux, c'est une ascension constante vers la grandeur et vers la lumière. Il n'a pas conscience de la quantité de ridicule qui s'étale dans cette existence qui, quoi qu'en puisse dire M. Dupuy, a tenu si peu de place dans l'histoire politique de notre temps. Quant à l'œuvre poétique, M. Dupuy l'a divisée en quatre parties : *Ode, Drame, Satire, Épopée,* et la résume avec exactitude. Mais il faut que l'admiration rende bien aveugle pour qu'un homme d'esprit ose, après Hugo lui-même, voir dans *Torquemada* la « conception la plus grande » du poète.

Quand on se rappelle l'extravagance de la donnée de ce drame, absolument contraire, non seulement au catéchisme, mais encore au simple bon sens, et aussi la maladresse véritablement sénile de l'exécution, on a tellement envie de rire de cette appréciation du critique, qu'on se trouve véritablement désarmé.

Malgré toutes ces critiques, je persiste à dire que ce livre est l'œuvre d'un homme de beaucoup de talent, capable de très bien faire, mais que son héros a cette fois bien mal servi.

— Je ne le cacherai pas, le *Montesquieu* de M. Zévort m'a satisfait bien davantage. La vie et les œuvres de l'écrivain y sont très exactement résumées ; le chapitre sur *l'Esprit des lois* principalement mérite d'être noté, car il expose très clairement les différents sujets traités par l'auteur, et nous aide à nous débrouiller dans son œuvre, restée un peu énigmatique, même pour ceux qui l'ont le plus étudiée. Dans la conclusion, le rôle de Montesquieu est très bien précisé, et l'on entrevoit nettement quelle a dû être sa part dans le mouvement de réforme du siècle dernier. Sans doute, au point de vue historique, on aurait pu désirer quelques redressements d'erreurs et d'injustices que Montesquieu a laissées se glisser dans ses œuvres ; au point de vue chrétien, quelques protestations contre des théories risquées ou même hétérodoxes n'auraient pas été de trop. Mais il est évident qu'on ne pouvait guère espérer voir entrer dans cette voie une collection qui paraît vouloir rester sur le terrain pédagogique et littéraire, sous la sauvegarde d'une honnête et prudente neutralité. Le *Montesquieu* de M. Zévort pourra rendre des services aux écoliers, mais il sera souvent nécessaire, pour le corriger et le compléter, de faire intervenir les commentaires d'un maître chrétien.

P. Talon.

De Cherbourg à Brest, sur terre et sur mer, par le docteur Bernard (de Cannes). Paris, Delagrave, 1887, in-8 de 228 p., orné de nombr. grav. — Prix : 1 fr. 50.

De Lorient à Toulon, sur mer et sur terre, par le même. Paris, Ch. Delagrave, 1887, in-8 de 285 p., orné de nombr. grav. — Prix : 1 fr. 50.

Les deux volumes du docteur Bernard ne sont pas, ainsi qu'on pourrait le croire, des études techniques sur les ports de guerre de la France, mais bien une série de promenades pittoresques le long de notre littoral avec pointes chez nos voisins d'Outre-Manche et d'au-delà des Pyrénées ; ce sont les impressions personnelles de l'auteur, ancien médecin de la marine militaire, appelé à servir successivement sur un cuirassé en escadre, sur un transport et dans les hôpitaux maritimes. Ses séjours dans les ports lui ont permis de faire des excursions dans les environs, à pied, en voiture ou en chemin de fer. Dans ce large cadre, le docteur Bernard a jeté pêle-mêle, avec un désordre qui n'est pas sans art, des tableaux d'une couleur intense et des anecdotes très amusantes. Signalons plus particulièrement une peinture très exacte et très humoristique de la vie à bord d'un cuirassé d'escadre en mer et en rade, une description bien vécue d'une tempête dans le golfe de Gascogne, des détails fort drôles sur la célébration à Toulon de la fête de sainte Barbe, patronne des canonniers. On aimera moins les scènes d'amphithéâtre et de l'ancien bagne, qui ont par trop de couleur locale et tombent dans le réalisme.

Dans le premier volume, le docteur Bernard, embarqué sur la division cuirassée de la Manche, longe la côte anglaise du cap Lizard à Douvres, visite Dunkerque, Boulogne, Dieppe, le Havre, Cherbourg, Brest, où il est

débarqué, ce qui lui permet de parcourir la Bretagne et d'en décrire les monuments et les mœurs. Dans le second volume, envoyé à Lorient, il s'y rend à petites journées en passant par Châteaulin et Quimper. Il s'embarque ensuite sur un transport qui fait le cabotage de la côte et visite ainsi Nantes et ses environs, Rochefort, Malaga, Carthagène, et rentre à Toulon. Avec une canonnière, il mouille devant Cette et Marseille. Ces petits voyages sont contés d'un style nerveux et imagé, et avec une bonne humeur charmante. Les anecdotes sont toujours morales, l'auteur n'oubliant pas qu'il écrit pour des jeunes gens. L'esprit est bon ; à peine le docteur se permet-il de sourire discrètement des superstitions bretonnes et des fanfreluches de mauvais goût qui ornent les églises espagnoles ; mais il proclame hautement que la foi sincère est toujours respectable, et c'est avec émotion qu'il entend la messe et la prière à bord. Son récit du lamentable désastre de Quiberon est très convenable, et il se montre franchement sympathique aux malheureuses victimes de la mauvaise foi de Tallien. Ces deux volumes, ornés de bonnes gravures, peuvent donc être mis entre toutes les mains. COMTE DE BIZEMONT.

L'Alsace-Lorraine en Australie. *Histoire d'une famille d'émigrants sur le continent austral,* par ARMAND DUBARRY. Paris, Perrin, 1887, in-12 de 367 p., orné de gravures. — Prix : 3 fr. 50.

Roman populaire à la manière de Jules Verne. Quelques Alsaciens-Lorrains, refusant d'opter après l'annexion, s'embarquent avec femmes et enfants, pour aller fonder en Australie une colonie agricole, qui deviendra pour eux une seconde patrie. Après un naufrage, près de l'île déserte d'Amsterdam, ils sont recueillis par un navire, qui les dépose au cap York, situé à l'extrémité nord de l'Australie. De là, ils entreprennent la traversée de la grande île du nord au sud ; obligés de se défendre constamment contre les attaques des indigènes, ils réussissent, au prix de fatigues et de dangers inouis, à gagner la colonie de Victoria. Tout d'abord ils vont travailler aux mines d'or de Ballarat, et, dès qu'ils y ont gagné une somme suffisante, ils achètent une ferme pour s'y installer définitivement, ou plutôt jusqu'au jour prochain, espèrent-ils, où le sol natal sera redevenu français. Ce récit est simplement conté ; l'intrigue, suffisamment vraisemblable, sert de cadre à des descriptions instructives et à de curieux détails sur les animaux australiens ; la moralité est parfaite et le sentiment religieux n'en est pas exclu. Aussi cet excellent ouvrage a-t-il mérité d'être couronné par la Société d'encouragement au bien; il convient parfaitement à la jeunesse et aux bibliothèques populaires. Cte DE BIZEMONT.

Nouveau choix de compositions françaises. *Sujets et modèles.* 1re série. Paris, Baltenweck, 1888, in-12 de 305 p. — Prix : 3 fr.

Encore un livre qui vient de l'exil, et qui nous apporte de nouveau le témoignage du zèle et du succès avec lesquels nos religieux proscrits s'appliquent à développer à l'étranger l'usage et la connaissance de la langue française et par conséquent à développer l'influence et augmenter le prestige de la France. Professeur de belles-lettres à l'Université de Beyrouth, si je ne me trompe, le Père X*** a composé ce recueil des meilleures copies de ses élèves, nous donnant ainsi, sans y penser sans doute, une preuve de l'excellence et de l'efficacité de ses leçons. Le choix est très varié : tous les sujets comme toutes les formes littéraires s'y trouvent : histoire, religion, lit-

térature, voyages, récits descriptifs, fables, lettres, narrations, analyses littéraires, dialogues, discours, etc.; il y en a, comme on le voit, pour tous les goûts et par conséquent pour tous les besoins de l'enseignement littéraire, non pas seulement à l'étranger, mais dans notre pays. Œuvres d'écoliers, ces pages ne sauraient avoir la valeur d'un recueil de morceaux empruntés aux grands écrivains : mais c'est plus jeune, plus frais, plus naïf, plus voisin de l'écolier, si je puis ainsi parler, et par conséquent plus propre à exciter son émulation par la vue d'une perfection plus accessible et moins lointaine. L'auteur nous annonce une seconde série dont les sujets seront empruntés de préférence aux époques les plus célèbres des nations modernes, tandis que la première emprunte ses matières à tous les peuples et à tous les siècles : en attendant ce nouveau volume, rendons hommage au lettré délicat et au bon Français qui sait apprendre aux étrangers à parler notre langue avec tant d'élégance, tant de grâce et tant de charme. P. TALON.

Une première par jour, *causeries sur le théâtre,* par ALBERT SOUBIES. Paris, Dupret, 1888, in-16 de VI-446 p. — Prix : 5 fr.

Ce ne sont pas, ainsi que dans *les Mille et une Nuits au théâtre,* les analyses des pièces nouvelles, dont M. Albert Soubies a composé son volume. Il nous donne, comme éphémérides, des détails sur les premières représentations d'œuvres dramatiques, non seulement contemporaines, mais appartenant au XVII[e] et au XVIII[e] siècle. Ce volume, fait avec soin, animé d'anecdotes, plein de recherches curieuses, offre une lecture agréable. Il est terminé par une table onomastique très consciencieusement faite et qui peut rendre toutes les recherches faciles. V.

Le Procès de Galilée et la Théologie, par J.-B. JAUGEY, prêtre, docteur en théologie. Paris, Delhomme et Briguet, 1888, in-12 de 128 p. — Prix : 1 fr. 50.

La dissertation de M. l'abbé Jaugey sur le procès de Galilée avait été remarquée lorsqu'elle parut en plusieurs numéros de la *Science catholique.* Aussi cet opuscule sera-t-il bien accueilli, car, si pour l'historique des faits il entre en peu de détails, se contentant de bien préciser les circonstances importantes, il traite à fond le point de vue théologique et philosophique de la question. Il y a eu une erreur commise, cela est incontestable : mais l'Église n'étant pas infaillible en matière scientifique, cette erreur ne prouve rien contre le dogme catholique de l'infaillibilité. Si l'Église n'est pas infaillible, elle a le droit néanmoins de proscrire ce qui lui paraît une erreur scientifique ; car, entre le péril de mettre un obstacle provisoire à l'avancement d'une science qui n'est pas absolument nécessaire pour la fin dernière de l'homme et d'exposer la pureté de la foi sans laquelle le salut est impossible, aucune hésitation n'est permise. M. l'abbé Jaugey présente les plus judicieuses observations sur la prétendue indépendance de la science, sur le prétendu droit que tout homme a, dit-on, de n'être pas enchaîné dans la recherche de la vérité, etc. Le docte auteur prouve ensuite que la soumission imposée par les décisions doctrinales, mais non infaillibles de l'Église, est parfaitement conforme à la raison ; ces décisions provisoires, car elles ont été par tout le monde reconnues pour telles, n'ont pas, en fait, entravé les progrès de la science : et quant à la persécution particulière contre Galilée, il est démontré que Galilée n'a pas été forcé par la violence à l'abjuration d'une vérité dont il aurait eu la certitude. Toute cette discussion est claire,

nette. M. l'abbé Jaugey dit excellemment : « Nous avons dit la vérité tout entière, nous n'avons rien dissimulé de ce qui, dans les faits et dans les doctrines, pouvait être allégué contre l'Église catholique, et tout lecteur de bonne foi avouera, nous l'espérons, que dans cette malheureuse affaire, malgré une erreur très regrettable, il n'y a rien qui porte atteinte soit à la doctrine catholique, soit à l'honneur du Saint-Siège, et cela nous suffit. »

H. DE L'E.

Notre Saint-Père le pape Léon XIII, par CHARLES BUET. 3e édit. Tours, Mame, 1888, in-12 de 215 p. — Prix : 0 fr. 90.

Excellent livre, plein de faits racontés avec clarté et chaleur. Il est fâcheux que le récit s'arrête en 1879, date de la première édition : il eût été facile de le compléter en l'amenant jusqu'à ces dernières années; car, avec la vie fort intéressante du cardinal Pecci, nous n'avons ici que l'histoire d'une année du pontificat de Léon XIII. H. DE L'E.

Cronistoria della vita e del Pontificato di Leone XIII, per PIER-BIAGIO CASOLI. Modena, 1888, in-12 de VIII-443 p. — Prix : 2 fr. 50.

L'auteur commence par raconter la vie du cardinal Pecci; mais il s'occupe surtout du pape Léon XIII. Le récit est très intéressant : il instruit et édifie, car c'est un catholique qui tient la plume ; les rapports du Souverain Pontife avec les diverses puissances sont exposés; les encycliques sont analysées : il y a vraiment profit à lire cet ouvrage. H. DE L'E.

Rome et le Jubilé de Léon XIII, *notes d'un pèlerin*, par J. CORNÉLY. Paris, Palmé, 1888, in-12 de 249 p. — Prix : 2 fr.

Ce petit livre se compose de deux parties : 1° une longue et éloquente introduction, qui a pour titre : *le Pape;* 2° *Notes d'un pèlerin*. Dans l'introduction, l'auteur démontre que la Papauté est non seulement la plus grande force morale et même matérielle qui ait jamais influé sur l'humanité, mais encore qu'elle est la seule immuable, et que par conséquent la France a le plus grand intérêt, au point de vue national tout aussi bien qu'au point de vue religieux, à rester l'alliée du Pape en restant la fille aînée de l'Église.

Les *Notes d'un pèlerin* nous donnent au jour le jour les impressions d'un témoin de ces incomparables manifestations dont Rome a été naguère le théâtre. Il y a là non seulement de l'esprit, de l'éclat, de l'éloquence, mais encore une véritable émotion, et les deux grands spectacles de la messe jubilaire du 1er janvier et de la canonisation des dix nouveaux saints sont décrits avec la foi et avec le cœur : ce sont de nobles et belles pages qui font honneur à M. Cornely. Dans le reste, promenades, excursions, visites, il y a bien de l'entrain et de l'esprit : peut-être même n'y a-t-il que cela. Dans la hâte de l'improvisation, M. Cornély a laissé se glisser cette assertion un peu singulière « que le Christ est venu attrister la terre. » Je trouve que cela sonne faux et ne devrait pas se trouver sous une plume chrétienne. Ces légères réserves ne m'empêchent pas d'ailleurs d'affirmer que le livre est charmant et que les impressions du Jubilé de Léon XIII y sont notées d'une façon à la fois éloquente, émue et fidèle. P. TALON.

France! Petite Histoire de la patrie, par A. Nonus, inspecteur de l'enseignement primaire. Paris, H. Lecène et H. Oudin, 1887, in-8 de 157 p. et 23 grav. (*Bibliothèque patriotique.*) — Prix : 1 fr. 10.

Voilà un titre bien sonore pour une œuvre pâle et sans relief; point mauvaise pourtant, mais d'un style inégal, surchargé de mots à effet et de récits terre à terre. Aucun souffle n'anime ces anecdotes qui, pour la plupart, se trouvent dans tous les manuels d'histoire, et perdent de leur éclat sous la plume inhabile de l'auteur. Pourquoi cette préférence pour les définitions de la patrie données par Cormenin et E. Souvestre? Pourquoi parler de Voltaire, à propos de l'amour de la patrie (p. 11)? Vercingétorix, Eustache de Saint-Pierre, Jeanne d'Arc, qui naquit en 1412 et non en 1409, comme le croit l'auteur (p. 39), Jacques Cœur, Jeanne Hachette, Bayard, né entre 1473 et 1475 et non en 1476, le chancelier de l'Hospital, Sully, Mathieu Molé, Colbert, Vauban, le comte Plélo, Chevert, d'Assas, Montcalm, Turgot, tels sont les principaux types de patriotisme offerts à notre admiration, pour la période antérieure à la Révolution. Viennent ensuite les grands noms de l'histoire de la Révolution, du premier et du second Empire, et le récit de quelques épisodes de la désastreuse guerre de 1870. Mais pourquoi ne consacrer que deux petites pages, bien anodines d'ailleurs, à la Restauration et au règne de Louis-Philippe? Est-ce que cette période ne compte plus dans notre histoire? A. V.

La Vérité sur l'ancien régime et la Révolution, par M. Auguste Carion. Paris, Gaume, s. d., in-18 de iv-232 p. — Prix : 0 fr. 40.

L'auteur a partagé son travail en trois parties : 1° *l'Ancien Régime et le Moyen Age;* 2° *les Ruines amoncelées par la Révolution;* 3° *le Régime révolutionnaire* Il s'inspire le plus souvent des ouvrages de M. Taine; il lui emprunte ses jugements si tranchés, il y ajoute encore. Il va de soi que, quand M. Taine s'est trompé, M. Carion se trompe avec lui. Ce ton continu de violences, ce choix systématique de couleurs sinistres et d'anecdotes sanglantes ôte à cette étude historique une partie des qualités qu'on désirerait d'un livre d'histoire. Mais il ne faut le prendre que comme un ouvrage de propagande et de polémique ; à ce point de vue, on y trouvera des divisions bien faites et des traits à conserver et à citer. Cette brochure est la quatrième de la *Bibliothèque encyclopédique pour tous,* fondée et dirigée par M. l'abbé Fusey. Le but de cette œuvre est de christianiser le peuple en l'instruisant; beaucoup d'évêques de France en ont loué le dessein. V. P.

France, par le R. P. Du Lac, de la Compagnie de Jésus, recteur de Saint-Mary's College à Canterbury. Paris, Plon et Nourrit, s. d. (1888), in-12 de 286 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le R. P. du Lac explique dans les lignes suivantes l'origine de ce livre : « Une épidémie de fièvre scarlatine s'était abattue sur le Collège. Nous avions dû licencier les plus jeunes. L'approche de l'examen nous avait décidés à garder les grands. J'ai envoyé aux absents des nouvelles de leurs camarades. Tout le monde parti, l'occasion s'offrait de vous faire encore quelque bien. Il m'a paru trop dur de la laisser passer et j'ai fini par écrire à tous. » Les cinq lettres réunies sous ce titre collectif : *France,* sont donc l'épanchement d'une grande âme qui veut continuer l'apostolat que les circonstances ont interrompu et donner à ses enfants des conseils, des encouragements, des enseignements. La partie narrative est ici la plus développée. Ne pouvant

plus offrir aux élèves ces récits, ces anecdotes, qui les charmaient dans des conversations familières qu'il savait rendre si fructueuses, le Maître les leur envoie. Il y a donc beaucoup de variété et beaucoup d'imprévu dans ces pages, qui ont été dévorées par ceux auxquels elles étaient destinées, et trouveront certainement un accueil empressé auprès du grand public : le nom si vénéré et si sympathique qui les a signées, la haute notoriété dont il jouit en sont le sûr garant. Emm. d'A.

Notes pour servir à l'histoire de la guerre de 1870, par Alfred Darimon, ancien député de la Seine. Troisième édition. Paris, P. Ollendorff, 1888, in-18 de 300 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Alfred Darimon, qui vota en 1868 contre la loi qui eût pu nous donner le moyen de nous défendre victorieusement contre la Prusse, fait aujourd'hui son meâ culpâ d'une erreur qui coûta si gros à la France. Les *Notes pour servir à l'histoire de la guerre de 1870* sont utiles à consulter, non pas au point de vue des événements militaires, mais pour tout ce qui concerne la préparation diplomatique de la guerre, cette partie dont la faiblesse l'a toujours choqué, déclare l'auteur. M. Alfred Darimon était, à l'époque de l'année fatale, en position de connaître bien des détails ignorés du grand public, et ses relations, ouvertes ou cachées, avec les membres du gouvernement, l'ont mis à même d'écrire sinon des révélations, tout au moins un livre original. Les chapitres sur « les projets d'alliances, » les « indiscrétions des journaux, » sur la mission du prince Napoléon et quelques autres contiennent des faits qui jetteront un jour nouveau sur les fautes commises et qu'il sera toujours bon de méditer pour ne les commettre plus. La connaissance du mal n'est jamais trop complète quand il s'agit de le guérir.

A. de S.

Les Adversaires naturels de l'Allemagne. *Russie et France,* par Un diplomate russe. 2e édit. Paris, Ghio, 1887, in-18 de 260 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voilà un livre qui vient à son heure. En un temps où les faiseurs d'alliances se donnent libre carrière, à une époque où les politiques-amateurs groupent sur la carte d'Europe les divers peuples qui s'agitent, fiévreux, sur son territoire, nous avons parcouru avec plaisir cet ouvrage d'un « diplomate russe, » cherchant à nous éclairer sur les chances que nous avons de voir se réaliser l'alliance franco-moscovite. L'auteur de ce travail, très sympathique à la France, nous montre dans une série de chapitres, — à vrai dire un peu décousue, — l'inimitié séculaire de la France et de l'Allemagne d'une part, de l'Allemagne et de la Russie de l'autre. Il conclut de ce premier tableau que l'Allemagne étant l' « adversaire » de la France et de la Russie, la France et la Russie sont nécessairement, fatalement, bon gré mal gré, « alliés. » Ce raisonnement, inattaquable en mathématiques, n'est peut-être pas aussi solide en politique, et nous craignons sous ce rapport que le « diplomate russe » ne se fasse quelque illusion. La thèse soutenue, d'ailleurs, dans l'ouvrage que nous analysons, est audacieuse. Après avoir rappelé que certains diplomates avaient la pensée, il y a quelques années, de neutraliser l'Alsace-Lorraine, en créant sur le Rhin un État indépendant destiné à servir de « tampon » entre l'Allemagne et la France, après avoir brièvement exposé l'inanité d'un tel projet, l'auteur de *Russie et France* expose sur le même sujet une théorie hardie. Il n'y a pas besoin, dit-il, d'un tampon artificiel pour séparer l'Allemagne de la France, parce que l'Allemagne elle-même n'a de raison d'être que de servir de tampon naturel pour séparer la France

de la Russie. C'est le seul rôle qui lui convienne. « Elle doit donc être réduite à des proportions telles qu'elle ne puisse inquiéter ni l'un ni l'autre des États. » Il est certain que la prépondérance militaire de l'Allemagne est une insulte permanente à la civilisation moderne et qu'il est permis d'espérer, qu'on doit souhaiter tout au moins, la voir céder la place à une hégémonie plus policée. Tout le livre du « diplomate russe » est écrit dans l'esprit que nous venons de dire. — Éminemment sympathique pour nous, l'auteur n'a point aperçu que l'instabilité de la situation politique en France crée aux idées qu'il prône l'obstacle le plus réel, le plus sérieux. Le point de vue duquel il envisage la question ne lui a donc peut-être pas permis de l'embrasser sous son véritable jour. Puissions-nous voir tous ses souhaits se réaliser, ses prophéties s'accomplir; la Russie ne peut oublier la grande parole d'Alexandre Ier : « Il faut pour le repos et le bien de l'Europe que la France soit grande et forte. » A. DE S.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Lazare-Hippolyte CARNOT, sénateur, né le 6 avril 1801, à Saint-Omer, est mort à Paris, le 16 mars. M. L.-H. Carnot est le fils du conventionnel Carnot et le père de M. Sadi Carnot, président de la République. De ses nombreuses polémiques politiques nous ne pouvons rappeler ici que ses luttes violentes contre M. de Falloux et ses projets d'enseignement. M. Carnot a été un adepte fervent et militant du Saint-Simonisme, qu'il a défendu dans les journaux de la secte, et dans un ouvrage, *Exposé de la doctrine saint-simonienne*. Il a fondé la *Revue encyclopédique* et publié, outre les *Chants helléniens* de Wilhelm Muller et une traduction d'une nouvelle de van der Welve, *Gunima*, divers ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Notice historique sur Barère, député à l'Assemblée constituante, à la Convention nationale, et à la Chambre des représentants* (1842, in-8); — *De l'esclavage colonial* (1845, in-8); — *Les Radicaux et la Charte* (1847, in-8); —*Le Ministère de l'instruction publique et des cultes, depuis le 24 février jusqu'au 5 juillet 1848* (1849, in-8); — *Mémoires sur Carnot*, par son fils (1861-1864, 2 vol. in-8); — *La Révolution française*, résumé historique (1867, 2 vol. in-32); — *Trois Discours sur l'instruction publique* (1869, in-12); — *Lazare Hoche, général républicain* (1874, in-18); — *Henri Grégoire, évêque républicain* (1882, in-12). M. Carnot laisse inachevé un ouvrage sur *l'Allemagne pendant la guerre de l'Indépendance, en 1819*, auquel il travaillait depuis plusieurs années.

— M. Ange-Henri BLAZE, dit BLAZE DE BURY, du nom de sa mère, d'origine anglaise, qu'il avait ajouté à son nom patronymique, né à Avignon en mai 1813, est mort le 15 mars. à Paris. M. Blaze de Bury était honorablement connu dans le monde littéraire, où l'on appréciait ses traductions des grands poètes et dramaturges allemands, et ses ouvrages sur les musiciens célèbres. En 1836, il était déjà attaché à la rédaction de la *Revue des Deux-Mondes*, à laquelle il a donné un nombre considérable d'articles et de chroniques, sous les pseudonymes de Hans Werner et de F. de Lagenevais. Il a publié une bonne traduction du *Faust* de Gœthe (9e édition, 1861); mentionnons aussi les ouvrages suivants : *Rosemond*, légende en vers (1841, in-12); — *Poésies complètes* (1842, in-12); — *Écrivains et Poètes de l'Allemagne* (1846, 2 vol. in-12); — *Le Comte de Chambord. Un mois à Venise* (1850, in-12); — *Souvenirs et Récits des campagnes d'Autriche* (1854, in-12); — *Épisode de l'histoire du Hanovre. Les Kœnigsmark* (1855, in-12); — *Musiciens contemporains* (1856, in-12);

— *Hommes du jour* (1859, in-12); — *Intermèdes et Poèmes* (1859, in-12); — *Le Décaméron*, comédie en un acte, en vers (1861, in-12); — *Les Salons de Vienne et de Berlin* (1861, in-12); — *Le Chevalier de Chasot. Mémoires du temps de Frédéric le Grand* (1862, in-12); — *Meyerbeer et son temps* (1865, in-12); — *Les Écrivains modernes de l'Allemagne* (1868, in-12); — *La Légende de Versailles* (1870, in-12); — *Les Maîtresses de Gœthe* (1872, in-12); — *Les Femmes et la Société au temps d'Auguste* (1875, in-8 et in-12); — *Tableaux romantiques de littérature et d'art* (1878, in-12); — *Musiciens du passé, du présent et de l'avenir. Gluck. Mozart. Rossini. Wéber. Hérold. Halévy. Verdi. Gounod. Georges Bizet. Berlioz. Richard Wagner* (1880, in-12); — *Les Bonhommes de cire* (2e édition, 1882, in-12); — *Mes Études et mes Souvenirs. Alexandre Dumas, sa vie, son temps, son œuvre* (1885, in-12); — *Dames de la Renaissance* (1887, in-12).

—M. Julien-Gilles Travers, chevalier de la Légion d'honneur, officier de l'instruction publique, professeur honoraire à la Faculté des lettres, secrétaire honoraire de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen, ancien président de la Société des Antiquaires de Normandie, est mort à Caen le 9 avril dernier, muni des sacrements de l'Église. M. Travers était né à Valognes le 31 janvier 1802. De 1820, époque à laquelle il débutait comme régent au collège de Saint-Hilaire du Harcouet, jusqu'à 1862, où il cessa ses fonctions de professeur de littérature latine à la Faculté de Caen, il avait passé toute sa vie dans l'Université de Caen; ou, pour dire comme nos contemporains. dans l'Université, et dans l'Académie de Caen. Il quitta la chaire de la Faculté pour la bibliothèque de la ville, où il demeura vingt ans; véritable type du bibliothécaire de l'ancien régime, aimant à causer gaiement des livres qu'il connaissait si bien. En 1882, on lui ravit ce dernier poste; et il ne lui resta plus que le titre et les fonctions de secrétaire de l'Académie. L'âge venant, il passa sa charge à un autre professeur de l'Université de Caen, comme lui Normand, comme lui universitaire, comme lui poète. L'œuvre de M. Travers est considérable : nous citons quelques-uns de ses ouvrages, la place nous manquant pour tous. Dans tous se retrouve le triple caractère que je viens de signaler. Sa fin chrétienne a été le digne couronnement d'une carrière bien remplie, par le travail, la droiture et l'honneur.

Guilbert, ou le héros de quatorze ans (1823-1824, in-8); — *Réponse aux deux Premières Lettres aux Normands, de M. le vicomte de Tocqueville* (2e édit., 1833, in-8); — *Les Vaux-de-Vire*, édités et inédits, d'*Olivier Basselin et de Jean le Houx*, poètes virois, avec discours préliminaires, choix de notes et variantes des précédents éditeurs, notes nouvelles et glossaire (1833, in-18); — *Le Mont Saint-Michel* (1834, in-8); — *Le Château de Falaise* (1836, in-8); — *De l'avenir de la littérature française* (1837, in-8); — *Dionysii Catonis disticha de moribus ad filium, in gallicos versus translata, quibus accedit ad explanandas quæstiones de auctore et ejus doctrina morali dissertatio* (1837, in-8); — *Bulletin de l'Instruction publique et des Sociétés savantes de l'Académie de Caen* (1840-1843, 6 vol. in-8); — *Du projet de loi sur l'instruction secondaire* (1841, in-8); — *Pétition de Buonaparte et de sa sœur Marie-Anne-Elisa* (*Mme Bacciochi*), notice et fac-simile (1842, in-8); — *Biographie de Charles-Gabriel Porée*, suivie d'un Appendice renfermant des pièces inédites (1844, in-8); — *Chant des Normands avant la bataille d'Hastings, 1066* (1851, in-8); — *Première Olympique de Pindare* (1855, in-8); — *Une question de propriété, à l'occasion des Archives publiques et des amateurs d'autographes* (1855, in-8); — *Note sur quelques manuscrits* (1855, in-8); — *Addition à la vie et aux œuvres de Nicolas Vauquelin des Yveteaux* (1856, in-8); — *Glossaire du patois normand* (1856, in-8); — *Le Bréviaire de P.-D. Huet* (1858, in-8); — *Gerbes glanées. Première Gerbe* (1859, gr. in-18); — *Prise de Luna par les Normands* (1859, in-8); — *Biographie de Richard Le Noir* (1863, in-8); — *Réponse à M. Paul Meyer*

(1866, in-8); — *Olivier Basselin et les compagnons du Vau-de-Vire* (1867, in-8); — *Dixième Gerbe* (1868, 10 vol. gr. in-18); — *Les Foresteries de Jean Vauquelin, sieur de la Fresnaie* (1869, in-8); — *Les Diverses Poésies de Jean Vauquelin de la Fresnaie* (1869-1870, 2 vol. in-8); — *Réponse au « Cri » de Victor Hugo* (1871, in-8); — *Manuel d'éducation pour les filles, par Mme de Maintenon* (1872, petit in-8); — *Œuvres diverses en prose et en vers de Jean Vauquelin de la Fresnaie*, précédées d'un Essai sur l'auteur et suivies d'un glossaire (1872, in-8); — *Journal d'un ministre, ouvrage posthume du comte de Guernon-Ranville* (1874, in-8); — *Arcisse de Caumont*, extrait de ses lettres à M. Fréderic Galeron (1874, in-8); — *Œuvres choisies de Moisand de Brieux, sa vie, etc.*, (1875, in-8); — *Une révélation littéraire. Les Origines de la Curée de Barbier* (1882); — *Les Sept Cordes de la lyre, par G. Sand.* Analyse, extraits et scène additionnelle (1883, in-8).

— M. Célestin Moreau, né dans la commune d'Abilly (Indre-et-Loire), en 1805, est mort à la fin de février. M. Moreau a publié les travaux suivants : *Bibliographie des mazarinades* (1850-1851, 3 vol. in-8); — *Choix de mazarinades* (1853, 2 vol. in-8); — *Les Prêtres français émigrés aux États-Unis* (1856, in-18); — *Histoire anecdotique de la jeunesse de Mazarin*, traduite de l'italien, avec des notes historiques et biographiques (1863, in-12); — *Histoire de l'Acadie françoise (Amérique septentrionale), de 1598 à 1755* (1873, in-8). M. C. Moreau a encore édité : *Mémoires de Madame Catherine de la Guette* (1856, in-16); — *Les Courriers de la Fronde, en vers burlesques*, par Saint-Julien (1857, in-16); — *Mémoires de Henri de Campion* (1857, in-16); — *Mémoires de Jacques de Saulx, comte de Tavannes, suivis de l'Histoire de la guerre de Guyenne, par Balthazar* (1859, in-16). A ces publications qui font partie de la *Bibliothèque elzévirienne*, il faut ajouter les *Mémoires du marquis de Chouppes, suivis des Mémoires du duc de Navailles et de la Valette*, revus, annotés et accompagnés de pièces justificatives inédites (1861, in-8).

— L'Université de Pétersbourg a perdu M. Modeste Bogdanov, zoologiste éminent, décédé le 16 mars, après une longue maladie, dans sa 47e année. Il est auteur de plusieurs ouvrages fort estimés dont voici les principaux : *Étude sur la vie et la demeure de l'oiseau appelé tétérev-kossatch* (1867); — *Les Oiseaux et les Animaux de la zone de terre noire dans le bassin du Volga* (1871); — *Esquisses de l'oasis du Khiva et des sables du Kizil-Koume* (1874); — *Des oiseaux du Caucase* (1875); — *Les Sorokopoutes* (pies-grièches) *russes*; — *Ornithologie russe* (1885), ouvrage classique. De plus, il avait publié dans les *Mémoires de la Société des naturalistes* de nombreux travaux résultats de ses expéditions dans le nord de la Russie et dans le bassin d'Aral, et un volume d'esquisses zoologiques écrites d'une façon populaire.

— On annonce encore la mort : de M. Gabriel Azaïs, né à Béziers en 1805, poète et auteur de plusieurs ouvrages sur les idiomes du Languedoc; — de M. Blancsubé, né à Gay en 1834, fondateur du journal *le Réveil colonial;* — de M. le docteur Bourgade de la Dardye, comte de Bourgade, professeur à l'École de médecine, qui laisse de remarquables travaux scientifiques, mort à Clermont-Ferrand, à l'âge de 68 ans; — de Mme Émilie Carpentier, née à Paris en 1837, membre de la Société des gens de lettres et auteur d'un grand nombre d'ouvrages littéraires, morte à l'âge de 51 ans; — de M. Jean Conte, compositeur de musique, qui laisse des ouvrages sur le violon, forts estimés, mort à Paris; — de M. Jacques Garnier, bibliothécaire honoraire de la ville d'Amiens, né dans cette ville en 1808, auteur de plusieurs travaux d'histoire locale et de deux catalogues : *Catalogue descriptif et raisonné des manuscrits de la bibliothèque communale de la ville d'Amiens* (1844, in-8); — *Catalogue méthodique de la bibliothèque communale de la ville d'Amiens* (1853-1864, 7 vol. in-8), mort à Amiens; — de M. Albert Guillemot,

rédacteur en chef du *Courrier du Centre*, mort à Limoges; — de M. l'abbé Janvier, doyen du chapitre, directeur de l'œuvre de la Sainte-Face, auteur de plusieurs ouvrages hagiologiques et ascétiques, mort à Tours à l'âge de 71 ans; — de M. le docteur Joseph-Gaspard-Robert de Latour, ancien président de la Société de médecine de Paris, auteur de plusieurs ouvrages de médecine; — de M. Ernest Loüet, fondateur du journal *le Postillon de Seine-et-Oise*, mort à Versailles; — de M. Pingeot, avocat, rédacteur du journal *la Loi*, mort à l'âge de 37 ans; — de M. André Privat, théologien et philosophe, mort à Vayssettes (Aveyron); — de Mme Rouvier, née Noémie Cadiot, connue aussi sous le pseudonyme de Claude Vignon et de H. Morel, née à Paris en 1832, artiste et auteur de quelques romans remarqués; — de M. Saint-Cricq, plus connu sous le pseudonyme de Paul Marcoy, dont il a signé des relations de voyages publiées dans le *Tour du Monde* et réunies en volumes.

— A l'étranger, on signale la mort : de M. Matthew Arnold, littérateur anglais, né au village de Laleham (Middlesex), en 1822, auquel on doit plusieurs ouvrages fort estimés, notamment : *On translating Homer* (1861); *Essays in criticism* (1865); *Celtic Literature* (1868), mort le 15 avril, à Liverpool; — du numismate et historien Pandit Bhagvanlal Indraji, mort à Walkeshwar (présidence de Bombay), le 16 mars; — de l'archéologue Matthew-Holbeche Bloxam, dont l'ouvrage capital *The Principles of Gothic ecclesiastical architecture*, est parvenu à sa 11e édition en 1882, mort le 24 avril; — du rev. John-Coker Egerton, qui laisse notamment un volume bien connu du grand public : *Sussex Folk and Sussex Ways* (1884), mort le 20 mars, à l'âge de 58 ans; — de M. Vladimir Garchine, romancier, qui laisse de charmants récits, mort à l'âge de 33 ans, le 6 avril, dans un hôpital de Saint-Pétersbourg; — du général Franz Geerz, l'un des géographes chargés de dresser la carte de l'état-major de Prusse, mort le 13 mars, à Berlin; — du R. P. Girod, de la Compagnie de Jésus, né le 27 septembre 1816, à Estavayer (canton de Fribourg), qui a écrit plusieurs ouvrages sur la musique sacrée et composé un grand nombre de pièces d'orgue et de motets, mort à Namur le 22 mars; — du Dr Nils-Abraham Gylden, ancien professeur à l'Université de Helsingfors, mort le 20 février, âgé de 83 ans; — du Dr Karl Herquet, archiviste de l'État à Osnabruck, mort le 7 mars, à 56 ans; — du rév. C.-W. King, auteur de plusieurs travaux sur les pierres précieuses, mort le 1er avril, à Londres; — de M. Nicolas Libédef, romancier, mort le 12 avril, à l'âge de 42 ans; — de M. Théophane Lébédintsef, rédacteur de l'*Antiquité kiévienne*, fondée par lui en 1880, mort le 24 mars, à Kief; — de M. le chanoine J. Lupus, né à Namur, en 1810, qui a collaboré activement au *Feuilleton belge*, à l'*Ami de l'Ordre*, et composé un important ouvrage sur *le Traditionalisme et le Rationalisme au point de vue de la philosophie et de la doctrine catholique*, mort le 2 mars, à Liège; — de M. Alexandre Malinine, auteur de nombreux manuels de mathématiques et de physique, décédé dans la nuit du 5 au 6 mars; — de S. E. le cardinal Thomas-Marie Martinelli, évêque suburbicaire de Sabine, préfet de la S. Congrégation de l'Index, né à Lucques, le 3 février 1827; — de M. Miklouкho-Maklaï, célèbre voyageur et ethnographe, décédé le 24 avril, à Saint-Pétersbourg, avant d'avoir achevé le deuxième volume de son *Journal des Voyages*, dans lequel il devait compléter sa première étude sur la *Nouvelle-Guinée*; — du Dr Franz von Neuman-Spallart, professeur à l'Université de Vienne, qui laisse plusieurs ouvrages d'économie politique; — de M. Francesco Protonotari, né à Santa-Sofia (Romagne toscane) en août 1836, professeur de droit public à l'Université de Rome, fondateur de la *Nuova Antologia*, l'un des plus impor-

tants recueils périodiques de l'Italie, mort à Florence, dans la matinée du 30 mars; — du Dr Ed.-Carl-Aug. RIEHM, professeur à la Faculté de théologie de Halle-sur-la-Saale, mort le 5 avril, dans sa 58e année; — du publiciste Ludwig STEUB, mort à Munich, le 16 mars, à l'âge de 70 ans; — du Dr J.-H. STODDART, journaliste et poète, auteur de *The Seven Sagas of prehistoric man*, et de *Village Life*; — d'Eugraphe TCHÉCHIKHINE, rédacteur de la première gazette russe dans les provinces baltiques qu'il avait fondée en 1869, sous le titre : *Messager de Riga*, et auteur d'une *Histoire de Livonie* en 2 vol. (1887), mort le 14 mars, à Riga, âgé de 63 ans; — de M. le chanoine Dominique VERDEGHEM, né le 4 juillet 1793 à Wynckel (Flandre orientale), pro-secrétaire et archiviste de l'évêché de Bruges, qui avait réuni une bibliothèque de 6,348 volumes, appréciés dans la revue *Rond den Heerd* de 1872 et vendus en 1882-1883, mort le 20 février, à Bruges; — de Mr. Edward-Reid VYVYAN, né le 4 septembre 1854, qui a donné, en 1878, une nouvelle édition des *Annalia Dubrensia*, mort le 20 mars; — de Mr. W.-Thompson WATKIN, auquel on doit plusieurs travaux sur les antiquités romaines en Angleterre et principalement les deux suivants : *Roman Lancashire* (1883), *Roman Cheshire* (1886), mort à Liverpool, le 23 mars, dans sa 52e année; — du littérateur anglais Thomas WESTWOOD, mort le 12 mars, à Bruxelles; — de M. YAKHONTOF, le plus ancien archiprêtre du clergé petersbourgeois, ancien rédacteur des *Entretiens religieux* (1862-1876), et auteur de plusieurs ouvrages ascétiques, mort le 8 avril.

FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS. — Le 17 avril dernier, M. Henri de Curzon a brillamment soutenu devant la Faculté des Lettres de Paris les deux thèses du doctorat. La thèse latine avait pour titre : *De Gallica tertio decimo seculo statuaria* (Paris, Hachette, in-8 de 96 p. — Prix : 3 fr.); le sujet de la thèse française était : *La Maison du Temple de Paris, histoire et description* (Paris, Hachette, in-8 de 354 p., avec 2 pl. — Prix : 7 fr. 50). Ce dernier ouvrage est digne de tous éloges et contient des renseignements très curieux et inédits.

CONGRÈS BIBLIOGRAPHIQUE INTERNATIONAL. — Le *Bulletin de la Société bibliographique* d'avril rend compte du second Congrès bibliographique international, tenu du 3 au 7 avril, et publie une nouvelle liste d'adhérents, qui porte à près de 350 leur nombre total. Beaucoup d'entre eux, répondant à l'appel du Conseil de la Société bibliographique, assistaient, le mardi 3 avril, dans l'hôtel de la Société de Géographie, à la séance solennelle d'ouverture. M. le marquis de Beaucourt, après avoir souhaité la bienvenue aux membres du Congrès et fait connaître les noms des principaux adhérents, a invité les sections à commencer immédiatement leurs travaux. La 3e section (*Bibliographie proprement dite*) et la 4e (*Sociétés et relations internationales*) ont siégé simultanément chaque matin, la 1re (*Mouvement scientifique et littéraire*) et la 2e (*Publications populaires*) l'après-midi. Parmi les rapports si nombreux de la 1re section nous devons une mention spéciale à ceux de MM. le chanoine Duilhé de Saint-Projet (*Apologétique*), l'abbé Léonce Couture (*Philosophie*), Domet de Vorges (*Philosophie thomiste*), Boissin (*Roman contemporain*), l'abbé E. Allain (*Enseignement primaire*), G. Kurth (*Histoire mérowingienne et carolingienne*), A. Vandal (*Histoire diplomatique*), Baguenault de Puchesse (*Histoire moderne*), le comte de Bizemont (*Géographie et Voyages*), B. Terrat (*Droit*), le baron d'Avril (*Droit public international*), C. Jannet (*Économie politique et sociale*), Gedoelst (*Biologie*), le docteur Ferrand (*Médecine*), Huit (*Littérature ancienne*), R. P. Delattre (*Études assyriologiques*), etc. Dans la 2e section, les rapports de MM. l'abbé Bonnot (*Littérature

populaire en France), le baron de Claye (*Publications périodiques populaires*), L. Robelin (*Bibliothèques populaires en France*), l'abbé de Laval (*Œuvres militaires*), n'ont pas été moins intéressants. On a vivement discuté dans la 3e section un rapport anonyme sur *le Département des imprimés de la Bibliothèque nationale*. M. Henri Stein a fait connaître, avec sa précision habituelle, les différents travaux bibliographiques publiés en France et à l'étranger depuis dix ans et longuement apprécié la valeur de chacun d'eux. Citons encore dans cette section le rapport du R. P. Tondini, sur la *Bibliographie du Monténégro* et les deux notices de D. José Maluquer y Salvador, sur la *Bibliographie de la République de Costa-Rica* et la *Bibliothèque de l'Académie royale de jurisprudence et de législation de Madrid*. On a pu lire la plupart des rapports annoncés dans la 4e section, notamment ceux de MM. de Dubor (*La Société bibliographique depuis 1878*), le marquis de Beaucourt (*Organisation provinciale de la Société bibliographique*), P. Guilhiermoz (*Conférence d'études historiques de la Société bibliographique*), J. Angot des Rotours (*Société des Unions de la paix sociale*), le comte de Bizemont (*Catholic Truth Society*), etc. Les différentes sections du Congrès ont exprimé des vœux que la Société bibliographique s'efforcera de réaliser et dont on trouve l'indication dans le *Bulletin* précité. M. de Beaucourt, président du Congrès, en a donné connaissance dans la séance solennelle de clôture, qui a eu lieu le jeudi soir. Un grand nombre d'invités assistaient à cette séance, à laquelle le remarquable discours de M. G. Kurth, sur Léon XIII et le rôle de la papauté au XIXe siècle, et le spirituel résumé des travaux du Congrès, présenté par M. Léon Gautier, membre de l'Institut, donnaient un attrait tout particulier. Enfin, apres avoir complété leurs travaux et visité les Archives nationales et la Bibliothèque nationale, les membres du Congrès se sont réunis une dernière fois à un banquet donné dans les salons de la Société bibliographique. Plusieurs toast ont soulevé d'unanimes applaudissements. Les organisateurs du second Congrès peuvent être satisfaits de leur œuvre ; elle est encore inachevée, il est vrai, puisqu'ils doivent encore faire imprimer ces rapports, qui ont été si favorablement appréciés et qui ne le seront pas moins lorsque la publicité les aura livrés à la critique. L'impression va commencer immédiatement, mais on pourra souscrire au volume jusqu'à l'époque où le bon à tirer devra être donné.

CONCOURS. — Le sixième concours poétique et littéraire des Jeux floraux de Marseille, que nous avons déjà annoncé, vient de publier son programme. Il sera clos le 31 mai 1888. Il sera distribué cette année, une pervenche d'or, une marguerite d'argent, deux boutons de rose d'argent, une pensée d'argent, un myosotis d'argent, deux médailles en vermeil, deux médailles en argent, trois médailles en bronze doré, et huit médailles en bronze.

TABLES GÉNÉRALES DES PÉRIODIQUES. — Sur la demande de quelques abonnés, l'administration du *Polybiblion* avait annoncé qu'elle ferait volontiers exécuter une table générale du recueil, si un nombre suffisant de souscriptions lui étaient adressées. Il n'a pas encore été possible de donner suite à cette idée, dont l'exécution devrait pourtant intéresser tant de travailleurs ; nous espérons cependant que beaucoup d'entre eux comprendront l'utilité d'un tel travail, et nous aideront à l'entreprendre. En attendant, nous avons le regret de constater que le *Polybiblion* n'est pas mentionné, et pour cause, dans l'*Inventaire sommaire des tables générales des périodiques historiques en langue française*, que vient de faire paraître notre excellent collaborateur M. Henri Stein, dans le fascicule 4-5 du *Centralblatt für Bibliothekswesen* de 1888, et en tirage à part (Leipzig, O. Harrassowitz, 1888, in-8 de

38 p.). M. Stein signale en France, en Allemagne, en Alsace-Lorraine, en Belgique, dans les Pays-Bas, et en Suisse, 190 périodiques en langue française, pour lesquels des tables ont été dressées. Cet *Inventaire* ne se compose pas uniquement d'une sèche nomenclature ; outre tous les renseignements bibliographiques, tels que le format, l'indication exacte des volumes dans lesquels certaines tables sont comprises, les tirages à part, le nombre de pages, etc., le rédacteur donne encore, dans la majeure partie des cas, une appréciation brève mais précise de la valeur de chaque répertoire. Parmi les dernières tables parues, signalées dans l'*Inventaire* de M. H. Stein, mentionnons celle des tomes I à XX de la *Revue des Questions historiques* (Paris, Palmé, in-8 de 364 p.), et la deuxième table de la *Revue historique*, 1881-1885 inclusivement), (Paris, Germer-Baillière, in-8 de 140 p.), dressée par M. Camille Couderc, que nous avons récemment annoncées. L'*Inventaire sommaire* est absolument complet puisqu'on y trouve même la *Table des tomes XXXI à XL, 1870-1879, de la « Bibliothèque de l'École des chartes, » suivie des quatre tables générales sommaires des tomes I à XL,* dressée avec beaucoup de soin et de méthode par M. Eugène Lelong, archiviste aux Archives nationales. Cette *Table*, qui n'était pas encore distribuée à la fin d'avril, comprend quatre parties : 1° Table alphabétique des articles par noms d'auteurs; — 2° Table méthodique des articles ; — 3° Table chronologique des documents ; — 4° Table des fac-similés, dessins et plans. (Paris, Alph. Picard, in-8 de III-232 p.).

Feuillets du Nouveau Testament sur parchemin pourpre. — Singulière histoire que celle du *Codex N* du Nouveau Testament grec : 33 feuillets sont à Patmos (publiés par M. l'abbé Duchesne), 2 à Vienne, 4 à Londres, 6 à Rome, sans qu'on puisse savoir d'où vient ce précieux manuscrit de parchemin pourpre à lettres d'argent. Les six feuillets de la Vaticane avaient été publiés à Rome par Bianchini, en 1748 ; Marini les avait à nouveau collationés pour Scholz ; Tischendorf avait établi leur parenté avec les feuillets de Vienne et de Londres et les avait utilisés dans l'appareil critique de son *editio major*. Le R. P. Cozza-Luzi, sous-bibliothécaire de l'Église romaine, vient d'en donner le texte intégral dans son Mémoire intitulé *Pergamene purpuree Vaticane di Evangeliario a caratteri di oro e di argento*. L'introduction que le savant éditeur a mise en tête de sa publication abonde en observations intéressantes. La description des six feuillets est très minutieuse et très sagace, et le texte lui-même (S. Mathieu, XIX, 6-13, XX, 6-22, XX, 29, XXI, 19) est reproduit, ligne à ligne, tel qu'il se présente dans le manuscrit. Un excellent fac-similé en héliogravure, dû à M. Martelli, rend les tons de l'or, de l'argent et de la pourpre de la façon la plus satisfaisante. La publication du P. Cozza est digne de la solennité du Jubilé de S. S. Léon XIII, à l'occasion de laquelle elle a été publiée ; elle tiendra sa bonne place dans la « littérature » du Nouveau Testament.

Notes d'un chercheur sur l'Alésia de Vercingétorix décrite par César. — La question du véritable emplacement d'Alésia, de cette ville où périt l'indépendance gauloise, a fait naguère couler des flots d'encre. Certain plaçait le célèbre oppidum en Savoie, un autre dans le département de l'Ain, d'autres enfin, — nombreux ceux-ci, — à Alaise, en Franche-Comté. Mais la majorité des savants tenaient pour Alise Sainte-Reine, en Bourgogne. On peut dire que l'intérêt de cet interminable débat s'est concentré sur Alaise (Doubs), près Salins (Jura) et Alise-Sainte-Reine ; car les diverses localités concurrentes ont à peine compté dans l'opinion. C'est le travail de M. A. Delacroix : *Alaise et Séquanie*, qui mit le feu aux poudres : publié dans les

Mémoires de la Société d'Émulation du Doubs et dans la *Revue des races latines*, son retentissement parmi les historiens et les archéologues a été considérable. Aux côtés de M. Delacroix, dès la première heure, se sont groupés des érudits comme MM. Quicherat et Castan, et des militaires tels, par exemple, pour n'en citer qu'un, que le colonel Sarrette. Cet officier supérieur a consacré à la question plusieurs études, dont l'une est intitulée : *La Question d'Alésia résolue mathématiquement en faveur d'Alaise*. Mais si les partisans d'Alaise étaient nombreux et convaincus, s'ils offraient des garanties, ceux d'Alise ne le leur cédaient en rien : parmi eux se trouvaient le général duc d'Aumale, Napoléon III, notre collaborateur M. Anatole de Barthélemy, d'autres encore qu'il serait trop long de nommer, et enfin M. le président Clerc, un bisontin celui-là, qui, dans la querelle, se séparait nettement de ses compatriotes. Finalement, gain de cause resta, comme chacun sait, à Alise-Sainte-Reine, et aujourd'hui la statue de Vercingétorix s'élève sur le Mont-Auxois. Il est vrai que les champions d'Alaise, qui n'ont pas l'air de désarmer complètement, ont, de leur côté, en ces derniers temps, érigé un monument à la mémoire du chef qui guerroya à leur tête dans cette lutte courtoise. (Cf. *Polybiblion*, t. XLIX, p. 549).— Donc, nous croyions fermement que si jamais le débat eût dû se rouvrir, ce ne pouvait être qu'entre Alaise et Alise. M. A. Lachanal a pensé autrement; il vient, en effet, de publier une brochure (aux Avenières, Isère), chez Mlle Constance Chaboud, et à Paris, chez l'auteur, 56, rue Notre-Dame-de-Nazareth, in-12 de 135 p., avec une carte), dans laquelle il s'imagine de bonne foi être arrivé à établir que l'oppidum d'Alésia était situé sur la colline des Avenières. L'auteur ne nous a pas paru donner une seule raison plausible à l'appui de sa thèse, et tout ce qu'il dit est basé, en somme, sur de simples suppositions qu'il présente assez volontiers comme de quasi-certitudes. Il fait appel, en définitive, aux savants pour l'aider dans sa campagne fantaisiste. Nous reconnaissons qu'un concours sérieux lui serait fort utile. L'obtiendra-t-il? Qu'il nous permette d'en douter. Nous devons dire toutefois, à l'éloge de M. A. Lachanal, que ses patientes investigations lui ont probablement fait découvrir une cité détruite, laquelle, encore inconnue sans doute, n'a, à coup sûr, aucun rapport avec Alésia.

Une nouvelle Revue d'art italien. — L'Italie perfectionne son outillage bibliographique. C'est une conséquence naturelle des progrès de l'érudition et du renouvellement des methodes, qui s'est produit, dans ce pays, sur l'exemple des pays étrangers. Les centres savants et les revues spéciales se multiplient. L'étude de l'histoire et de la littérature nationales a pris une grande extension et a reçu une plus large place dans l'enseignement des Universités. Voici que l'histoire de l'art réclame son rang, qui doit être un des premiers dans la patrie par excellence de l'art. Jusqu'à présent, les Italiens devaient chercher à l'étranger les renseignements sur leurs anciens artistes, les biographies de leurs maîtres, l'illustration de leurs propres monuments. Leurs savants mêmes étaient obligés de recourir aux revues du dehors pour publier leurs travaux, souvent remarquables. Cette situation a fini par leur sembler aussi humiliante qu'incommode. De là est né l'*Archivio storico dell' arte*, qui paraît chaque mois, depuis le 1er janvier, chez l'éditeur des œuvres du P. Tosti, M. Loreto Pasqualucci, à Rome (40 fr. par an hors d'Italie). Les premières livraisons, de 48 p. in-4, permettent de juger favorablement la valeur du périodique et la méthode de sa publication. Il est exclusivement réservé à l'art italien, mais l'embrasse tout entier : mémoires critiques, études biographiques, découvertes, documents nouveaux, décisions

officielles, chroniques de l'art contemporain. La rédaction est internationale; on y lit déjà les noms de MM. Bode, R.-C. Fisher, H. von Tschudi, Eug. Müntz (*l'Orfèvrerie sous Clément VII*), à côté de ceux de MM. A. Venturi, A. Luzio, C. Ricci, etc. N'oublions pas de noter les intéressants articles du directeur de la revue, M. le comte D. Gnoli, sur *Donatello à Rome* et sur *la maison de Raphaël*. Les gravures sont encore trop peu nombreuses; quand cette lacune sera comblée, la revue prendra place à côté des plus importants recueils d'art européens. (La bibliographie et le dépouillement des périodiques sont faits avec un grand zèle : ce genre de travail si utile est d'ailleurs traité en Italie avec un soin particulier, comme on le voit, par exemple, par le *Giornale storico* et la *Rivista storica*, que nos lecteurs trouvent l'un et l'autre au *Salon bibliographique*.)

La Presse périodique du Japon. — Le premier journal quotidien parut au Japon en 1874. Depuis qu'on a donné la liberté à la presse (le 16 mai 1884) il y a un grand nombre de périodiques. A Tokio, le Paris des Japonais, il y a 16 journaux quotidiens et 186 autres périodiques; c'est beaucoup, puisque dans l'empire entier il y en a seulement 273. La plupart des périodiques s'impriment en caractères chinois. Le seul journal officieux de Tokio est le *Nichi-Nichi-Chimboune* (Nouvelles quotidiennes). Un autre journal de grande autorité est le *Jiji-Chimpo*. Le journal le plus lu est l'*Asachi-Chimboune* (Journal de soleil matinal) paraissant à Osaka; Il compte, dit-on, 30,000 abonnés. Le *Yomiouri-Chimboune* (Nouvelles de la ville) et le *Kaichine-Chimboune* (Journal de réforme) comptent environ 20,000 abonnés. A la tête de la presse légère se trouve le *Jiyou no Tomochibi* (Lanterne libérale). Les périodiques scientifiques sont au nombre de quatre. La Tokyo University en édite un, l'Association de la science allemande un autre. Un périodique d'économie nationale s'appelle *Keizai Zasshi*. Citons enfin le journal comique *Marou Marou Chimboune*.

Paris. — On annonce que M. Désiré Nisard, dont nous avons signalé la mort dans notre précédente *Chronique*, a laissé des Mémoires et notes autobiographiques du plus haut intérêt pour l'histoire des grandes polémiques littéraires entre l'école classique et le romantisme qui ont jeté un si vif éclat sur la première moitié de ce siècle. Ces notes seront sans doute prochainement livrées à l'impression et formeront plusieurs volumes.

— Nous croyons savoir que le journal *Le Monde* va fusionner avec l'*Observateur français*; le nouveau journal doit porter le nom de *Monde-Observateur français*.

— Les numéros 12 et 14 de la présente année de l'*Instruction publique* contiennent un travail de M. Maxime Formont sur *les Traducteurs de Dante*. L'auteur passe en revue les traductions en prose et en vers qui ont été faites du « divin poème, » en France, en Allemagne, en Angleterre, en Hollande, en Espagne, en Portugal, en Russie, en Hongrie, etc. Il résulte de l'examen critique très approfondi de M. Formont que, moins heureuse que d'autres nations, la France attend encore une bonne traduction de Dante; l'œuvre est difficile et demande une longue préparation philologique, historique, théologique, dont la plupart de nos traducteurs ne se sont point souciés jusqu'ici.

— M. Bapst a signalé à la Société des Antiquaires de France des lettres patentes qui font croire que le roi Henri III avait songé à abolir la loi salique.

— La librairie Ch. Delagrave a annoncé la publication d'un grand ouvrage illustré : *l'An 1789*, par M. Hippolyte Gautier; cet ouvrage, qui doit paraître

en livraisons hebdomadaires, à partir du 12 mai, comprendra environ 800 p. gr. in-4, avec 650 gravures.

— Sous ce titre, *Enlèvement du pape Pie VII, 1809*, M. Léon-G. Pélissier, ancien membre de l'école de Rome, nous donne la traduction (Paris, 1887, in-8 de 17 p. Extrait de la *Revue rétrospective*) d'une partie d'un manuscrit anonyme conservé à la Bibliothèque Angélique (*Mémoires pour servir à l'histoire des premières années du* XIX*e* *siècle*). Le récit, fort détaillé, est de la plus grande exactitude et du plus douloureux intérêt. On appréciera d'autant mieux la publication de M. Pélissier, que l'on ne possédait de l'important document qu'une traduction infidèle et incomplète qui parut en 1814 dans une brochure intitulée : *Relation authentique de l'assaut donné le 6 juillet 1809 au palais Quirinal.*

— M. Ernest Babelon vient de publier la première série d'un grand ouvrage sur *le Cabinet des antiques à la Bibliothèque nationale, choix des principaux monuments de l'antiquité, du moyen âge et de la renaissance, conservés au département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale* (Paris, Lévy, gr. in-fol. de XIX-64 p. et 20 pl.).

— M. Louis Demaison, archiviste de la ville de Reims, a publié dans la collection de la Société des anciens textes français, la chanson de geste *Aymeri de Narbonne* (Paris, Firmin-Didot, 2 vol. in-8 de CCCXXXVI-288 p.) ; le texte a été établi à l'aide des manuscrits de Londres et de Paris.

— Dans son opuscule intitulé : *Esquisse d'une histoire des théâtres de Paris de 1548 à 1635* (Paris, A. Dupret, 1887, in-32 de 116 p.), M. Eugène Rigal, maître de conférences à la Faculté des lettres d'Aix, s'est attaché à débrouiller les origines fort obscures des deux grands théâtres parisiens avant Molière : l'Hôtel de Bourgogne et le Marais, et en même temps à faire connaître la dernière période, qui n'est pas non plus très claire, de l'histoire de la Confrérie de la Passion, depuis qu'elle eut transporté en 1548 son théâtre de l'hôtel de Flandres sur l'emplacement de l'ancien hôtel de Bourgogne. Le soin et la critique dont il a fait preuve dans ce travail nous font bien augurer de celui qu'il annonce sur l'organisation théâtrale, les acteurs, les pièces, en un mot, sur l'état du théâtre français à la fin du XVI*e* et au commencement du XVII*e* siècle.

— La librairie E. Rouveyre annonce la récente mise en vente d'un ouvrage de M. Fernand Drujon sur *Les Livres à clef, étude de bibliographie critique et analytique pour servir à l'histoire littéraire* (2 vol. in-8 de 350 et 368 p.; prix : 40 fr.). Cet ouvrage, tiré à 650 exemplaires, paraît destiné à remplacer le travail de M. G. Brunet sur la matière.

— M. Anatole de Montaiglon, professeur à l'École des chartes, a entrepris de publier, sous le patronage de la direction des beaux-arts, la *Correspondance des directeurs de l'Académie de France à Rome avec les surintendants des bâtiments.* Le tome I de cette importante publication a récemment paru ; il va de 1666 à 1694 (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, in-8 de XV-480 p.).

ANJOU. — M. Eugène Audran a récemment publié une *Histoire des Hospices d'Angers*, dont il est l'administrateur (Angers, imp. de Lachèse et Dolbeau, in-12 de VII-108 p.).

BOURGOGNE. — Signalons dès maintenant, en attendant un compte rendu plus détaillé, l'important ouvrage que M. J. de Fréminville, aujourd'hui archiviste de la Corse, a consacré aux *Écorcheurs en Bourgogne, 1435-1445. Études sur les compagnies franches au* XV*e* *siècle* (Dijon, imp. de Darantière, (in-8 de XI-274 p.); l'Académie de Mâcon, après avoir couronné ce remar-

quable travail, l'a fait insérer dans ses *Mémoires;* c'est une étude approfondie et basée sur de nombreux documents originaux d'une période de dix années du xv• siècle, sur laquelle M. Tuetey passe rapidement dans son ouvrage : *Les Écorcheurs sous Charles VII.*

— M. Henri Beaune, ancien procureur général à la cour de Lyon, vient de publier chez Darantière, à Dijon, deux brochures d'un format et de caractères très élégants, l'une sur *Pierre Palliot,* imprimeur historiographe bourguignon, le célèbre auteur de l'*Histoire du Parlement de Dijon;* l'autre, sur *Un La Bruyère bourguignon, Pierre Le Gouz,* auteur de *Caractères* inédits, dont le manuscrit existe à la Bibliothèque publique de Dijon. Pierre Le Gouz était conseiller au Parlement de cette ville au xvii• siècle et mourut en 1702. Sa famille, fort ancienne, est aujourd'hui représentée par ses arrière-petits-fils, MM. de Saint-Seine. Ses *Caractères,* dont M. Henri Beaune donne d'abondants extraits, ont une saveur toute particulière et ne sont parfois point très au-dessous de leur modèle.

Dauphiné. — M. le chanoine Paul Guillaume, archiviste des Hautes-Alpes, prépare une édition annotée de l'*Histoire générale des Alpes-Maritimes et Cottiennes et particulièrement d'Embrun, leur métropolitaine,* composée de 1635 à 1642 par le P. Marcellin Fournier, de la Compagnie de Jésus, puis continuée jusqu'en 1672 par le chroniqueur Raymond Juvenis, procureur du roi à Gap. Cette publication, faite sous les auspices de la Société d'études des Hautes-Alpes, comprendra deux forts volumes gr. in-8 et paraîtra en 1889 et 1890, si l'auteur parvient, ce que nous lui souhaitons vivement, à recueillir deux cents souscriptions.

Flandre. — M. Lucien Crépin, de Douai, vient de faire paraître un catalogue fort intéressant pour l'histoire de cette ville; il contient l'indication de plans anciens et nouveaux, de vues de villes, de châteaux, de sièges et de batailles; ce catalogue renferme des gravures et des dessins, qui peuvent faire apprécier la collection de M. Lucien Crépin.

Franche-Comté. — Le premier volume de la sixième série des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs* (année 1886), vient de paraître (in-8 de xlviii-414 p.). Parmi les travaux insérés dans cet important recueil, nous signalerons : *La Minerve de Besançon au château de Chantilly,* par M. Auguste Castan (avec une planche à l'eau forte); — *Un terroriste sous la Terreur,* lettre de Dumas Cadet, futur président du tribunal révolutionnaire, écrite en 1789 à l'une de ses victimes de 1793 (la comtesse de Lauragais), publiée par M. Charles Sentupéry; — *La Provenance anglo-française du reliquaire primitif de la chevalerie franc-comtoise de Saint-Georges,* par M. Auguste Castan; — *Limites des anciennes divisions de la Séquanie,* par M. le docteur J. Meynier (ici, une carte eût été fort utile); — *Opinions des érudits de l'Autriche sur les origines et la date du « Saint Ildefonse » de Rubens,* par M. Auguste Castan; — *Jean de Bry : ses relations avec Charles Nodier et Charles Weiss,* par M. Léonce Pingaud; — *Le Comte d'Artois en Franche-Comté et en Lorraine dans les premiers mois de 1814,* par M. J. Valfrey; — *Le Vase priapique en verre du musée de Besançon,* décrit par M. Auguste Castan (avec une planche de M. A. Vaissier), découvert en septembre 1886 dans le vieux sol de Vesontio.

Guyenne et Gascogne. — Il a été rendu compte ici, d'une façon très favorable, du tome I de l'important ouvrage de M. Jules Andrieu (*Bibliographie générale de l'Agenais*). Le tome II, qui vient de paraître (Agen, Michel et Médan; Paris, Alph. Picard, gr. in-8 de 422 p.), contient les noms qui appartiennent aux lettres L à Z et, de plus, un Supplément (additions et corrections). Parmi les articles les plus considérables et les plus intéressants, si-

gnalons les suivants : Labénazie (Bernard), chanoine de Saint-Caprais d'Agen, annaliste et théologien; le docteur J.-J.-A. Laboulbène, membre de l'Académie de médecine et professeur à la Faculté de Paris; le comte de Lacépède, membre de l'Institut; G.-J. de Lacuée, comte de Cessac, de l'Académie française; Jules de Laffore; J. Nompar de Caumont, duc de La Force; Louis Jouard de La Nauze, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; P.-H. Géraud de Langalerie, archevêque d'Auch; Antoine de La Pujade; Matthieu de Larroque; A.-L. de Madaillan de Lesparre; marquis de Lassay; Magen (Hippolyte); Magen (Adolphe); Geoffroy de Malvin, conseiller au parlement de Bordeaux; les deux comtes de Marcellus, le père et le fils; Mascaron (Jules), évêque d'Agen; Raymond de Massac; Jean de Maurès, prieur des Bénédictins de La Réole; Anne de Maurès, surnommée Nanon de Lartigue; Blaise de Monluc; Ant. de Malvin de Montazet, archevêque de Lyon; Ch.-L. de Secondat, baron de La Brède et de Montesquieu; les deux Paganel, Pierre, le Conventionnel et son fils Camille; Bernard Palissy; J.-B. Pérès, l'auteur de *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé;* Saint-Phébade; Fr. Philon; N. de Rangouze; Florimond de Raymond; Damaze de Raymond; comtesse Marie de Raymond; les frères Reclus; Sylvain Régis; Jacques de Romas; J.-Fl. Boudon de Saint-Amans; J.-F. Samazeuilh; George Sand; Claude Sarrau; le général Jean Sarrazin; les deux Scaliger (Jules-César et Joseph-Juste); le docteur Serre, de l'Académie des Sciences; Jean de Silhon, Sulpice Sévère; Tamizey de Larroque (Philippe), dont l'article est le plus étendu de tout le recueil; Théophile de Viau; Tholin (Georges), etc. L'ouvrage de M. Andrieu est, si l'on nous permettait ce mot de la fin, un ouvrage « achevé. »

Ile-de-France. — M. L.-N. Barré, bibliothécaire de la Société académique de l'Oise, a publié une notice historique et archéologique sur *la Châtellenie, le Château et la Chapelle de Goulancourt, commune de Senantes, canton de Songeons (Oise)* (Beauvais, imp. de Père, in-8 de 28 p.). On doit aussi au même auteur une notice sur *la Tour de Craoul, forteresse du* XIIe *siècle à Beauvais* (*Ibid.*, in-8 de 19 p. et planche).

— M. Gabriel a écrit une *Histoire de Melun depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours,* qui a récemment paru (Melun, Drosne, gr. in-8 de VIII-520 p. et pl.).

Languedoc. — M. le comte E. de Balincourt a publié sur *Daniel Bargeton, avocat au Parlement* (*1678-1757*) une notice dont il a puisé les éléments dans la correspondance même de Bargeton et dans diverses pièces inédites conservées dans les archives du château de Cabrières (Nîmes, imp. de Chastanier, in-8 de 40 p.). On trouve dans cette brochure, à côté des lettres du contrôleur général de Machault, des détails sur le procès des princes légitimés et l'affaire de l'immunité des biens ecclésiastiques.

— Vient de paraître le tome IX de la huitième série des *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse* (1887, gr. in-8 de XXVII-690 p.). Nous y signalerons : *Une querelle littéraire au commencement du* XVIIIe *siècle* (1715), par M. E. Deschamps (il s'agit là de la rivalité du collège d'Harcourt et du collège de Clermont, des professeurs Grenan et Guérin et des Pères Jouvency et Porée); — *Un chapitre de l'histoire de la rage. Essai sur l'hydrophobie de Christophe Nugent* (1752), traduction partielle, analyse et commentaire par M. A. Dumeril; — *Notice sur cette question historique : Anne d'Autriche et Mazarin étaient-ils secrètement mariés?* par M. Victor Molinier (cet auteur répond affirmativement et combat la thèse négative soutenue par M. Jules Loiseleur); — *Un voyageur anglais en France au* XVIIIe *siècle. Olivier*

Goldsmith, par M. Henri Duméril ; — *Notice sur la vie du poète Ranchin (1616-1692)*, par M. Ch. Pradel ; — *Quelques corrections et additions à la Biographie toulousaine*, par M. Ed. Cabié (cet auteur établit successivement que Bernard Saisset, evêque de Pamiers, n'est pas né en Aragon, comme le répète M. de Rozière (*Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1871, p. 11), ni à Saint-Agne (près de Toulouse), comme d'autres l'ont prétendu, mais au château de Saint-Agnan (canton de Lavaur) ; que le jurisconsulte Jean Cartier n'est pas né à Toulouse, mais à Carcassonne ; que le jurisconsulte Étienne Aufreri est de Poitiers, non de Toulouse ; que l'académicien Simon de La Loubère vit le jour à Montesquieu-Volvestre et non à Toulouse. Nous ferons remarquer que cette découverte de M. Cabié avait été déjà faite, il y a plus d'un siècle, par l'abbé J.-J. Expilly, qui, dans son *Dictionnaire géographique*, en décrivant le diocèse de Rieux, a dit ceci : « Le sieur Simon de La Loubère naquit à Montesquieu en 1642 d'une famille noble, etc. »

Maine. — M. F. Legeay a fait imprimer des *Documents historiques sur la vente du mobilier des églises de la Sarthe pendant la Révolution* (Le Mans, Leguicheux, in-16 de x-245 p.).

Normandie. — En préparation à l'imprimerie Cagniard, à Rouen : *La Seigneurie et Vicomté de Pont-Audemer*, par M. P. Le Verdier (in-8 d'environ 70 p.).

— Mme Oursel a fait paraître un *Supplément à la Nouvelle Biographie normande* (Paris, Alph. Picard, in-8 de 160 p.).

— On annonce la prochaine publication d'une brochure anonyme : *Restauration de la flèche de Caudebec (1885-1886)* (Rouen, imp. Cagniard, 1888, in-8 de 80 p.).

— M. Gouellain publie une *Note sur une cuiller antique en argent, trouvée à Preuseville (Seine-Inférieure)* (Rouen, imp. Cagniard, 1888, in-8 de 20 p.).

Picardie. — M. le comte de Brandt de Galametz, auteur de plusieurs ouvrages distingués par leur érudition et leur rigoureuse exactitude, vient de publier l'*Histoire généalogique de la maison du Passage, en Soissonnais et Picardie.* Ce volume, gr. in-8 de vi-344 p. avec planches, sort des presses de l'imprimerie du Pas-de-Calais, à Arras, et fait honneur à son intelligent directeur, M. P.-M. Laroche ; il a été tiré à 80 exemplaires pour la famille.

Provence. — M. le chanoine Bernard, supérieur du petit séminaire de Sainte-Garde, vient de publier un drame, intitulé *Saint Léon et Attila*, en trois actes et en vers. On annonce, du même auteur, pour paraître au mois de juin, un autre drame, intitulé *Witikind* (Lyon, Vitte et Perrussel).

— M. Grinda, architecte, achève de rédiger les savantes observations qu'il a faites sur *les Cryptes de Saint-Victor lès Marseille.* Ce travail sera toute une révélation pour les amateurs d'archéologie et d'histoire ecclésiastique aux premiers siècles de l'Église en Provence.

— M. le chanoine Goirand, curé de Marseille, achève aussi d'écrire une étude sur *Saint Défendent*, patron de l'église paroissiale qu'il a créée dans un des faubourgs de la vieille cité phocéenne. Cette œuvre promet de curieux détails sur la nature des fonctions militaires du martyr marseillais, sur l'emplacement de son tombeau et la basilique élevée en son honneur par saint Theodore.

— Le Conseil général des Bouches-du-Rhône vient de voter, en ce qui le concerne, la création d'une chaire de langue et littérature provençale à la Faculté des lettres d'Aix. Reste à savoir où cet enseignement sera donné, à Aix ou à Marseille. Nous faisons des vœux pour Marseille, où les amateurs studieux sont en plus grand nombre.

— La résurrection des *Mystères* a eu un succès énorme et *la Passion*, de

M. l'abbé Reynaud, a été représentée sur plusieurs scènes, pendant deux mois, sans lasser la foule. Elle vient d'être imprimée.

— M. l'abbé Gamber vient de mettre la dernière main à son volume de critique littéraire et apologétique, sur la poésie des apologistes contemporains. L'ouvrage sera intitulé : *les Poètes de la foi*, et paraîtra dans le courant de l'année.

ALLEMAGNE. — Vient de paraître une notice de M. Alfred Dove, sur l'empereur Guillaume : *Kaiser Wilhelms geschichtliche Gestalt* (Bonn, Strauss, gr. in-8 de 27 p.). Cette brochure renferme le discours commémoratif prononcé par l'auteur à l'Université de Bonn, le 22 mars dernier.

— M. le Dr G. Schmidt a publié une étude généalogique sur la famille du prince de Bismarck : *Die Familie von Bismarck* (Rathenow, Babenzien, in-12 de 37 p.).

— La librairie Schmidt et Günther, de Leipzig, vient de mettre en vente les dernières livraisons du 1er volume de l'histoire illustrée de la civilisation de M. F. von Hellwald : *Illustrirte Kulturgeschichte. I. Haus und Hof* (gr. in-8 de x-531 p.). Ce volume renferme 222 gravures.

— Mentionnons les deux derniers fascicules de la *Sammlung französischer Neudrucke*, publiée par le Dr Karl Vollmöller (Heilbronn, Henninger), dont l'un contient la réimpression de l'édition de 1550 du *Tretté de la grammere françoeze*, de Louis Meigret (xxx-211 p.), et l'autre, *Sophonisbe*, de Jean de Mairet (XLIV-79 p.) ; la réimpression du *Tretté*, de Meigret, a été faite par les soins du M. Wendelin Foerster, et celle de *Sophonisbe*, par le directeur de la Collection, M. K. Vollmöller.

ANGLETERRE. — M. Edward-A. Freeman, professeur d'histoire moderne à l'Université d'Oxford, vient de publier un important volume intitulé : *William the Conqueror* (London, Macmillan, in-8). On sait que M. Freeman est l'auteur d'une histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands.

AUTRICHE. — Signalons la 2e édition de l'histoire de la Révolution française, du Dr J.-B. Weiss : *Geschichte der französischen Revolution* (Vienne, Braumüller, 2 tomes en 4 vol. gr. in-8 de IX-1517 et XI-1405 p.).

— Sous presse, à Vienne : *Boulanger, der Held des Tages und seine Politik*, par M. Victor von Rosny (G. Anger).

— Doit paraître, très prochainement, le catalogue des publications autrichiennes, de juillet à décembre 1887 : *Oesterreichischer Katalog. Verzeichniss aller vom Juli bis December 1887 in Oesterreich erschienenen Bücher, Zeitschriften, Kunstsachen, Landkarten und Musikalien*. Ce catalogue est édité par la Société des libraires autrichiens de Vienne.

ESPAGNE. — Parmi les livres nouveaux, mentionnons : *Madrid viejo cronicas, avisos, leyendas y descripcions de la villa y corte de Madrid en los siglos pasados*, par don Sepulveda (Madrid, 1887, in-8). M. Sepulveda était bien connu à Madrid comme nouvelliste, mais jusqu'ici rien n'avait fait soupçonner qu'il y eût en lui l'étoffe d'un érudit ou d'un archéologue. Aujourd'hui on ne pourra plus en douter. Son *Vieux Madrid* illustré nous offre en effet une peinture exacte et fort curieuse de la capitale de l'Espagne dans les siècles passés : usages et monuments, fêtes religieuses et civiles, mœurs privées et coutumes, tout y est passé en revue et décrit avec talent et intérêt.

— Don Vigil a publié : *Asturias, monumentos, epigrafia, diplomatica* (2 vol. in-fol. avec grav.). M. Vigil expose rapidement l'histoire, décrit les monuments, recueille les inscriptions romaines et autres, dont le sol des Astu-

ries est jonché, et enregistre les diplômes et chartes qui doivent être regardés comme les bases les plus solides d'une narration historique.

— On doit à don Mingote y Tarazon une *Geografia de España y sus colonias* (Léon, Minor y Hunderos, 1888, gr. in-8 de 900 p. avec cartes et plans. Prix : 20 fr.). Cet ouvrage, qui a été accueilli avec grande faveur en Espagne, parce qu'il est à la hauteur de la science contemporaine, a pour auteur un homme des plus compétents, le professeur émérite de géographie de l'Institut de Léon. Il est divisé en trois parties : 1° Géographie générale, ou l'Espagne dans son ensemble et sous tous ses aspects : géologique, physique, agricole, industriel, commerciale ; 2° Géographie spéciale, ou l'Espagne par provinces ; 3° Colonies de l'Espagne.

Italie. — Les bibliographes italiens, qui possèdent dès maintenant le *Bibliofilo,* auront à l'avenir deux revues spécialement consacrées à la bibliophilie et à la bibliothéconomie. La *Rivista delle biblioteche,* publiée par le Dr Guido Biagi, et dont le premier numéro vient de paraître, nous semble correspondre assez exactement au *Bulletin des bibliothèques et archives* et au *Centralblatt für Bibliothekswesen.* Le recueil du Dr G. Biagi est spécialement destiné à faire connaître l'histoire et le classement des bibliothèques, les catalogues des manuscrits, les publications bibliographiques ; il reproduira les actes officiels relatifs à l'organisation et à l'administration des dépôts publics.

— M. W. Fiske continue la série de ses travaux bibliographiques sur Pétrarque. Signalons, dans *The Nation,* de New-York, vol. XIV, p. 393-394, un exposé critique des récentes découvertes de M. de Nolhac sur le sujet, et surtout *Francis Petrarch's Treatise de Remediis utriusque fortunae, text and versions*, un volume in-4 de 48 p., imprimé à Florence et formant le n° 3 des *Bibliographical Notices,* de l'auteur.

— Vient de paraître chez l'éditeur Loescher, à Turin : *Luigi, Lucrezia e Leonora d'Este, studi di Giuseppe Campori et Angelo Solerti* (in-8 de 211 p. ; prix : 6 fr.). Les deux premières biographies, dues au regretté marquis Campori, ont déjà paru dans les *Memorie delle deputazioni di storia patria* de Modène et Parme. La troisième, qui est la plus importante, élucide un point curieux d'histoire littéraire, la légende des rapports du Tasse avec Éléonore d'Este; il la détruit entièrement. L'auteur, M. Solerti, a fait d'ailleurs sa spécialité des questions relatives au Tasse ; il promet une biographie critique du poète et une édition nouvelle de ses lettres et de ses *Opere minori in versi.*

— Parmi les œuvres d'art offertes à Léon XIII à l'occasion de son Jubilé sacerdotal, une des plus remarquables assurément est le superbe dessin de Guiseppe Marrubini, reproduisant avec une admirable fidélité la peinture de Taddeo Gaddi, qui couvre tout le mur de gauche de la chapelle *degli Spagnoli,* un des plus admirables sanctuaires de l'art à Florence. Ce don précieux de Mgr Vincenzo Rosselli del Turco, chanoine de Sainte-Marie des Fleurs, a fourni à M. Aurelio Gotti, de l'académie de la Crusca, l'occasion d'écrire une très intéressante dissertation : *Del Trionfo di san Tommaso d'Aquino, dipinto nel cappellone degli Spagnoli, antico capitolo de' frati di santa Maria Novella in Firenze* (Firenze, coi tipi dei successori Le Monnier, 1887, in-4 de 35 p. avec une planche en héliogravure). C'est une étude critique et esthétique fort savamment et clairement écrite, où les origines de la belle église de Santa-Maria-Novella, de son cloître, de l'admirable salle capitulaire, devenue au XVIe siècle la chapelle des Espagnols, sont exposées en excellents termes ; M. Gotti nous révèle les noms des architectes,

tous dominicains, qui en ont fourni les plans et dirigé la construction, et réfute plusieurs erreurs de Vasari relatives aux peintures de la chapelle des Espagnols et aux prétendus portraits de Pétrarque et de Laure. La brochure de Mgr Rosselli del Turco et de M. Aurelio Gotti, très élégamment imprimée et accompagnée d'une excellente héliogravure du dessin de Marrubini, est dédiée à l'illustre pontife qui a tant fait pour restaurer dans les écoles catholiques l'étude des œuvres immortelles du Docteur Angélique.

Russie. — Il est question d'établir à Pétersbourg une Société bibliographique qui publierait non seulement des travaux de bibliographie, mais aussi des ouvrages d'histoire littéraire. Les membres fondateurs ont déjà eu, à ce sujet, une première réunion.

— On conserve à l'Académie des sciences, dans deux caisses en fer, des documents légués en 1867 par feu le ministre Golovnine, membre honoraire de cette Académie, à condition de les garder intacts et secrets jusqu'à l'année 1917, c'est-à-dire durant cinquante ans. Ils doivent être sans doute d'un haut intérêt historique, et il faut espérer que le public n'en sera pas privé pendant si longtemps. Les *Mémoires* de Joseph Siemazko, publiés par l'Académie avant le terme fixé par l'auteur, justifient cette espérance.

— M. Leskov, écrivain très connu, possède l'original d'un drame inédit de feu Théophile Tolstoï, qui a pour titre : *Les Nihilistes dans leur vie ordinaire*. Cette pièce, écrite en 1863, n'a jamais été admise à la scène et mérite certainement d'être au moins imprimée.

— La Société historique de Nestor, à Kiev, se propose de publier pour le jubilé de la conversion des Russes au christianisme un recueil des documents et des notices relatifs à cet événement. Le recueil sera rédigé par plusieurs professeurs de l'Université de Kiev, sous la direction de M. Sobolevski.

Suisse. — M. E. Egli a publié des *Altchristliche Studien : Martyrien und Martyrologien aeltester Zeit*. L'orientaliste anglais W. Wright avait édité, en 1865, dans le *Journal of sacred literature*, un martyrologe syrien écrit vers 412 après J.-C. Egli est le premier qui ait étudié le martyrologe syrien (Zürich, Schulthess, 1887).

— Un premier catalogue en quatre volumes de la bibliothèque cantonale d'Argovie avait été publié de 1857 à 1868, par le Dr H. Kurz. Le Dr Brunnhofer vient d'en composer un nouveau dans lequel les matières sont disposées par ordre méthodique. C'est un travail considérable (2520 p.) qui est fort estimé.

États-Unis. — M. Hildeburn vient de publier un important ouvrage : *A Century of Printing. The Issues of the press in Pennsylvania, 1684-1784*. (Philadelphia, 1887, in-4.)

Publications nouvelles. — *Les Récits évangéliques et leurs beautés littéraires*, par l'abbé J. Verniolles (in-12, Poussielgue). — *Cours d'instruction religieuse à l'usage des catéchismes de persévérance, des maisons d'éducation et des personnes du monde*, par l'abbé E. Cauly (4 vol. in-12, Poussielgue). — *Le Pape et l'Église*, par le P. Marin de Boylesve (in-8, Haton). — *La Criminologie, étude sur la nature du crime et la théorie de la pénalité*, par R. Garofalo (in-8, F. Alcan). — *Bentham. Principes de législation et d'économie politique*, par S. Raffalovich (in-32, Guillaumin). — *Au ministère de l'instruction publique, 1887, discours, allocutions, circulaires*, par E. Spuller (in-12, Hachette). — *L'Éducation en Angleterre, collèges et universités*, par P. de Coubertin (in-18, Hachette). — *De l'ouvrier et du respect*, par l'abbé P. Fesch (in-12, Welter).

— *Paris bienfaisant,* par M. Du Camp (in-8, Hachette). — *Le Monde comme volonté et comme représentation,* par A. Schopenhauer, trad. en français par A. Burdeau (in-8 de XXIII-433 p.). — *Dégénérescence et Criminalité, essai physiologique,* par Ch. Féré (in-12, F. Alcan). — *Physiologie des exercices du corps,* par le Dr F. Lagrange (in-8, F. Alcan). — *Les Mensonges conventionnels de notre civilisation,* par M. Nordau, trad. de A. Dietrich (in-12, Heinrichsen). — *Le Merveilleux et la Science, étude sur l'hypnotisme,* par E. Méric (in-12, Letouzey et Ané). — *Échinodermes, études locales et comparatives. Extrait du système silurien du centre de la Bohême,* par feu J. Barrande (in-8, Prague, Musée de Bohême). — *Étude historique et critique sur la peste,* par H.-E. Rébouis (in-12, A. Picard; Croville-Morand et Foucart). — *Les Essais de Montaigne,* t. VI, publiés par H. Motheau et D. Jouaust (in-18, Lib. des bibliophiles). — *Les Époques de l'éloquence judiciaire en France,* par Munier-Jolain (in-12, Perrin). — *Poesias de Leon XIII, pontifice maximo,* version libre de D. J. Marià Carulla (in-8 carré, Perales y Martinez, à Madrid). — *Glenaveril,* poème par lord Lytton, trad. de l'anglais, par Mme L. d'Alq (in-18, Hachette). — *Mes enfants,* par M. Stievenard (petit in-12, Lib. des bibliophiles). — *Les Révoltes (1886-1887),* par O. Chevalier (in-12, Lemerre). — *Au gré du vent,* poésies, par H. Colas (petit in-8 carré, L. Vanier). — *Les Extases,* poésies, par J. Berge (in-8, Lemerre). — *Au village (notes d'amour),* par A. Ponson du Terrail (in-12, Ghio). — *Amour,* par P. Verlaine (in-12, L. Vanier). — *Mon ami Hilarius,* par P. Lindau (in-8, Quantin). — *Au Caucase,* par le comte L. Tolstoï, trad. par E. Halpérine-Kaminsky (in-12, Perrin). — *Les Pauvres Gens,* par T. Dostoïewsky, trad. par V. Derely (in-18, Plon et Nourrit). — *Pas d'amour, mœurs de province,* par Ch. de Coynart (in-18, Piaget). — *Les Gaietés bourgeoises,* par J. Moinaux (in-12, Marpon et Flammarion). — *Divertissements dramatiques et moraux au pensionnat,* par Clary O'Zempri (in-12, Ve Casterman). — *Le Grand Siècle. Bossuet,* par Mgr Ricard (petit in-8, Vitte et Perrussel, à Lyon). — *Petites Études littéraires,* par E.-J. Castaigne (in-12, Picard). — *XIXe siècle, (2e série). Les Œuvres et les Hommes, les Historiens,* par J. Barbey d'Aurevilly (in-8, Quantin). — *Les Écrivains d'aujourd'hui. Nos Poètes,* par J. Tellier (in-12), Dupret). — *Essais et Fantaisies,* par A. Barine (in-18, Hachette). — *Chrysanthèmes,* par la marquise de Blocqueville (in-32, Lib. des bibliophiles). — *Géographie historique, résumant l'histoire de la formation territoriale des pays civilisés et l'histoire de la civilisation,* par P. Foncin (in-4, A. Colin). — *Les Français dans les îles de la Manche* (îles anglo-normandes), par A. et C. Frémine (in-8, Picard et Kaan; M. Dreyfous). — *De Paris à Jérusalem, impressions et souvenirs du VIe pèlerinage de pénitence,* par l'abbé Huard (in-8, Liégeois-Six, à Lille). — *La Chine, huit ans au Yun-Nan, récit d'un missionnaire,* par Pourias (in-8, Desclée, De Brouwer, à Lille). — *De l'Atlantique au Pacifique, à travers le Canada et le nord des États-Unis,* par le baron E. Hulot (in-18, Plon et Nourrit). — *Vie du bienheureux Clément-Marie Hofbauer, vicaire général,* par le R. P. M. Haringer, trad. par un Père Rédemptoriste (in-8, Vve Casterman). — *Vie du Révérend Père Jules Delahaye, de la Société de Marie, missionnaire en Océanie,* par le R. P. Grenot (in-12, Vve Casterman). — *Études byzantines. L'Empire byzantin et la Monarchie franque,* par A. Gasquet (in-8, Hachette). — *Le Duc d'Enghien, 1772-1804,* par H. Welschinger (gr. in-8, Plon et Nourrit). — *Hoche en Irlande, 1795-1798,* par G. Escande (in-12, F. Alcan). — *1814,* par H. Houssaye (in-8, Perrin). — *La Vie privée d'autrefois. La Mesure du temps,* par A. Franklin (in-18, Plon et Nourrit). — *La Vie privée d'autrefois. La Cuisine,* par A. Franklin (in-18, Plon et Nourrit). — *La France d'autrefois et celle d'aujourd'hui, le cri d'alarme,* par le comte de Lapeyrouse-Bonfils (petit in-8, Lechevalier). — *Jeanne d'Arc et le Droit des gens,* par J. De-

fourny (in-32, Lib. de la Société bibliographique). — *Relazioni diplomatiche della monarchia di Savoia della prima alla seconda restaurazione* (*1559-1814*), pubblicate da A. Manno, E. Ferrero e P. Vayra. *Francia, periodo III.* Vol. II. (*1715-1717*). (In-4, F. Bocca, Torino). — *Christophe Colomb, Corse; histoires patriotiques,* par P. Corbani (in-12, Dupret). — *Buffon,* par H. Lebasteur (in-8, Lecène et Oudin). — *Compositeurs célèbres, Beethoven, Rossini, Meyerbeer, Mendelssohn, Schumann,* par le baron Ernouf (in-18, Perrin). — *Nouvelle biographie normande,* par Mme N.-N. Oursel. *Supplément* (in-8, A. Picard). — *Dictionnaire des Dictionnaires,* publié sous la direction de P. Guérin (26e-30e fasc., CAROLINGIEN-CHILIEN (gr. in-4, Lib. des Imprimeries réunies). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy, imprimeur breveté.

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy, imp. breveté, Rennes.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT;

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; J.-A. DE BERNON; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. A. LE VAVASSEUR.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Agent général de la Société bibliographique, M. A. VILLIN.

COLLECTIONS

Les années 1868-87 sont en vente, et forment cinquante-un volumes gr. in-8°, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle*, est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société, 2 et 5, rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

Répertoire des Sources Historiques du Moyen Age

Par M. l'abbé Ulysse CHEVALIER

Correspondant du ministère de l'Instruction publique.

COMPLÉMENT-SUPPLÉMENT

Un volume grand in-8 de 256 pages à deux colonnes.

Prix du volume . . . . . **10** fr.
Pour les Sociétaires. . . **7** fr. **50**

Commencée en juillet 1876, l'impression du premier volume de ce *Répertoire* n'a été achevée qu'à la fin de l'année 1883.

Le public auquel il s'adresse eût trouvé plus d'inconvénients que d'avantages à ce que l'auteur immobilisât ses recherches primitives, et se refusât de faire profiter son recueil des découvertes récentes et des publications nouvelles au fur et à mesure de leur apparition. De là une certaine disproportion entre la fin et le commencement de l'ouvrage. D'autre part, comme il était inévitable, bien des ouvrages avaient échappé à ses investigations. Un *supplément* devenait absolument nécessaire.

Le principal complément consiste dans une plus large part faite aux périodiques anglais, italiens et hollandais. Les lenteurs apportées à l'impression de ce fascicule ont permis, en outre, de pousser le dépouillement des autres périodiques et la mention des monographies jusqu'à la date du 31 décembre 1886. La somme des ouvrages dépouillés s'est accrue d'un bon quart; celle des personnages nouveaux dans une proportion naturellement beaucoup moindre. Plusieurs anomalies ont été rectifiées, quelques erreurs corrigées.

La table qui suit — et clôt pour l'auteur un labeur intermittent de dix années — ne renferme guère plus de la moitié des ouvrages cités dans le premier volume ; il a paru aussi inutile que dispendieux de l'augmenter de près du double par la mention de travaux particuliers qui n'ont souvent donné lieu qu'à une seule citation : on en trouvera d'ailleurs le titre complet dans le tome second que nous livrons au public. Dans cette table, les abréviations employées ne sont pas isolées de leur équivalent ; elles sont imprimées en caractères saillants, et c'est exclusivement d'après la forme de ces abréviations qu'a lieu le classement alphabétique. Plus ingénieux, sans doute, que satisfaisant à l'œil, ce système a permis de condenser en quelques colonnes la bibliographie des principaux monuments de la science historique.

IMPRIMERIE POLYGLOTTE ALPH. LE ROY, IMPRIMEUR BREVETÉ, RENNES.